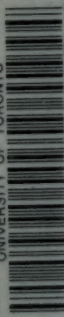


Les Villes d'Art Célèbres

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01589285 4

FERNAND BOURNON

Blois, Chambord

et

Les Châteaux du Blésois

H. LAURENS, ÉDITEUR

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

Blois, Chambord

ET LES

CHATEAUX DU BLÉSOIS

MÊME COLLECTION

Bruges et Ypres, par Henri HYMANS, 116 gravures.

Le Caire, par Gaston MIGEON, 133 gravures.

Cologne, par Louis RÉAU.

Constantinople, par H. BARTH, 103 gravures.

Cordoue et Grenade, par Ch.-E. SCHMIDT, 97 gravures.

Dijon et Beaune, par A. KLEINCLAUSZ, 119 gravures.

Florence, par Émile GEBHART, de l'Académie Française, 176 gravures.

Fontainebleau, par Louis DIMIER, 109 gravures.

Gand et Tournai, par Henri HYMANS, 120 gravures.

Gênes, par Jean DE FOVILLE, 130 gravures.

Grenoble et Vienne, par Marcel REYMOND, 118 gravures.

Milan, par Pierre GAUTHIEZ, 109 gravures.

Moscou, par Louis LEGER, de l'Institut, 86 gravures.

Munich, par Jean CHANTAVOINE, 134 grav.

Nancy, par André HALLAYS, 118 gravures.

Nîmes, Arles, Orange, par Roger PEYRE, 85 gravures.

Nuremberg, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

Padoue et Vérone, par Roger PEYRE, 128 gravures.

Palerme et Syracuse, par Charles DIEHL, 129 gravures.

Paris, par Georges RIAT, 151 gravures.

Poitiers et Angoulême, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE, 113 gravures.

Pompéi (Histoire — Vie privée), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

Pompéi (Vie publique), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 77 gravures.

Prague, par Louis LEGER, de l'Institut, 111 gravures.

Ravenne, par Charles DIEHL, 134 gravures.

Rome (L'Antiquité), par Émile BERTAUX, 136 gravures.

Rome (Des catacombes à Jules II), par Émile BERTAUX, 117 gravures.

Rome (De Jules II à nos jours), par Émile BERTAUX, 100 gravures.

Rouen, par Camille ENLART, 108 gravures.

Séville, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 gravures.

Strasbourg, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut, 117 gravures.

Tours et les Châteaux de Touraine, par Paul VITRY, 107 gravures.

Tunis et Kairouan, par Henri SALADIN, 110 gravures.

Venise, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

Versailles, par André PÉRATÉ, 149 gravures.

EN PRÉPARATION :

Bâle, Berne et Genève, par Antoine Sainte-Marie PERRIN.

Thèbes aux cent portes, Louxor, Karnak, Ramesseum. Medinet-Habou.
par George FOUCART.

Art
B77556



Les Villes d'Art célèbres

Blois, Chambord

ET LES

CHATEAUX DU BLÉSOIS

PAR

FERNAND BOURNON

ANCIEN ARCHIVISTE DE LOIR-ET-CHER

Ouvrage orné de 101 Gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1908

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

163756
15/8/21



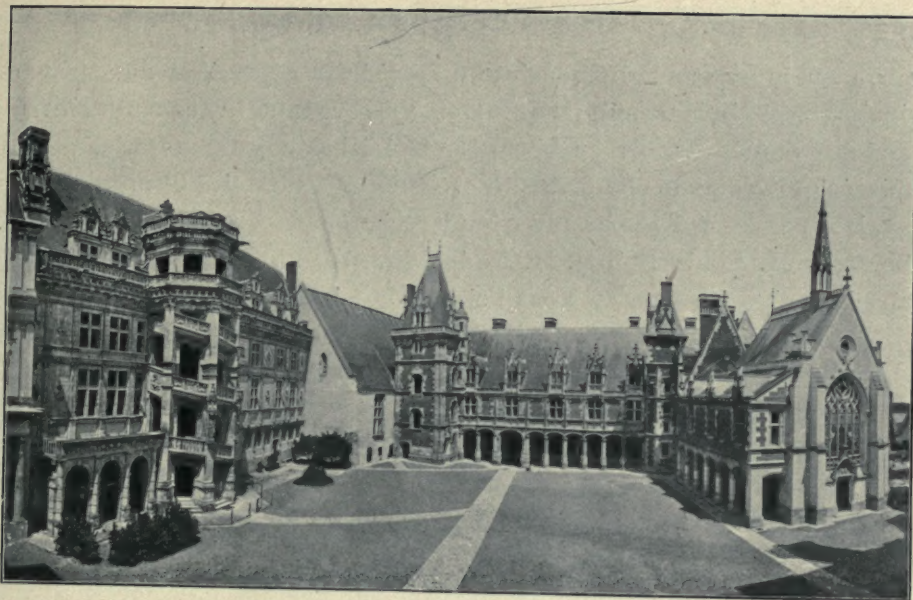
Blot, Chas. B.

CHICAGO, ILL. 1908

N
6851
B6 B7
1908

UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

CHICAGO, ILL. 1908



Le château de Blois. — Vue d'ensemble des bâtiments du xvi^e siècle. Cliché Neurdein.

PRÉFACE

En acceptant de rédiger le présent volume pour la collection des *Villes d'Art*, je me suis rappelé avec joie qu'il y a vingt-cinq ans, j'étais archiviste du département dont Blois est le chef-lieu. Rien ne m'a été plus agréable, après ce long espace de temps, de reprendre, pour quelques mois, des études qui avaient occupé le début de ma carrière. A vrai dire, je ne les avais pas complètement perdues de vue. Blois est une ville que n'oublie ni le touriste qui l'a visitée, ni l'historien qui a traité quelque point de son intéressant passé. On lui conserve un souvenir reconnaissant pour les sensations d'art qu'elle a données ; on se promet de la revoir de temps en temps, et comme elle est d'un accès très facile, on tient sa promesse à la première occasion.

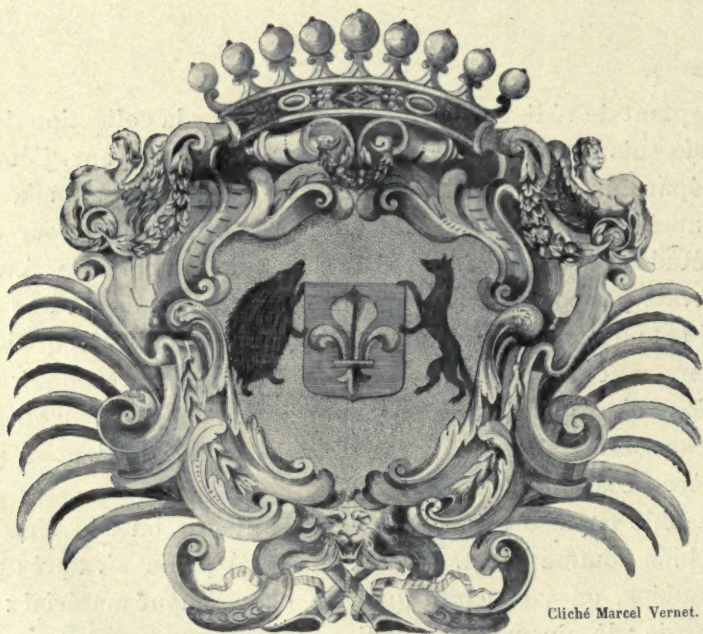
Cet aimable pays se transforme peu, d'ailleurs, ou très lentement. Il se trouve bien comme il est, et il a raison. A peine si, après plusieurs années écoulées, on y constate quelque changement matériel : ici, une avenue élargie ; là, des voies nouvelles établies pour un tramway départemental ; mais la physionomie générale n'en est pas modifiée.

Il n'en est pas de même des progrès qu'a faits son histoire locale. On

pourra en juger par la nomenclature — réduite cependant aux travaux principaux — qui termine l'ouvrage. En revenant les consulter et me rafraîchir la mémoire j'ai eu bien grand plaisir à constater que d'anciens habitués qui m'étaient chers, des archives départementales et municipales, n'avaient pas cessé d'y poursuivre leurs recherches, — tels mon savant collaborateur M. Louis Belton, M. André Storelli, l'historiographe des châteaux de la région, — assistés par l'obligeance érudite d'archivistes comme le regretté Alfred Bourgeois, MM. Jacques Soyer et Guy Trouillard.

A côté d'eux s'est formée une pléiade de jeunes historiens du Blésois parmi lesquels j'aime à remercier mon cher camarade Pierre Dufay, bibliothécaire de la Ville, et M. le D^r Lesueur, qui ont pris la peine de relire mes épreuves. Je nommerai encore M. J. de Croÿ, archiviste indépendant, habitant la région, qui a apporté tant de lumières sur les architectes de la Renaissance en Touraine ; M. Pierre Lesueur, historien documenté des jardins du château de Blois ; enfin, mon excellent ami Marcel Vernet, aussi bon archéologue qu'habile photographe, comme le prouvent les nombreux clichés qu'il a bien voulu exécuter pour cet ouvrage.

(Mai 1908.)



Cliché Marcel Vernet.

Armes de la ville de Blois (plaque de cheminée).



Vieux plan de la ville (Musée municipal).

Cliché Marcel Vernet.

BLOIS

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE ET DESCRIPTION GÉNÉRALES L'ART ET LES ARTISTES BLÉSOIS

Il est des villes ou des sites aujourd'hui célèbres, mais dont la renommée, relativement toute récente, ne date que du temps des chemins de fer, ou même souvent, de moins loin encore, du moment où le tourisme, la bicyclette, l'automobilisme ont commencé à faire sous nos yeux des progrès qu'ils continuent chaque jour davantage. Jusque-là, on les ignorait, et leurs habitants, blasés par l'accoutumance, ne songaient même pas à en goûter la grâce ou le pittoresque.

Blois n'est pas de ce nombre. Par un privilège heureux, les rives de la Loire, surtout vers le milieu de son cours, ont toujours séduit le

regard et retenu, pour les y fixer, des hommes qui tout d'abord n'avaient songé qu'à passer.

Depuis des siècles, les écrivains, les poètes disent le charme du pays blésois. On a souvent cité le passage de la *Jérusalem délivrée* où le Tasse expose que le comte de Blois, Etienne, conduisait à la croisade cinq mille hommes d'Amboise, de Blois, de Tours :

La terra molle, e lieta, e dilettona,
Simili a se gli habitator produce

Le pays, doux, gai, délicieux, produit des habitants qui lui ressemblent.
C'est Ronsard qui, associant la dame de ses pensées à la gloire de la ville, écrit :

Ville de Blois, naissance de ma dame,
Séjour des roys et de ma volonté.

Le vieil historien de Blois, Bernier, peut paraître suspect lorsqu'il modifie en l'honneur de sa ville natale le vers d'Horace :

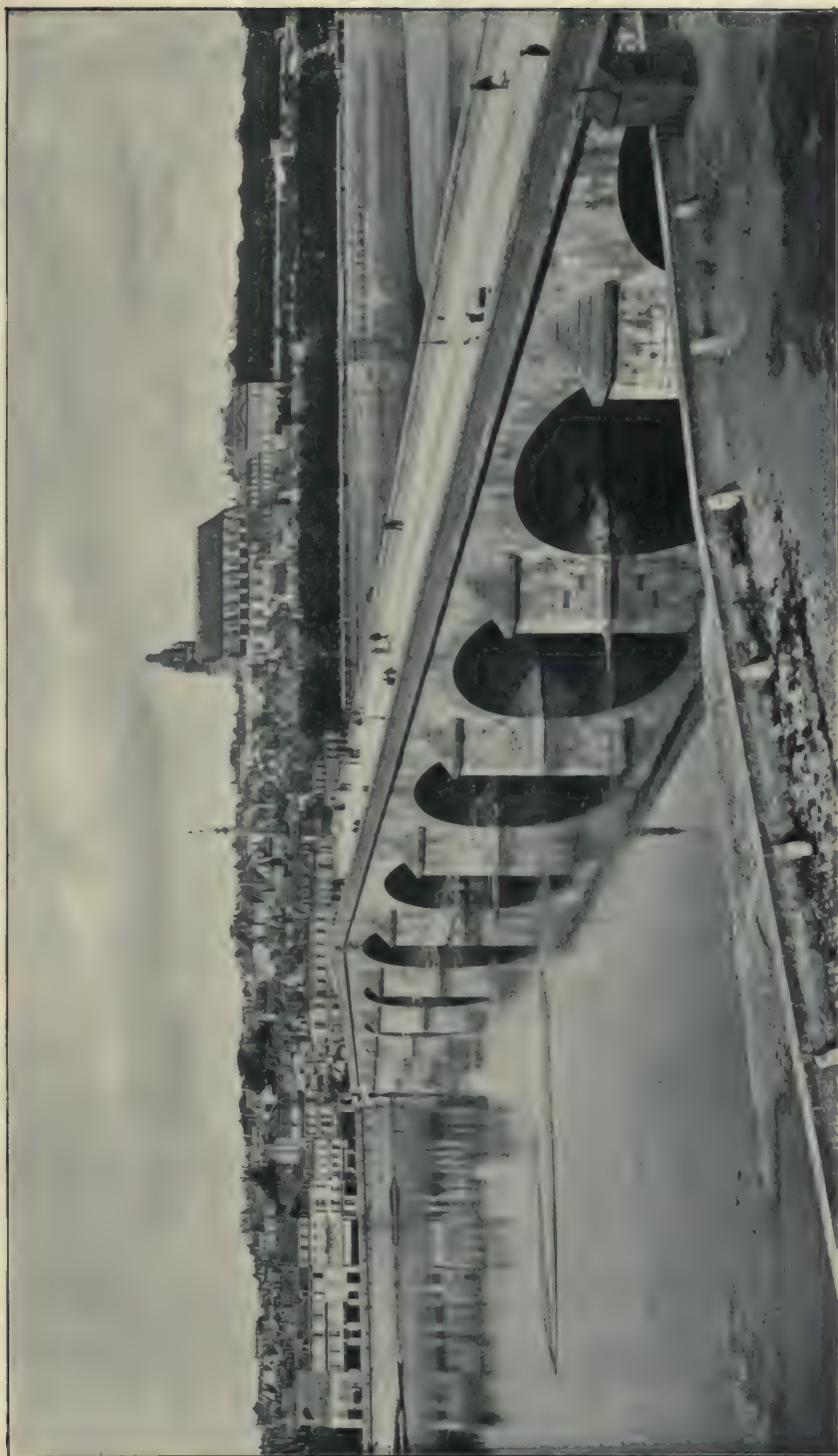
Nullus in orbi locus BLÆSIS præluet amænis.

Nul n'est prophète en son pays ; mais la sincérité de La Fontaine est hors de cause dans la relation de voyage qu'il adresse à sa femme : « Blois est en pente, comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable... Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent, soit que le séjour de Monsieur (Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII) ait amené cette politesse ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes, à mon ordinaire... »

Faut-il enfin rappeler ces vers des *Feuilles d'Automne*, où Victor Hugo dépeint à son ami Louis Boulanger la maison où venait de mourir son père, le général Hugo :

Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues

.



Cliche Neurdoim.

Panorama de la ville, pris du faubourg de Vienne, en aval du pont.

Que la plaine bleuâtre,
 Que la ville étagée en long amphithéâtre,
 Que l'église ou la Loire et ses voiles aux vents
 Et ses mille archipels, plus que ses flots mouvants,
 Et de Chambord, là-bas, au loin les cent tourelles
 Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
 Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon ;
 Regardez à vos pieds. — Louis, cette maison
 Qu'on voit bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
 Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
 Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
 S'épanouit, charmante, entre ses deux vergers :
 C'est là : regardez bien ; c'est le toit de mon père.
 C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre.

.

Et, depuis le général Hugo, le nombre est grand de ceux, officiers, fonctionnaires, négociants, qui sont venus goûter à Blois la paix de la retraite, s'installer dans quelque maison blanche s'épanouissant entre deux vergers. Si la ville en faisait dresser la liste, ce serait vraiment son livre d'or.

Disons encore que beaucoup d'étrangers, d'Anglais surtout, y viennent passer les mois d'été pour se perfectionner dans l'étude de la langue française. C'est, en effet, une tradition très répandue qui veut que, dans cette région, se parle le français le plus pur, parce que les invasions étrangères lui ont été épargnées. A la vérité, le vieux langage s'est bien maintenu, sans trop d'altérations phonétiques, mais il faut convenir que les paysans l'agrémentent d'un accent assez spécial ; ils le savent, d'ailleurs, car ils disent, à demi plaisamment : « Bloué, l'pays qu'on parle ben. »

A partir d'Orléans, où la Loire, lasse sans doute de couler du Sud au Nord, tourne brusquement vers la direction de l'Ouest, sa vallée, très large sur la rive gauche, est fermée d'assez près sur la rive droite par la ligne de collines au sommet desquelles se termine le monotone, immense et fertile plateau de la Beauce. A mi-flanc, court le chemin de fer d'Orléans à Tours. Entre ces deux villes, à égale distance, la colline s'échancre en une déchirure de peu de largeur, formant une vallée perpendiculaire au fleuve par laquelle un torrent aujourd'hui à demi tari et complètement voûté, l'Arrou, se frayait sa route. L'emplacement était favorable à un groupement de population : alentour, de vastes forêts qui n'ont pas disparu, tout près, la Loire, fournissaient par la chasse et la pêche, les aliments indispensables ; la disposition du sol offrait un abri contre les vents d'Ouest et d'Est, en même temps qu'une bonne situation de défense.

Le souci du pittoresque n'entraînait certainement pour rien dans ce choix.

C'est là que se fonda Blois. A quelle époque, nul ne peut le dire, mais il est hors de doute que ce fut au temps des Gaulois. Le nom même de la cité, un peu rébarbatif, le prouve : *bleiz*, en celtique, signifie loup. Le nom de la petite rivière, l'Arrou, est de même origine (il existe dans la région d'Autun une rivière portant le même vocable); enfin, les archéologues ont reconnu une tombelle gauloise dans le monticule, visiblement factice, que l'on désigne sous le nom de butte des Capucins.



Cliché Neurdein.

Pavillon d'Anne de Bretagne.

Aux campements gaulois, l'occupation romaine substitua des installations plus fixes; les nouveaux conquérants étaient trop avisés pour dédaigner un site aussi avantageux. Si le temps et les calamités n'ont pas épargné, comme en tant d'autres lieux, la trace visible et précieuse de leur habileté à construire, elle n'en existe pas moins, enfouie sous le sol de la ville actuelle, derrière l'église Saint-Vincent; c'est un aqueduc, solidement édifié puisqu'il est encore intact, canalisant des eaux de sources et les amenant à diverses fontaines dont la plus importante est célèbre sous le nom de Fontaine de Louis XII.

Blois devint le chef-lieu d'un *pagus*, circonscription territoriale, plutôt qu'administrative; le groupement de plusieurs *pagi* les rattachait à une

civitas, qui, dans l'espèce fut Chartres, malgré la distance. Quand l'église chrétienne eut créé sa puissante organisation, elle utilisa les divisions géographiques existantes, et c'est pour cela que Blois dépendit de l'évêché de Chartres jusqu'à ce que Louis XIV l'ait dotée d'un évêché qui lui fût propre.

La vitalité de la ville sous les deux premières races se déduit de ce que des monnaies mérovingiennes et carolingiennes y ont été retrouvées en assez grand nombre, portant sur l'une de leurs faces la mention : BLESO CASTRO, ou BLESIANIS CASTRO. On sait que le mot *castrum* s'appliquait à une ville fortifiée, le terme de *castellum* désignant un château. En dépit de ces fortifications, la ville fut en partie détruite, au cours des invasions normandes, et un incendie, en 854, acheva de ravager ce que les ennemis auraient pu laisser debout. Le feu n'eut pas de peine à dévorer les maisons, qui pour la plupart, étaient en bois.

Le château avait sans doute résisté, car moins de vingt ans après, nous voyons qu'on lui confie, pour être déposées dans la chapelle Saint-Calais, les reliques d'un saint très vénéré dans le pays chartrain, saint Laumer, qui, devant la menace des Normands, émigraient de monastère en monastère. Au siècle suivant, les religieux qui desservaient ces reliques obtinrent des comtes de Blois la permission de quitter le château, tout en restant sous la protection de ses murailles, et de construire une abbaye qui devint très prospère, et dont sera décrite plus loin la grandiose église, aujourd'hui placée sous le vocable de Saint-Nicolas.

Après avoir été possédé, sous les derniers Carolingiens par la famille même qui allait fonder la dynastie capétienne, le comté de Blois passa dans les mains des comtes de Champagne, dont le premier fut le célèbre Thibault le Tricheur ; puis, au commencement du XIII^e siècle, il appartint à la maison de Châtillon, qui devait le garder près de deux cents ans. En 1391, le comte Guy de Châtillon, se voyant sans enfants, sans argent, et marié à une femme fort rouée et « moult convoiteuse », dit Froissart, se laissa entraîner à aliéner son comté à Louis d'Orléans, frère du roi Charles V, que son récent mariage avec Valentine de Milan mettait en possession d'une très riche dot. La négociation fut faite au prix de 200.000 francs d'or, somme qu'il faudrait au moins décupler pour obtenir sa valeur au taux actuel de l'argent.

Cette cession fut extrêmement avantageuse aux destinées du pays, qu'elle remplaça, peu après, sous l'autorité directe de la couronne. On n'ignore pas, en effet, qu'après l'assassinat de Louis d'Orléans, rue Bar-bette, et la mort de sa veuve au château de Blois, en la même année 1407,

le domaine appartient au fils aîné de la victime, Charles d'Orléans, dont le fils, né au château de Blois, fut le roi Louis XII.

On sait aussi que Charles d'Orléans, fait prisonnier par les Anglais à Azincourt, resta durant de longues années en captivité. C'est durant ce temps de si grandes calamités pour toute la France et pour notre région



Cliché Marcel Vernet.

Pavillon d'Anne de Bretagne. Oratoire.

en particulier, le siège d'Orléans mettant en question l'existence même du trône national, que Blois eut une heure de joie, d'espérance et de gloire : le 28 avril 1429, Jeanne d'Arc traversa la ville et fit bénir son étendard par l'archevêque de Reims dans l'église, aujourd'hui disparue, de Saint-Sauveur, place du Château. De là, en remontant la rive gauche de la Loire, qui était alors la seule route, elle marcha sur Orléans, qu'elle délivrait quelques jours après.

Ce n'est qu'en 1440 que Charles d'Orléans fut rendu à la liberté. Il

vint aussitôt se fixer en Touraine, vivant le plus souvent en son château de Blois, et consacra la dernière partie de sa vie, — il mourut en 1465 — aux œuvres littéraires qui si longtemps l'avaient distrait des souffrances de l'exil. On n'oserait affirmer que ce sont les rives de la Loire qui lui ont inspiré le plus célèbre de ses rondeaux :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie

car il paraît que cette pièce dut être composée en Angleterre ; mais il est certain que plusieurs de ses poésies ont été écrites à Blois, où il se plaisait à s'entourer de lettrés. C'est ainsi que son secrétaire Antoine d'Asti, rima une ode latine en l'honneur de Blois — document utile à l'histoire, et qui prouve en même temps que la ville était un centre pour les belles-lettres et le gai-savoir.

C'est alors, comme nous l'avons dit, que Louis XII y naquit, le 12 juin 1462 : événement heureux pour la ville et pour le royaume, — car son règne fut des plus brillants, — et le point de départ d'une période de gloire pour le château reconstruit, embelli de toutes les parures de l'art, pourvu de jardins magnifiques. Le XVI^e siècle a été pour cette région une époque incomparable, qu'il ne lui a pas été donné de voir revivre. Stimulés par les merveilles artistiques qu'ils voyaient se réaliser sous leurs yeux, les riches habitants de Blois reconstruisirent leurs manoirs avec le même goût et dans le même style ; c'est pour cela que la ville compte encore aujourd'hui tant de belles maisons de la Renaissance. Quant aux événements historiques, ils furent nombreux, et par leur importance se rattachent aux annales générales de la France : les séjours fréquents de François I^{er} et de ses successeurs, la réunion des États généraux en 1576 et en 1588, l'assassinat du duc de Guise et de son frère. Leur récit trouvera naturellement sa place dans le décor où ils s'accomplirent, c'est-à-dire dans la description du château.

Puis, vint une période de calme qui, sous la dernière dynastie de l'ancien régime, ne fut que rarement marquée par des faits saillants : la captivité de la reine-mère Marie de Médicis et son évasion du château, la résidence qu'y fit son fils Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et les conséquences architecturales qui en résultèrent pour l'édifice sont les plus considérables.

Déjà nous avons rapporté l'opinion favorable qu'avait procurée à La Fontaine le pays blésois. M^{me} de Sévigné, qui est avec lui le plus aimable

des écrivains du grand siècle, a parlé aussi de Blois dans ses lettres, mais trop en passant. On aimerait qu'elle s'y fût attardée plus longtemps. La première fois, c'était le 9 mai 1680 : elle arrivait d'Orléans par la Loire et cependant en voiture, son carrosse ayant été installé sur le coche d'eau, ce



Cliché Marcel Vernet.

Le Château: Façade François I^{er}, vue de l'avenue Victor-Hugo.

qui la ravit d'aise. Partie à six heures du matin, elle arriva « de bonne heure », et tandis que chacun de ses compagnons « tourne, se rase », vite elle écrit à sa fille chérie « romanesquement, sur le bord de la rivière où est située notre hôtellerie : c'est la Galère... J'ai entendu mille rossignols ; j'ai pensé à ceux que vous entendez sur votre balcon... » Et c'est tout ce que lui suggère Blois ; la lettre suivante, du lendemain, est datée de Tours. Une autre lettre, du 16 septembre 1684, relatant un nouveau passage par

eau à Blois, est encore plus brève en ce qui concerne notre ville : la marquise dit qu'elle a voulu s'y arrêter pour savoir si, par hasard, elle n'y trouverait pas une lettre de M^{me} de Grignan ; il n'y en avait pas. La « poste restante » fonctionnait donc déjà.

Quant à l'hôtel de la Galère, situé à six ou sept cents mètres en aval



Cliché Marcel Vernet.

Fontaine de la place Victor Hugo.

du pont, sur la levée qui porte aujourd'hui le nom de quai du Foix, c'était le plus renommé alors, et au mois de décembre 1700, Philippe V, roi d'Espagne, allant prendre possession de son trône, y descendit ; le corps de ville vint lui offrir en présent « quatre douzaines de bouteilles de vin et trois corbeilles dont l'une était remplie de raisins, la seconde de quatorze livres de massepain et la troisième de six livres de biscuit ». Les historiens Bergevin et Dupré, qui écrivaient en 1846, disent que depuis quelques années seulement, cette hôtellerie s'était transformée en maison particulière. Elle avait, d'ailleurs, perdu beaucoup de sa réputation.

Depuis le milieu du xvi^e siècle, le protestantisme avait fait beaucoup d'adeptes dans la vallée de la Loire, notamment du côté de la Beauce. Beaugency, Mer avaient des églises huguenotes très fréquentées. Louis XIV, qui voulait détruire à tout prix

« l'hérésie », décida de créer à Blois un évêché afin d'achever dans la région l'œuvre de la révocation de l'Edit de Nantes. Cette fondation se fit en l'année 1697, et si les conversions et les abjurations furent nombreuses, les émigrations le furent également. Blois y perdit un de ses plus glorieux enfants, Denis Papin.

En revanche, la grande Révolution fut, dans ce calme pays, aussi pacifique qu'elle pouvait l'être, et, bien que dressée en permanence pendant la Terreur, la guillotine n'eut pas à fonctionner ; mais la ville n'en fut pas

moins profondément modifiée par les institutions nouvelles qui supprimaient tous les établissements religieux et en détruisaient beaucoup. En quelques années, sa physionomie changea complètement.

C'est à Blois qu'au commencement d'avril 1814, Marie-Louise fuyant Paris dès l'approche des alliés, vint après de courts arrêts à Rambouillet, Chartres, Châteaudun, Vendôme, proclamer une éphémère régence. L'évêché n'ayant plus de titulaire depuis 1793, était devenu le siège de la préfecture ; l'impératrice s'y installa, et aussitôt, le 4 avril, les habi-



Gliché Neurdein.

Rue Gallois. Tour de l'enceinte de la ville.

tants purent lire sur les murs une affiche déclarant que tout Français ne devait obéir qu'aux ordres émanés de la ville où l'impératrice avait choisi sa résidence. Mais le lendemain, on apprenait l'abdication de l'empereur ; la petite Cour qui avait suivi la souveraine se dispersa peu à peu ; le 10 avril, celle-ci partait elle-même pour regagner Rambouillet sous la conduite du général russe, Schouvalof. L'année suivante, hélas ! après Waterloo, ce ne fut plus un seul général, mais tout un corps d'armée dont les Blésois virent apparaître les uniformes détestés : Prussiens et Cosaques occupèrent pendant plusieurs mois la ville et Vienne, son faubourg de la rive gauche.

A deux reprises, dans le cours du XIX^e siècle, le gouvernement choisit

Blois comme tribunal extraordinaire chargé de juger des procès politiques qui, dans un milieu plus turbulent, moins pondéré, eussent pu engendrer de graves troubles. La première fois, en 1832, ce fut la Cour d'assises du département qui eut à se prononcer sur le cas d'un certain nombre de factieux convaincus d'avoir organisé un soulèvement en Vendée ; au fond, le but principal était de démasquer les menées de la duchesse de Berri. Il y eut de nombreuses condamnations, sans qu'aucune entraîna la peine capitale, et en revanche, l'acquittement de Berryer eut un grand retentissement.

La seconde fois, en 1870, il s'agissait de juger un prétendu complot ourdi contre la sûreté de l'État et la personne de l'empereur. Une Haute Cour, constituée spécialement, se réunit dans la salle des États et prononça diverses condamnations. Cette mesure apparut à beaucoup comme une manœuvre politique. A coup sûr, elle ne fut pas pour diminuer le nombre des ennemis d'un régime, déjà si violemment attaqué et dont la chute, quelques mois plus tard, eut pour conséquence de ramener l'invasion. Les Blésois se battirent vaillamment ; le sol du département fut maintes fois ensanglanté ; mais comme leurs aïeux de 1815, ils eurent la tristesse de voir le vainqueur s'installer chez eux, en pays conquis.

C'est, après bientôt quarante ans écoulés, le dernier événement d'ordre général que fournissent les annales blésoises. Depuis ce temps heureusement, elles ont enregistré bon nombre de faits locaux qui tous ont marqué la date d'un progrès, d'un embellissement, d'une amélioration et font oublier, autant que cela se peut, la sombre page de 1870.

L'histoire municipale n'offrirait d'intérêt que par les détails, dans lesquels on ne peut songer à entrer ici. Bornons-nous à quelques indications essentielles. Dans le cours du XII^e siècle, les comtes accordèrent aux habitants quelques privilèges et ceux-ci en témoignèrent leur reconnaissance en faisant graver sur les murs, aux portes de la ville, des inscriptions commémoratives, aujourd'hui disparues, mais que Bernier a reproduites. Cependant, ce n'est que de 1196 qu'il faut dater avec certitude l'origine de la vie municipale, par l'octroi d'une charte d'affranchissement octroyée par le comte Louis. Encore s'en faut-il de beaucoup que la vie administrative ait pris naissance en même temps. Si, à l'extrême fin du XIII^e siècle, les documents font mention d'un « procureur » agissant au nom de la communauté des habitants, ce n'est que plus d'un siècle après que commencent à apparaître les quatre *élus* constituant la municipalité (il y a encore aujourd'hui une rue Fontaine-des-Elus) et qui plus tard, se nommeront échevins.

Pour authentifier ses actes, la ville avait un sceau, sur lequel était figuré un loup, souvenir, pense-t-on, de l'étymologie de son nom. Louis d'Orléans, en 1391, l'autorisa à y joindre le porc-épic qu'il avait adopté pour emblème, et dès lors le blason municipal fut ainsi constitué :



Cliche Neurdein.

Rue Denis-Papin, vue du haut de l'escalier monumental.

D'argent à l'écusson d'azur chargé d'une fleur de lis d'or en champ, accosté à dextre d'un porc-épic, et à senestre d'un loup de sable.

Un procureur, les quatre échevins, un receveur des deniers communaux et le concierge de la maison de ville, faisant en même temps office de clerc, tel était encore, au temps de Louis XIII, tout le personnel de l'édilité. Aussi, Victor Hugo a-t-il fait montre d'une érudition bien fantaisiste

lorsqu'au second acte de *Marion de Lorme*, il introduit en scène un « crieur public » à cheval et quatre « valets de ville » plus ou moins burlesques, chargés de proclamer l'édit contre le duel. Mais que ne pardonne-t-on pas aux poètes !

C'est sous Louis XIV seulement que la vénalité des offices multiplia les fonctions municipales. On s'y résigna volontiers à Blois, ville heureuse, où les familles bourgeoises ont toujours été nombreuses ; elles s'empressèrent d'acquérir des emplois qui leur réservaient l'hérédité de privilèges et d'honneurs.

Ni La Fontaine, ni même Victor Hugo (qui ne revint pas à Blois après 1830), ne reconnaîtraient aujourd'hui la ville qu'ils trouvaient déjà pittoresque et charmante, — ou plutôt charmante par ce qu'elle avait de pittoresque. Aujourd'hui, les deux qualités se sont en quelque sorte soudées, grâce à d'importants travaux qui datent presque exclusivement de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les quais de la rive droite, d'abord, depuis l'extrémité du Mail jusqu'aux dernières maisons de la ville en aval, c'est-à-dire sur une longueur d'environ trois kilomètres, offrent une admirable avenue, qui peut supporter la comparaison avec des sites plus célèbres : la promenade des Anglais de Nice, la terrasse de Saint-Germain. L'œil reste émerveillé de ce panorama splendide dont la Loire majestueuse occupe le premier plan : à droite, de blanches maisons tassées les unes contre les autres et au-dessus desquelles s'en étagent d'autres, les jardins de l'Hôtel-Dieu précédant les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Laumer que dominent les clochers de son imposante église, et au-dessus, la masse robuste, restée presque féodale, — vue de ce côté, — du château ; puis, une suite ininterrompue de villas coquettes, aimables, à demi cachées derrière leurs grilles chargées de verdure, abritées par le coteau qui tend toujours à se rapprocher du fleuve ; à gauche, la vallée très large, très calme, dont nulle cheminée d'usine ne trouble la perspective, et dans le lointain, fermant l'horizon, les futaies compactes de la forêt de Russy.

Il est indispensable de traverser le pont pour jouir du charmant point de vue d'ensemble de la ville, vue de la rive gauche. C'est de là surtout que l'on voit nettement se dessiner, au-dessus de la ligne un peu maigre des platanes du Mail, au-dessus des maisons du bourg Saint-Jean, le groupe majestueux de la cathédrale, de l'évêché et des jardins en terrasses qui l'accompagnent. Le décor a vraiment une grande solennité, qui eût été digne de plaire à Louis XIV, mais il ne put l'admirer, car à l'époque où il

eut la fantaisie d'amener la cour à Chambord, l'évêché n'était pas encore construit.

L'aspect intérieur de la ville se conserva longtemps tel qu'il était avant la Révolution : dans la partie basse, une seule voie de quelque



Cliche Neurdein.

La tour d'Argent.

largeur, mais fort mal alignée, la rue du Commerce, partant du pont et aboutissant au carrefour où les rues Porte-Côté et Porte-Chartraine la prolongent vers l'Ouest et vers le Nord. Pour gravir le coteau, les voitures faisaient — elles font encore — le tour par les rues Porte-Côté et Gallois, cette dernière ouverte en 1702 seulement, dans le fossé des murs de la ville. Auparavant, les véhicules n'hésitaient pas à attaquer la pente abrupte de la rue Porte-Chartraine, « ce qui, — dit la délibération qui y

remédia — fait un tort considérable au public, tant pour la perte des chevaux qui périssent à monter ladite rue, que parce que la plupart des charretiers n'ont pas le moyen d'avoir assez de chevaux pour pouvoir monter ».

Les autres voies étaient à l'avenant : étroites, montantes, sinueuses, jolies tout de même, surtout quand elles étaient bordées de maisons de bois à pignon, comme il en est resté de rares spécimens.

Sous la Restauration, les Blésois commencèrent à s'occuper de leurs édifices publics. En 1823, la dévotion de Louis XVIII avait rétabli le siège épiscopal. Or, la Préfecture occupait, depuis sa création, les bâtiments de l'évêché. Il fallait donc lui trouver d'autres locaux. De grandes discussions s'engagèrent : la municipalité, alléguant les difficultés d'accès de la ville haute, préconisait comme emplacements, soit le château (aile de Gaston d'Orléans), soit l'abbaye désaffectée de Bourg-moyen (où est aujourd'hui le Collège). Le Conseil général du département, qui dans l'espèce, tenait, comme on dit, les clefs de la bourse, témoigna une volonté arrêtée de l'installer dans l'ancien couvent de la Visitation, situé tout en haut du plateau, au point où la route haute de Paris prend fin et se continue par la rue d'Angleterre. L'assemblée départementale espérait, en groupant dans cette région lointaine et inhabitée plusieurs édifices publics (le Palais de Justice et la Halle au blé s'y élevèrent par la suite), déterminer la population à y constituer peu à peu un quartier neuf. Il faut reconnaître que ce fut une illusion : la ville a continué à se développer du côté de l'Ouest, qui lui offrait le voisinage et la vue de la Loire.

La construction du chemin de fer de Paris à Tours par Orléans fut un événement important. Inaugurée solennellement le 26 mars 1846, la ligne d'Orléans à Tours fut livrée à l'exploitation, le 2 avril suivant. On s'émerveilla que le train spécial d'inauguration ait pu parcourir ce trajet en trois heures. Aujourd'hui, le trajet en rapides prend exactement moitié moins de temps, mais les trains omnibus ne vont pas plus vite qu'alors. Pour mettre en communication directe l'embarcadère avec la ville, une avenue fut ouverte à travers les anciens jardins du château, et cette nouvelle voie devint en même temps une section de la route départementale de Château-Renault qui, jusqu'alors, était forcée d'emprunter la rue du Pont-du-Gast, à gauche de l'église Saint-Vincent.

Le second Empire a été une période féconde de transformations et d'embellissements de la ville. Déjà, depuis 1845, avaient commencé les travaux de restauration du château ; en votant de nouveaux crédits, la Commission des monuments historiques leur donna une impulsion plus vive :

tout fut achevé en vingt ans. Une vaste caserne, édiflée non loin de la Préfecture sur la route de Paris, permit enfin de débarrasser le château de la garnison qui y avait fait tant de dégâts.

Le maire de Blois était alors M. Eugène Riffault, homme plein d'initiative et fort influent. C'est lui qui réalisa la principale opération de voi-



Chêne Neudreu.

Pyramide du pont.

rie dont Blois ait été l'objet, à savoir le percement, dans l'axe du pont, d'une voie spacieuse, bâtie « à la parisienne », orientée du Sud au Nord jusqu'au pied de la colline, puis se dirigeant vers l'Ouest pour rejoindre la rue Porte-Côté, et par là l'avenue du chemin de fer. On la nomma rue du Prince-Impérial; c'est aujourd'hui la rue Denis-Papin, la principale artère de la ville, centre du commerce, promenade infatigablement arpentée par les habitants et les étrangers.

La partie centrale de la ville ne fut pas seule à recevoir cet embel-

lissement. A ses deux extrémités, orientale et occidentale, furent tracées deux larges avenues descendant par des courbes gracieuses du sommet du plateau jusqu'à la ville basse, et d'un accès facile aux voitures. Elles s'appelèrent longtemps boulevards de l'Est et de l'Ouest; on leur a donné, depuis peu, les noms d'Eugène Riffault et de Daniel Dupuis. Les touristes ne devront pas négliger de parcourir ces belles promenades qui offrent des points de vue aussi charmants que variés sur la vallée de la Loire.

Enfin, M. Riffault dota la ville de deux squares créant d'aimables décors de verdure : l'un au pied de la façade François I^{er} du château, sur la place Saint-Vincent, — aujourd'hui place Victor-Hugo, — reconstitution minuscule d'une partie des jardins bas que Louis XII avait fait dessiner, l'autre devant la Préfecture et le Palais de Justice, sur cette vaste place à laquelle, encore aujourd'hui, il est si difficile de donner quelque animation.

Les administrations municipales qui se sont succédé depuis la troisième République ont continué l'œuvre de l'époque précédente. Aux rampes ardues et incommodes qui, en face de la rue Denis-Papin, dans l'axe du pont, s'élevaient sur la colline septentrionale, avait été substitué, en 1869, un « escalier monumental » dont l'effet, surtout en perspective, est très décoratif. Le 29 août 1880, y fut inaugurée en grande solennité la statue de Denis Papin, d'Aimé Millet; placée aux deux tiers environ de la hauteur, elle complète fort heureusement l'ensemble, et son plus grand mérite encore est l'hommage qu'elle a rendu si tardivement au plus célèbre des enfants de la ville.

L'extension toujours croissante des moyens de transport a été, peu après, l'occasion de remaniements du sol et de constructions d'une réelle importance. La construction en 1883 et 1884 des chemins de fer de Blois à Vendôme et de Blois à Romorantin rendait la gare notoirement insuffisante. On se souvient peut-être que ce bâtiment était situé un peu à droite de l'avenue dite alors du Chemin de fer (aujourd'hui avenue Victor-Hugo), et que cette avenue, devenant, au delà, la route de Château-Renault, franchissait la voie ferrée par un passage à niveau. Toutes ces dispositions furent changées en 1892. La Compagnie d'Orléans édifia une nouvelle gare conforme aux nécessités de l'exploitation, dans l'axe de l'avenue Victor-Hugo, sur l'emplacement même du passage à niveau. En conséquence, la route de Château-Renault fut déviée sur la gauche, environ trois cents mètres plus bas, afin de lui faire traverser le chemin de fer sur un pont construit entre la gare et la Butte des Capucins, et par une courbe vers le Nord, retrouver son tracé primitif. Cette opération de voirie a sensible-

ment modifié l'aspect d'un des quartiers les plus favorisés par la situation naturelle ; mais, comme toutes les cités bourgeoises, Blois ne se développe que peu à peu ; du moins, l'avenir est certainement de ce côté-là.

Depuis une dizaine d'années, enfin, des chemins de fer d'intérêt local, réclamés depuis longtemps, partent de Blois pour aboutir aux points les



Cliché Marcel Vernet.

Une porte Renaissance.

plus éloignés du département et qui n'avaient avec le chef-lieu que des relations très peu aisées : sur la rive gauche (faubourg de Vienne) vers Lamotte-Beuvron, Saint-Aignan, Montrichard ; sur la rive droite, vers le Nord-Est, ligne d'Oucques, et vers l'Ouest, ligne d'Herbault.

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre, consacré aux généralités, qu'en groupant quelques indications sur l'art et les artistes blésois.

Blois, qui s'honore d'être la patrie d'un roi, Louis XII, d'hommes de science, Bernier, Denis Papin, Pardessus, Amédée et Augustin Thierry, La

Saussaye, Armand Baschet; a vu naître un grand nombre d'artistes, que son état-civil nous révèle rarement, hélas! dont les noms mêmes demeurent inconnus, mais dont les œuvres anonymes et charmantes ont survécu à leur existence obscure. Et comment pourrait-il en être autrement? Ce n'est pas encore ici le lieu de rechercher si les beaux édifices que nous allons décrire tout à l'heure eurent pour architectes des hommes nés dans le pays, ou venus d'ailleurs. Quelque opinion que de trop peu précis témoignages puissent donner à ce sujet, l'architecte ne doit revendiquer de mérite que pour le plan d'ensemble, l'harmonie des façades, l'élégance des galeries, la distribution des appartements, la hardiesse ou la grâce d'un escalier, en un mot l'aspect général, que l'on embrasse d'un coup d'œil et qui procure la première impression d'art. Mais qui donc a ciselé toutes ces colonnes, découpé ainsi la pierre en dentelle, ouvragé ces gracieuses ferronneries, conçu pour les varier à l'infini ces délicates arabesques et moulures? Certes, ils ne venaient ni d'Italie ni même de Paris, les auteurs ignorés de tous ces chefs-d'œuvre de l'art du détail; ce n'étaient même pas les « maîtres ès œuvres » de maçonnerie ou de charpente pour lesquels on a réclamé le titre d'architectes, car ceux-ci aussi n'ont eu affaire qu'aux grandes lignes de la construction; c'étaient, à n'en pas douter, de simples enfants de Blois, des fils d'ouvriers charpentiers, serruriers, maçons, vitriers que, peu à peu, la pratique de l'art, le goût du beau s'éveillant et se développant en eux a transformés en peintres ornementalistes, imagiers, sculpteurs sur pierre, sur bois, ou sur métal. L'ouvrier est devenu, presque sans s'en douter, artisan et l'artisan, artiste.

Les plus habiles travaillèrent pour le roi, au château; puis, les mêmes, bien probablement à Chambord, et aussi pour les personnages de la ville qui se faisaient construire d'élégantes demeures dans le style à la mode. On peut être sûr qu'ils étaient mal payés, à en juger par le peu qu'on sait des salaires alloués aux chefs de travaux; mais, nous l'avons déjà dit, le prix de la vie n'a jamais été bien élevé dans le pays.

Ainsi, se créa à Blois une école d'art, active surtout au XVI^e siècle. Il n'est pas téméraire d'évaluer à une centaine le nombre des élèves qu'elle forma pour la maîtrise, et dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms.

Le XVII^e siècle en donne quelques-uns, — le plus célèbre est celui de Jean Mosnier, peintre, — dont plusieurs tableaux ont été conservés et que nous aurons à signaler, — né à Blois au mois de mars 1600. Son fils Pierre, également peintre, naquit dans la même ville en 1639.

Au siècle suivant, l'art sommeilla dans le pays blésois : à peine si nous

aurons à signaler, au Palais de justice, une œuvre de Robin, peintre natif de Blois, qui eut quelque renommée à la veille de la Révolution. Il ne nous faut pas oublier cependant qu'à la même époque, un habile artiste italien, Jean-Baptiste Nini, exécutait au château de Chaumont



Cliché Neurdein.

Carrefour des rues des Violettes et Saint-Lubin.

les charmants médaillons en terre cuite si appréciés aujourd'hui.

La seconde moitié du XIX^e siècle aura été, dans ce sens, aussi féconde, on peut l'espérer, que la brillante période de la Renaissance. C'est la restauration du château de Blois qui réveilla le goût artistique, demeuré latent, et qui ne demandait qu'une occasion de nouvel essor. La municipalité contribua aussi à la fournir, par l'institution d'un cours de dessin dans les écoles communales. Deux jeunes peintres blésois, MM. Gervais et Ulysse

Besnard s'offrirent à diriger à titre gratuit cet enseignement, auquel ils conservèrent le même dévouement désintéressé pendant près de trente ans. M. Gervais poursuivit sa longue carrière en produisant des tableaux appréciés. M. Ulysse Besnard, lui, en suivant une voie un peu différente, y réussit de la façon la plus heureuse. Il eut l'idée de renouveler l'art de la faïence, où Bernard Palissy avait excellé, en recherchant le secret des procédés du maître. Le sable si fin des grèves de la Loire procura la matière première ; et bientôt, sortirent des ateliers installés dans la coquette propriété de la Croix des Pèlerins une foule de jolies pièces, signées *Ulysse*, d'une facture très personnelle encore qu'elles procèdent en partie des meilleurs modèles d'Italie, de Rouen et de Nevers. Ulysse est donc le créateur de la faïence artistique de Blois ; il a formé des élèves qui devinrent ses émules : MM. Tortat, Adrien Thibault. Son œuvre est continuée aujourd'hui dans le même cadre et dans le même goût par M. Emile Balon. Les Blésois se sont rendus compte de la renommée artistique que la ville devait à leur compatriote : quelques années après sa mort, qui survint en 1899, ils ont donné le nom d'Ulysse Besnard au quai des Imberts, où était située sa propriété. M. Henri Lavedan, de l'Académie française, contribua beaucoup, par une lettre rendue publique, à cette si équitable décision. De plus, en 1908, un artiste, M. Louis Franchet a eu l'heureuse idée de consacrer une belle publication à l'œuvre du céramiste blésois.

Dans le même temps, c'est-à-dire vers la fin du second Empire, d'autres branches de l'art se développèrent et portèrent leurs fruits dans la cité blésoise : les sculptures et serrureries si délicates du château donnèrent l'idée à un ciseleur, M. Vollerain-Rain, de les reproduire sous forme de bijoux en vieil-argent ou en fer forgé, et les amateurs se sont longtemps disputé les charmantes broches, bagues, épingles de cravate, etc., représentant la salamandre, l'hermine, le cygne, le porc-épic, les initiales royales couronnées. Depuis, le procédé a été exploité à bon marché et cependant avec goût, mais les œuvres signées de Vollerain-Rain demeurent très appréciées.

La même tendance inspira une habile ouvrière, M^{me} Gagnot-Sausse, qui, en des tapisseries remarquables, s'appliqua à retracer les détails décoratifs du château, — et toujours dans le même ordre d'idées, plusieurs menuisiers d'art s'employèrent à copier des pièces d'ameublement du XVI^e siècle, si soigneusement ouvragées que renfermaient encore, en grand nombre, les riches manoirs des environs.

Il faut citer aussi, comme nés à Blois, ou Blésois par l'adoption, des

artistes très dignes d'estime : Laboureau, Dupuy, Mieusement, l'habile photographe de la commission des monuments historiques, MM. Verdier, Lechevallier-Chevignard, André Storelli, excellent aqua-fortiste et archéologue, Muraton, le célèbre physicien Robert-Houdin, dont la fille, blésoise



Cliché Neurdein.

Le carrefour Saint-Michel.

comme lui, M^{me} Eglantine Lemaître est un sculpteur de talent, — et enfin le si regretté Daniel Dupuis, sculpteur-médailleur éminent, qu'une mort tragique autant que prématurée frappa en 1899, alors qu'il commençait à goûter les joies de la célébrité. Il était né à Blois en 1849, d'un père artiste peintre, et ses frères aînés suivirent comme lui la carrière des arts. Ses œuvres comme peintre, sculpteur et médailleur sont aussi nombreuses que remarquables, mais les amateurs seulement les estimaient ; le grand

public apprit à connaître son nom lorsqu'il eut réalisé de la plus heureuse façon le type de notre nouvelle monnaie de bronze qui lui avait été commandé, en 1895, par le ministre des Finances. Il n'est si pauvre hère qui ne puisse avoir en sa possession un échantillon, au moins, du talent de Daniel Dupuis. Sa ville natale est plus favorisée, car elle possède toute la collection des œuvres de l'artiste, donnée par lui, en 1896 au musée, où nous la retrouverons.

Blois possède depuis 1833 une Société de Sciences et Lettres dont les volumes contiennent des Mémoires de sujets et de mérites divers ; depuis quelques années surtout, les études historiques et archéologiques y occupent la place prépondérante.

Nous avons à regretter la disparition de la Société d'excursions artistiques de Loir-et-Cher ; du moins elle a publié, dans les vingt ans environ de son existence, deux volumes très précieux de textes et de planches. L'activité de la plupart des membres qui la composaient s'est reportée vers une nouvelle Société, de goûts et d'aspirations analogues, le Photo-Club blésois, dont les débuts promettent un avenir durable.



Cliché Neurdein.

Château. Façade Louis XII. Extérieur.

CHAPITRE II

LE CHATEAU. — LE MUSÉE. — LA BIBLIOTHÈQUE

LE CHATEAU

L'impression première que donne à l'étranger la vue du château est des plus favorables, car, par suite de la situation topographique et de la disposition des accès, c'est la partie la plus riche du monument, celle de François I^{er}, que l'on aperçoit tout d'abord. La sensation d'art persiste lorsqu'après avoir gravi la courte rampe qui relie la place Victor Hugo à celle dite du Château, on se trouve en présence du corps de bâtiment construit par Louis XII ; elle s'accroît encore, dans la cour intérieure, en face de l'admirable façade de droite et de son célèbre escalier à jour ; elle se ralentit, il faut en convenir, devant le bâtiment du fond, celui de Gaston d'Orléans : la majesté du style de Mansart soutient mal la comparaison avec les grâces charmantes de la Renaissance. Le quatrième côté de la cour, celui du Sud, n'a pour lui que le mérite du pittoresque, mais combien ce mérite est appréciable ! Quel admirable décor fourni par le

cours de la Loire, sa vallée, et plus près, au premier plan, l'église si belle que la pitié du moyen âge éleva au culte de saint Laumer !

L'ensemble est hétérogène, manque d'unité, c'est évident, mais chacune de ses parties a une valeur propre, et leur rapprochement constitue un musée architectural de premier ordre.

Si les monnaies mérovingiennes désignent Blois sous le nom de *castrum*, c'est bien certainement parce qu'une forteresse s'y élevait, qu'on ne peut attribuer qu'aux Romains, et qui avait pour point central et parfaitement stratégique, le plateau qui porte le château actuel. De cette forteresse nous ne pouvons dire ni quand elle fut bâtie, ni quand elle disparut ou se transforma. On sait toutefois qu'il y en avait une debout dans la seconde moitié du IX^e siècle, puisque les religieux qui fuyaient devant les Normands avec les reliques de saint Laumer ne trouvèrent pas de lieu plus sûr pour les abriter.

L'incertitude où nous laisse le manque de textes se prolonge longtemps encore. Seule, une phrase de chroniqueur, heureusement retrouvée par M. de la Saussaye, prouve que vers le milieu du X^e siècle, Thibaut le Tricheur, comte de Blois, put faire achever « ses tours de Chartres, Blois et Chinon », grâce à l'argent qu'il avait amassé comme tuteur de son neveu, fils de sa sœur Gerberge, mariée à Alain, duc de Bretagne. Par « tour », il faut entendre le donjon qui, durant tout le moyen âge, fut la construction principale des châteaux forts.

A l'abri de ce donjon se groupaient les bâtiments d'habitation et la chapelle de Saint-Calais. Tout fait croire que ces bâtiments étaient fort rudimentaires. Un acte de 1076 se termine par une phrase que l'on peut traduire ainsi : « Ce fut fait, comme il a été dit, dans la forteresse de Blois, à l'intérieur de la cour, derrière le palais, près de la tour, sur le tertre gazonné qui s'étend entre les cheminées (ou chambres à feu) dudit palais. » Un autre acte, de 1191, distinguant deux chapelles situées dans le château, spécifie que l'une d'elles est contiguë au lit (chambre à coucher) du comte. Il résulte de ces indications que le logis proprement dit des comtes occupait la face méridionale de la cour actuelle, directement au-dessus des flèches de Saint-Laumer et dominant toute la vallée. Le luxe devait en être absent ; au surplus, ces rudes chevaliers du temps des premières croisades passaient leur vie à guerroyer ou à chasser, ce qui est tout un, et ne regagnaient leur demeure que comme l'aigle revient à son nid.

Au XIII^e siècle, les comtes de Blois de la maison de Châtillon apportèrent de grandes améliorations à ce manoir primitif ; ce sont eux qui construisirent, à l'angle Nord-Est, la grande salle où leur bailli rendait la

justice et où s'assemblaient leurs vassaux ; son architecture gothique, assez semblable à celle des réfectoires des couvents cisterciens, indique à elle seule l'époque de saint Louis. Fort habilement restaurée par Duban, on la nomme aujourd'hui salle des Etats.



Cliché Neurdein.

Statue de Louis XII, par Seurre, au-dessus du portail d'entrée du château.

Peu à peu, par des adjonctions successives, le castel féodal se transforma, s'agrandit si bien qu'à la fin du XIV^e siècle, Froissart pouvait en dire qu'il était « bel, fort et plantureux, et des beaux du royaume de France ». Outre la salle des Etats, l'édifice actuel en a gardé quelques vestiges qui permettront, à l'aide de textes contemporains, d'en esquisser une rapide restitution.

Quatre tours ou fragments de tours, trois au Nord, l'autre au Midi,

sont encore debout et jalonnent l'emplacement de ce « plantureux castel ». Des trois tours du Nord, les deux extrêmes s'aperçoivent très bien quand de l'extérieur on regarde la façade François I^{er} : celle de gauche n'a plus que sa base faisant saillie là où les constructions du XVI^e siècle se relient à la salle des Etats ; celle de droite est demeurée entière, à l'endroit où ces mêmes constructions se terminent du côté des fossés : c'est la tour dite du Moulin, ou plus exactement de Château-Renault parce qu'elle se dressait au bord du chemin conduisant à cette localité ; entre les deux, à égale distance, existent les substructions de la troisième tour, sur lesquelles l'architecte de François I^{er} a bâti, sans se donner la peine de les déraser, mais la tour de Château-Renault mérite qu'on s'y arrête, d'abord parce que les visiteurs y sont introduits et que c'est, — si l'on me pardonne l'expression — l'un des *clous* de la visite ; ensuite, parce que son origine et son passé ont fait l'objet de beaucoup de discussions, de la part des trois écrivains qui ont étudié le plus en détails la physionomie de l'ancien château de Blois, La Saussaye, Loiseleur, Baillargé. Les deux premiers ont voulu voir dans cette tour, sinon le donjon primitif, du moins un ouvrage édifié sur son emplacement pour en remplir l'office. La Saussaye y a vu — à tort, — une construction des ducs d'Orléans, et a nié, non moins à tort, qu'elle ait été pourvue d'oubliettes, affirmant que la fosse profonde et sinistre qu'on voit à sa base n'a reçu que des os de bœuf et de mouton, et qu'il en a recueilli lui-même. Cet argument est d'une rare faiblesse : les ossements ainsi recueillis ne portaient pas apparemment une étiquette les datant du XV^e siècle, et quand on sait que le château est devenu une caserne quelques années avant la Révolution, et cela pendant de longues années, il n'est pas besoin de leur chercher d'autre origine ; les cuisiniers de la troupe utilisaient la fosse de la vieille tour pour se débarrasser des résidus de leurs opérations culinaires.

Loiseleur et Baillargé ont donc eu raison de réfuter l'opinion de leur savant devancier, mais Baillargé seul paraît avoir raison quand il refuse à la tour de Château-Renault le titre de donjon. Il n'y voit qu'une tour ordinaire de la forteresse, appartenant à la courtine Nord, et par induction cherche l'emplacement du donjon sur le front Ouest, c'est-à-dire là où Gaston d'Orléans chargea Mansart d'élever une nouvelle aile du château. Rien n'est plus croyable et même certain.

S'il est permis de se faire un emprunt à soi-même, je citerai quelques faits probants allégués par moi dans une petite dissertation sur l'ancien château de Blois, publiée il y a déjà vingt-cinq ans, et qui ne pouvaient être réfutés parce que ce sont des documents authentiques. Le plus inté-

ressant est un compte de février 1411, relatif à des travaux d'aménagement faits à la tour de Château-Renault pour la convertir en une prison redoutable. Charles d'Orléans avait, à cette époque, réussi à s'emparer de la personne du sire de Croy, qu'il considérait comme ayant participé au meurtre de son père, quatre ans auparavant rue Bar-bette, et ce fut cette tour qu'il lui destina. La main-d'œuvre ne coûtait pas cher alors, car le règlement de ces travaux, « faits hâtivement, de jour et de nuit », ne s'éleva qu'à six livres, sept sols, six deniers, mais leur détail donne le frisson : l'étage où devait être enfermé le prisonnier fut isolé des autres et à cet effet on mura, on condamna par de solides barres de bois tous les « huis » qui auraient pu donner une communication. Les charpentiers fabriquèrent en même temps une « gehyne » pourvue d'anneaux, de crampons, de chevilles de fer et un cordier fournit des cordes pesant dix livres. Le tout fut porté à Chambord où le sire de Croy avait été d'abord mené et d'où il fut ramené peu après, certainement dans cette gehyne, qui devait être une solide cage de bois. L'infortuné passa ainsi treize mois, au bout desquels la liberté lui fut rendue. Il l'avait bien gagnée.

Ce sinistre compte spécifie à plusieurs reprises le nom de la tour de Château-Renault, et nulle part ne la nomme le donjon. Il résulte, en outre, de sa lecture que la tour existait déjà, sans doute depuis longtemps puisqu'il s'agit de la transformer en prison ; elle date donc au plus tôt du XIV^e siècle. La preuve, devinée par Baillargé, qu'elle ne peut être identifiée avec le donjon, est fournie par le rapprochement de deux documents



Cliche Neurdein.

Une lucarne de l'aile François I^{er}.

que j'ai analysés dans le travail cité plus haut ; l'un est de 1570 et l'autre de 1637 ; tous deux s'accordent à prouver que la chapelle de Saint-Calais était située dans la *cour du donjon* du château de Blois, qu'une maison appartenant au prieur de Saint-Calais touchait d'un côté à cette chapelle, de l'autre à la tour où siégeait la Chambre des Comptes, et que cette maison fut démolie pour faire place « aux nouvelles constructions de Son Altesse Royale, Gaston d'Orléans ». En présence de ces textes, il est évident qu'il faut placer le donjon dans le voisinage de la chapelle de Saint-Calais, au Midi, et non dans la situation occupée, au Nord-Ouest, par la tour où gémissait en 1412 le sire de Croy, où le cardinal de Lorraine reçut la mort en 1588.

Du même côté que le donjon, est restée debout une tour appartenant au front méridional de l'enceinte féodale. On la nomme tour du Foix, parce qu'elle domine le faubourg de ce nom, ou encore, tour de Catherine de Médicis. Cette reine, très curieuse d'observations astronomiques (la belle colonne adossée à la Bourse de commerce de Paris fut construite pour elle par Jean Bullant dans ce but), avait fait transformer l'étage supérieur de la tour du Foix pour que Ruggieri pût y installer ses appareils, — et graver sur la porte ces mots : *Uranix sacrum*. Les visiteurs ont le droit d'y monter, et l'on persuade à ceux qui ont bonne vue que de là ils pourront apercevoir Chambord.

Entre les mains de Charles d'Orléans, le château subit encore des transformations ; la forêt de Blois fut dépouillée sur un espace de six arpents pour fournir des matériaux de défense ; treize chênes ainsi abattus servirent à refaire le pont dormant et le pont-levis du côté des champs. Diverses quittances de la collection Joursanvault mentionnent les gages payés aux gardes de la planche du château devers Saint-Martin, de la porte devers les Jacobins, de la porte du Donjon, etc. Il est certain aussi que le duc fit élever des bâtiments nouveaux sur la face méridionale de la cour, près de la chapelle de Saint-Calais. Avant les travaux de restauration, il en subsistait encore quelques vestiges.

Dans cette seconde moitié du XV^e siècle, une civilisation plus raffinée et le goût des arts se font jour peu à peu : on savait déjà que le duc, revenu de sa longue captivité, avait composé au château de Blois ses dernières poésies ; grâce à M. J. de Croÿ, nous avons des renseignements bien intéressants (publiés à la suite du *Cartulaire de la ville de Blois*) sur la part que Jean de Saveuse, premier chambellan du duc prit aux divertissements littéraires du prince ; en 1451, il fait payer quarante et un sous, trois deniers « à plusieurs compagnons barbiers pour ce qu'ils ont joué

plusieurs fois des farses devant mondit seigneur le duc » ; l'année suivante, cinquante-cinq sous, « par ordonnance de Madame la duchesse, à plusieurs compagnons qui ont joué au chastel de Blois deux mistères devant madite dame ».



Cliche Marcel Vernet.

Galerie supérieure de la façade François I^{er} sur la place Victor-Hugo.

C'est dans ce milieu, d'aspect rébarbatif à l'extérieur, mais poétique, gai et cultivé que naquit et fut élevé Louis XII. Le souvenir que lui laissait l'heureux temps de sa jeunesse a certainement beaucoup influé sur sa détermination de faire du vieux castel à demi ruiné une résidence vraiment royale. L'heure y était propice : l'architecture des constructions civiles venait d'entrer dans une période de renouveau artistique, qui nous a laissé quelques monuments exquis ; la façade du château de

Blois construite par Louis XII est du nombre, et dans le meilleur rang.

Pour cette entreprise grandiose, le duc d'Orléans attendit d'être roi. Il attendit même au moins deux ans, pense M. J. de Croÿ, dont les affirmations sont toujours étayées sur des textes. L'inscription datée de 1498



Cliché des Monuments historiques.

Escalier François I^{er} avant la Restauration.

accompagnant la statue équestre de Louis XII, que la Révolution détruisit stupidement, ne se rapporte, en effet, qu'à l'avènement du monarque et l'on ne songeait guère alors, — malheureusement, — à dater les édifices sur leur façade, moins encore à y graver le nom de l'architecte ; mais on a le récit de Jean d'Auton qui, parlant du château de Blois en 1501, dit que le roi le faisait construire « tout de neuf et tant somptueux que bien semblait œuvre de roi ».

Quel en fut l'architecte ? On ne le saura sans doute jamais. François de Pontbriant était surintendant des bâtiments royaux, mais il est prouvé que son rôle fut exclusivement administratif et financier, nullement technique. Des noms de maîtres maçons ont été retrouvés par M. de Croÿ :



Cliché Neurdein.

L'escalier François I^{er}.

ceux de Simonnet Guischart, de Jacques Sourdeau, que l'on rencontre aussi occupés ailleurs, sur les rives de la Loire, à Chaumont, à Amboise, et il est vraisemblable que le mérite de la construction, sinon de l'invention leur revient. En tous cas, l'œuvre est purement française, et elle ne peut être que française ; sa date comme son style en sont de sûrs garants.

J'ai déjà dit que, par suite de la disposition naturelle des lieux, le visiteur (à moins qu'on ne le conduise au château de Blois par des voies

détournées, — et ce ne serait peut-être pas mauvais) a d'abord fait connaissance avec la façade François I^{er} devant laquelle il a dû passer avant d'atteindre, par la rampe douce qui a remplacé un ancien passage voûté, la place assez triste et maussade où la façade Louis XII offre l'entrée du monument. Emervé par le luxe, l'élégance, la variété de motifs architecturaux et décoratifs de la première, il s'arrête un peu surpris par la noble simplicité de la seconde. Point n'est besoin d'être archéologue pour sentir les profondes différences que présentent ces deux pages d'architecture, si voisines cependant, et qui toutes deux appartiennent aux vingt-cinq premières années du même siècle : c'est qu'ici, mieux que partout ailleurs, apparaissent côte à côte la Renaissance française et la Renaissance italienne, ces deux sœurs également belles, également admirées et qui pourtant ont chacune leurs partisans, car c'est affaire d'impressions, de sensations personnelles.

A l'extérieur, le bâtiment de Louis XII se présente sous la forme d'un corps de logis d'un seul étage sur rez-de-chaussée, surmonté d'un toit aigu à la base duquel s'ouvrent de charmantes lucarnes du style flamboyant, correspondant en élévation aux fenêtres plus vastes du rez-de-chaussée et de l'étage. Celles-ci sont rectangulaires et coupées par la croisée de pierre qui est la caractéristique des baies en usage au XV^e siècle. A l'étage, deux de ces fenêtres, appartenant à des chambres d'honneur, sont accompagnées d'un balcon de pierre dont la gracieuse saillie corrige ce que l'ensemble aurait d'un peu monotone et austère. Le constructeur a été très heureusement inspiré en employant pour matériaux l'assemblage de la brique et de la pierre, procédé qui eut tant de vogue et devint la règle cent ans plus tard. Presque à l'extrémité droite de la façade, l'entrée principale est faite d'une arcade en plein cintre légèrement surbaissé, accompagnée d'un portillon de même dessin.

Au-dessus de l'arcade, une niche très élégante abrite la statue équestre de Louis XII, placée au-dessous d'un dais richement sculpté. Cette statue, œuvre du sculpteur Seurre, date de la restauration du château, mais elle reproduit fidèlement l'œuvre primitive, détruite en 1793, et dont on avait d'exactes descriptions. Seuls, les archéologues de profession s'attarderont à examiner certains motifs sculpturaux épars sur la façade ; ils sont d'une naïve crudité dont on ne s'effarouchait nullement à cette époque de transition en toutes choses. L'hôtel de Cluny, à Paris, qui est du même temps, n'en offre-t-il pas de plus hardis encore ?

Le seuil franchi, on se trouve sous une voûte aux clefs pendantes, thème de décoration qui était alors presque une nouveauté, et que les

églises riches adoptèrent à l'envi, une trentaine d'années plus tard. La voûte se termine sous une galerie qui ouvre sur la cour intérieure, et est une merveille. La coquetterie d'art s'y révèle en un détail que les architectes du moyen âge n'eussent pas imaginé : l'alternance de la forme des



Cliché Neurdein.

Escalier François I^{er}. Soubassement.

colonnes, l'une ronde, l'autre quadrangulaire, le fût de chacune étant d'ailleurs chargé des ornements de sculpture les plus délicats. A chaque extrémité de la galerie s'élèvent deux tourelles carrées, celle du nord plus importante que l'autre, renfermant les escaliers de pierre en vis spacieuse qui donnent accès aux appartements royaux.

Ceux-ci sont aujourd'hui affectés pour la majeure part au Musée municipal, que nous parcourrons tout à l'heure. Ils n'ont conservé de leur

splendeur d'alors que les imposantes cheminées, reconstituées assez fantaisistement par Duban, et sur le manteau desquelles ont été sculptées et dorées les chiffres et armoiries du roi et de la reine, ainsi que leurs emblèmes, le porc-épic de la famille d'Orléans, l'hermine de Bretagne.



Cliché Neurdein.

Escalier François I^{er}. Couronnement.

On sait que les châteaux royaux n'avaient pas d'ameublement fixe ; quand les souverains devaient venir les occuper durant quelque temps, ils étaient précédés de fourriers, convoyant de vastes chariots qui transportaient les tentures, les tapisseries et les meubles nomades.

On est surpris du manque de confortable qui apparaît dans la distribution de ces grandes salles en enfilade, difficiles à chauffer, dépourvues de « retraits », et qui à peine bâties, furent occupées par Louis XII et

Anne de Bretagne. Il s'y accomplit cependant de grandes solennités, parmi lesquelles la réception de l'archiduc et l'archiduchesse d'Autriche, et les funérailles de la reine Anne.

La Saussaye s'est complu à emprunter aux chroniqueurs de l'époque les détails précieux de cette réception des princes d'Autriche, qui eut lieu au mois de décembre 1501 : la grande salle où ils pénétrèrent d'abord était tendue d'une tapisserie représentant la destruction de Troie ; celle où mangeait le roi et où l'archiduchesse le rencontra avait une tapisserie dite de Formigny, parce que l'artiste y avait retracé la victoire remportée en ce lieu sur les Anglais, une cinquantaine d'années avant ; la chambre de la jeune princesse Claude était tendue d'une bergerie ; celle de la reine, de tapisseries d'histoires et de batailles, de personnages et d'oiseaux étrangers, « et y avoit en ladite chambre un lit de camp tout accoustré de drap d'or frisé bien riche ; sur la couche, un pavillon de damas cramoisy ». Quant à la chambre de l'archiduchesse, elle était également ornée de tapisseries, et pourvue de deux lits de camp avec rideaux et couvertures, doublées de damas blanc, et par dessous de draps de toile de Hollande. Au coin du lit, « une chaire dorée, fort bien menuisée et ouvrée, venant d'Italie, dont le fond estoit couvert de drap d'or frangé tout alentour de grandes franges d'or et d'argent... »

Le *cicerone* qui, obligatoirement, accompagne les visiteurs dans les



Cliché Marcel Vernet.

Aile François I^{er}. Galerie du second étage.

diverses parties du château et leur en fait, fort utilement d'ailleurs, la description historique, les conduit tout d'abord par l'escalier de droite de l'aile Louis XII dans la salle féodale qui, depuis que s'y tinrent les États Généraux de 1576 et de 1588, a gardé le nom de Salle des États. Je disais plus haut qu'elle est conçue dans le style d'un réfectoire de monastère du XIII^e siècle ; on pourrait aussi exactement y voir une salle capitulaire d'abbaye, et il en est encore de celles-ci en France qui lui ressemblent beaucoup ; c'est qu'au moyen âge on n'envisageait que le côté pratique d'une construction et l'on n'avait pas cure, si des nécessités analogues se présentaient, de différencier l'architecture civile de l'architecture monastique.

C'est un beau vaisseau, long de quarante mètres, large de vingt-quatre et haut de dix-huit, divisé dans sa longueur par une rangée de huit colonnes sur lesquelles retombent des arcades ogivales. La bâtisse en était si solide que, lors des travaux de restauration du château, Duban et ses collaborateurs ont eu peu à faire pour remettre les choses en l'état : ils se sont bornés à refaire le plafond en le décorant d'un semé de fleurs de lys et à restituer dans un goût un peu trop moderne l'escalier de bois qui, au XVI^e siècle, s'adossait jusqu'au haut de la muraille et qui maintenant s'arrête au premier étage des appartements de l'aile François I^{er}.

Le spectacle dut être singulièrement grandiose, le 6 décembre 1576, quand les cent quatre députés du clergé, soixante-douze de la noblesse et cent cinquante du Tiers-État, après avoir entendu la messe solennelle du Saint-Esprit dans l'église Saint-Sauveur, sise sur la place du Château et qui était la paroisse royale, vinrent processionnellement occuper dans la Salle les places qui leur avaient été affectées. Vis-à-vis de l'entrée principale, et conséquemment adossée à la muraille du nord, s'élevait une estrade sur laquelle étaient disposés les fauteuils du roi, de la reine-mère et de la reine sa femme ; derrière eux, se groupaient les deux cents gentilshommes de la garde, armés de leurs haches ; en face de l'estrade, et lui faisant face, les représentants de l'Église ; des deux côtés, mais sur des banquettes dans le sens de la largeur, ceux de la noblesse et du Tiers. Il paraît même que tout au fond, le « commun peuple » avait été autorisé à se masser. Quand tous furent placés, et que le silence régna, Henri III apparut, triste et majestueux au sommet de l'escalier de bois qu'il descendit lentement, et ouvrit la séance. Tous les assistants, debout ou agenouillés, purent alors s'asseoir.

Les États durèrent jusqu'au 1^{er} mars 1577. Le récit de ce qui s'y fit, non plus qu'aux États de 1588 qui se tinrent également au château de

Blois, et avec le même cérémonial, n'appartient pas à l'histoire de ce château ; au surplus, il ne serait que pénible à retracer, car la France, en proie aux pires guerres civiles qui l'ensanglantaient sans cesse, épuisée d'hommes et d'argent, fut alors bien près de succomber.



Cliché Neurdein.

Escalier François I^{er}. Deuxième étage.

La salle des États n'a pas servi, d'ailleurs, qu'à ces pénibles assises, et elle avait connu, avant qu'elles ne s'y fussent tenues, des heures de gaieté. En 1559, Catherine de Médicis y avait fait représenter *Sophonisbe*, tragédie arrangée par Mellin de Saint-Gelais, qui coûta fort cher et plut médiocrement. Brantôme ajoute qu'on y représenta encore plusieurs beaux spectacles. Sans doute veut-il parler des représentations données en 1572 par une troupe de comédiens italiens, de *Gelosi*, auxquels un écrivain

distingué, blésois de naissance, le regretté Armand Baschet a consacré une curieuse étude.

Les *Gelosi* revinrent à Blois à la fin de janvier 1577. « On les attendait et désirait vivement, écrit à son maître le représentant du prince de Mantoue à la Cour de France ; aussi ont-ils été reçus fort joyeusement. On les a logés aussitôt et bien traités. Le soir même, ils ont joué une de leurs comédies devant S. M., dans la salle où se sont tenus les États. Il y avait la plus grande foule. Ils ont fort diverti le Roi et toute la Cour. »

C'est dans cette même salle que siégea en 1870, on l'a déjà dit, la Haute Cour de justice qui jugea un complot politique. Plus près de nous, enfin, on l'a utilisée dans quelques circonstances pour des banquets officiels où nul orateur ne songea à évoquer l'ombre des Valois.

Par l'escalier royal, — ou plutôt celui qui l'a remplacé, — on accède au premier étage des bâtiments construits par François I^{er}. C'est ici que les merveilles de l'art architectural et décoratif vont commencer à se dérouler sous les yeux charmés du visiteur, qui se demandera qui il doit le plus admirer, ou de l'architecte qui les conçut tout d'abord, ou des artistes d'il y a un demi-siècle qui, en les restaurant, les ont rendues sans doute plus belles encore qu'elles ne l'avaient été primitivement. Mais avant de s'y arrêter, il convient de dire quelques mots du plan général de cette construction si fameuse, de son origine et de son auteur présumé.

Que l'influence italienne s'y affirme, c'est ce qu'il faut tout d'abord mettre hors de contestation. Regardez attentivement, en l'admirant comme il convient, la façade extérieure, sur la place Victor Hugo : ces larges baies si élégantes en forme de *loggias*, ces tourelles accrochées en encorbellement à la muraille pour soutenir des balcons gracieux entre tous, cet oratoire dont les pans coupés font saillie pour indiquer au dehors, semble-t-il, que le château n'était pas dépourvu d'un lieu de prière, ces colonnes qui enveloppent avec tant d'art la vieille tour de Château-Renault, cette galerie supérieure qui précède la toiture en s'unissant à elle par de charmants pilastres géminés dont l'ordonnance se relie à celle des étages inférieurs, tout cela est d'un dessin étrange, — étranger pour mieux dire, — et d'un effet ravissant, grâce à ce qu'il offre de varié et d'inattendu.

Il est prouvé aujourd'hui que ce morceau d'architecture d'une si rare beauté ne fut pas entièrement terminé sous François I^{er} et qu'on y travaillait encore au temps de Catherine de Médicis. On sait aussi que cette façade n'avait pas été prévue dans le plan primitif, arrêté tandis que

Louis XII vivait encore, et qu'elle vint s'appuyer, en la doublant de largeur, contre l'aile intérieure du côté de la cour qui n'aurait pas eu plus d'importance en profondeur, sinon en hauteur, que les bâtiments achevés sous Louis XII. Au surplus, cette adjonction se vérifie par l'épaisseur des murs qui séparent les salles prenant jour sur l'une et l'autre façade, et l'existence d'escaliers intérieurs dont certains offrent encore des baies à demi murées, tel le fameux escalier des Quarante-cinq.



Cliché Neurdein.

Salle des États.

L'antériorité de la façade sur la cour apparaît aussi par son style qui, sans aucun doute, est dans son ensemble plus sobre, plus majestueux, moins éblouissant que celui de l'autre. Et cependant ici, l'œil a de quoi être ébloui par un motif architectural grâce auquel le château de Blois est sans pareil : l'escalier à jour. Nos gravures dispenseraient d'une description ; mais après la première impression ressentie, impression d'admiration et de recueillement devant un pareil chef-d'œuvre, il convient de se ressaisir et d'en analyser la beauté. Loiseleur s'en est acquitté en termes parfaits ; à dire moins bien que lui, je préfère le laisser parler :

« Aux deux tiers à peu près d'une façade à trois rangs de pilastres

superposés, dont presque toute l'ornementation a été reportée vers les toits afin de ne pas écraser celle du morceau principal, se projette hors œuvre une tour évidée, dans les cinq pans de laquelle tourne une spirale de pierre. C'est là :

Cette tour octogone,
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone.

Victor Hugo, Les Feuilles d'Automne.

« Seulement, trois des huit pans sont noyés dans la muraille sur laquelle s'appuie la cage de l'escalier, de sorte qu'il n'y a en réalité que cinq côtés



Cliché Neurdein.

Le cygne de Claude de France.

saillants, et que les huit gorgones du poète se réduisent à quatre.

« Des pilastres ou contreforts carrés montent du sol à la corniche : le rampant de l'escalier qui les coupe et contourne dans son hélice ascendante dessine par son intersection avec eux quatre rangs superposés d'ouvertures en forme de trapèze. Celles qui sont percées au niveau du sol donnent accès à l'escalier. Les autres, s'étaguant au-dessus des premières, forment autant de balcons précédés de riches balustrades dont l'ornementation, savamment ménagée, se compose de simples fuseaux pour la première rampe, de salamandres accostant des F pour les rampes supérieures. Des niches, garnies de statues et surmontées de dais d'un dessin ingénieux, sont appliquées sur les contreforts à la hauteur intermédiaire entre la première et la seconde rampe, élévation habilement calculée

pour que l'œil puisse en apprécier tous les détails. Du piédestal des contreforts au socle de ces niches serpentent de gracieuses arabesques qui préparent le regard aux magnificences qu'il voit se développer à mesure qu'il s'élève. D'autres arabesques courant entre plusieurs rangs de fines colonnettes enlacent le noyau central de l'escalier et disputent l'attention aux curieux médaillons de la voûte, dessinés à tous les points d'intersection des nervures qui s'y croisent. Sur ces médaillons se profilent en ronde-bosse, avec les chiffres couronnés de François I^{er} et de la reine Claude, tous les emblèmes adoptés par cette princesse : l'hermine, le bouquet de lys naturel, le cygne percé d'un dard ».

Si l'on considère que Claude de France mourut, au château même, au mois de juillet 1524, il faut admettre cette date comme le terme extrême de l'achèvement de l'œuvre la plus merveilleuse peut-être que nous ait léguée la Renaissance. Le moment est venu de se demander quel en est l'auteur, au moins présumé. Je ne puis être de l'avis de Loiseleur et d'autres historiens blésois qui attribuent les deux façades François I^{er} à de « modestes artistes indigènes ». Notre art national est assez riche, heureusement, en chefs-d'œuvre signés de noms purement français pour qu'il n'y ait pas de honte à s'incliner, lorsque tout le rend vraisemblable, devant le mérite d'un étranger. Le nom de l'italien Dominique de Cortone, dit le Boccador, avait déjà été prononcé. Depuis les recherches de M. de Croÿ, il ne paraît pas qu'il puisse désormais être écarté. On savait cet artiste en France, dès 1497, employé par Charles VIII dans la dernière année de son règne, et qualifié de « menuisier de tous ouvrages de menuiserie et *faiseur de chasteaulx* » ; mais voici qu'on le trouve sur les rives de la Loire, à Amboise d'abord, puis à Blois



Cliche Neurdein.

Une porte des appartements.
Aile François I^{er}.

en 1510, et, — fait jusqu'alors inconnu — achetant dans cette dernière ville, en 1512, deux maisons qu'il transforma en une seule, rue Chemonton, près l'hôtel de Guise, et où il vécut durant dix-huit ans. Les présomptions se changent dès lors en certitude. A quoi ces dix-huit années furent-elles employées, sinon à la direction des travaux que François I^{er} fit faire à Blois et à Chambord, précisément durant ce temps? Dominique de Cortone



Cliché Neurdein.

Salle des Gardes.

ne quitta la Touraine qu'en 1530, envoyé par le roi à Paris avec le titre d'« architecteur » pour construire l'Hôtel de Ville, œuvre dont on lui a récemment contesté, mais sans preuves suffisantes, la paternité.

L'honneur de ces constructions, en aucun cas, ne saurait appartenir au Boccador seul. Je l'ai déjà dit : le plan d'ensemble d'un monument tel que le château de Blois n'est pas toute l'œuvre, et le visiteur doit avoir encore de l'admiration en réserve pour tout ce que l'intérieur va lui offrir de gracieux, de charmant, d'infiniment artistique en sculptures, et en ornementation. Or, dans tout cela, l'architecte n'a eu, s'il l'a eue, qu'une faible part : ce fut le rôle des maîtres ès-œuvres d'ordonner et de répartir entre

de nombreux collaborateurs locaux les innombrables motifs décoratifs répandus à profusion dans ces douze ou quinze salles, en leur laissant une grande liberté dans l'inspiration, pourvu que le résultat fût heureux. On a compté que les panneaux en bois sculpté du cabinet de travail de



Cliché Neurdein.

Une cheminée du château. Salle des gardes du deuxième étage.

Catherine de Médicis ne comportaient pas moins de 248 sujets différents; mais on a renoncé, et pour cause, à compter les rinceaux, les lettres ornées, les emblèmes, les caissons sculptés, les poutrelles peintes qui, à chaque pas, accrochent l'œil et l'émerveillent.

Il convient toutefois de rappeler que cette partie du château était, au point de vue de la décoration, dans le plus pitoyable état, qu'elle servait de lieu de casernement depuis plus d'un demi-siècle quand Duban fut

chargé de la restaurer, à dater de 1845. Il la restaura avec un talent parfait et un grand souci d'exactitude, mais on ne peut douter que parfois l'imagination ait joué un rôle dans l'œuvre qu'il avait à accomplir. Rien n'est plus délicat qu'une pareille œuvre : dans bien des cas elle est forcée de créer, là où il n'est plus possible de restituer, et même en restituant, de rajeunir ; les ors ont aujourd'hui plus de vivacité qu'ils n'en avaient au XVI^e siècle.

Les travaux de restauration ont, en revanche, effacé des murailles quelques inscriptions qu'il eût été bon de conserver. Baillargé les a transcrites sans se douter qu'elles allaient disparaître ; s'il l'avait cru, sans doute n'en eût-il pas parlé, car il professait pour Duban la plus grande vénération. Dans une salle du second étage, on trouve, dit-il, cette profession de foi d'un huissier de la reine :

CH SUIS QUI SUIS
 BON HOMME SUIS
 ET SUIS COMMI
 A GARDER L'BUIS
 ET LE GARDERAI SI JE PUIS.

Et au-dessous :

UN SEUL DIEU A QUI JE CROIS

Ailleurs, une protestation de fidélité amoureuse :

TOUT POUR L'AMOUR D'ELLE

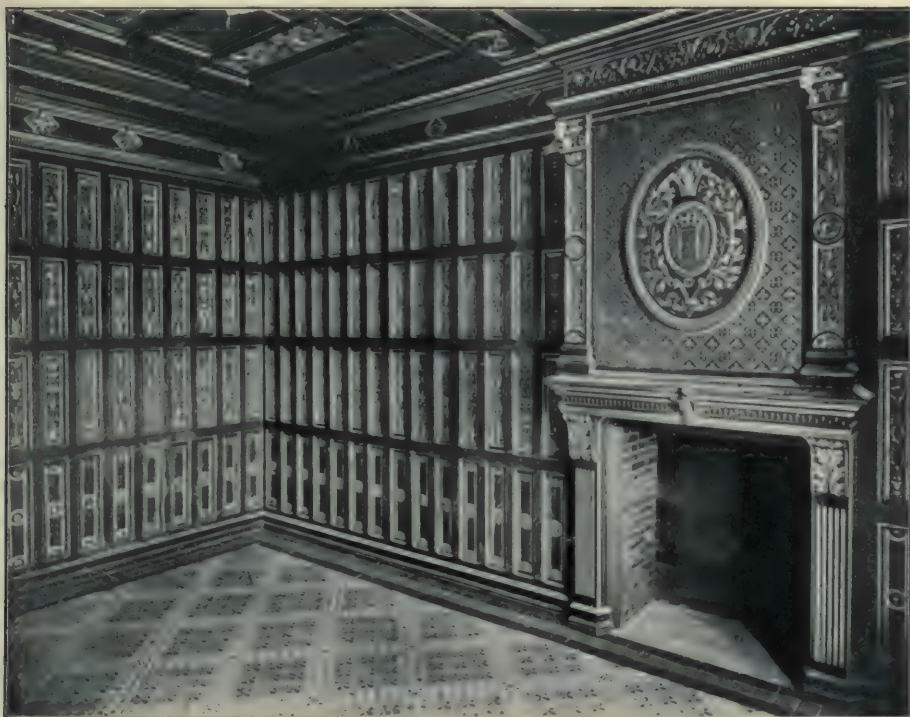
Et enfin, cette réflexion mélancolique :

FRUITE D'ARGENT EST DOULEUR GRASSE

Donc, nous voici au premier étage, qui fut celui des reines : Claude de France, Catherine et Marie de Médicis l'occupèrent. Du côté du grand escalier, c'est-à-dire éclairées sur la cour, de vastes salles de gardes, dont les cheminées et les plafonds sont sobrement décorés, s'allongent parallèlement aux appartements proprement dits, prenant jour sur la place Victor Hugo. On passe des premières dans les secondes par des baies assez étroites pratiquées dans l'épaisseur du mur de refend dont il a déjà été parlé. Le conducteur de la visite énumère successivement : la grande galerie, le cabinet de toilette, la chambre à coucher, l'oratoire, le cabinet de travail de la reine (c'est toujours le souvenir de Catherine de

Médicis qui est évoqué), et l'on demeure ébahi de tant de dorures, de ciselures, de ferrures. L'art de l'ornementation ne peut être poussé plus loin : c'est charmant, mais c'est de la pleine fantaisie; la sombre « Italienne » n'eut jamais à contempler de si belles choses.

La réalité historique réapparaît quand, de ce cabinet de travail aux 248 panneaux sculptés, une porte ouverte soudain conduit à la tour



Cliché Neurdein.

Cabinet de travail de Catherine de Médicis.

de Château-Renault. Il n'y a pas eu besoin d'en restaurer les cachots sinistres, car les siècles les ont respectés; on se croirait revenu aux temps où le sire de Croÿ y vécut toute une année, où le cardinal de Lorraine y reçut la mort, et les plus indifférents éprouvent un frisson d'horreur.

Les appartements du roi, au second étage, ont été l'objet d'une décoration non moins luxueuse, pour ne pas dire excessive. Ils sont distribués comme ceux de l'étage inférieur : d'un côté, les salles des gardes, de l'autre, les salles habitées par Henri III, grande galerie, cabinet de travail, chambre à coucher, cabinet vieux. Leur éclat surprendrait moins si l'on savait qu'ils furent le théâtre de fêtes brillantes, mais dans l'espèce,

le décor est celui d'un drame, du plus odieux des assassinats qui pèse sur le passé de la royauté française.

Non pas que le duc Henri de Guise inspire de vives sympathies. La partie que comme chef de la Ligue, il avait engagée contre le roi de France devait avoir un dénouement sanglant; les poignards qui devaient frapper



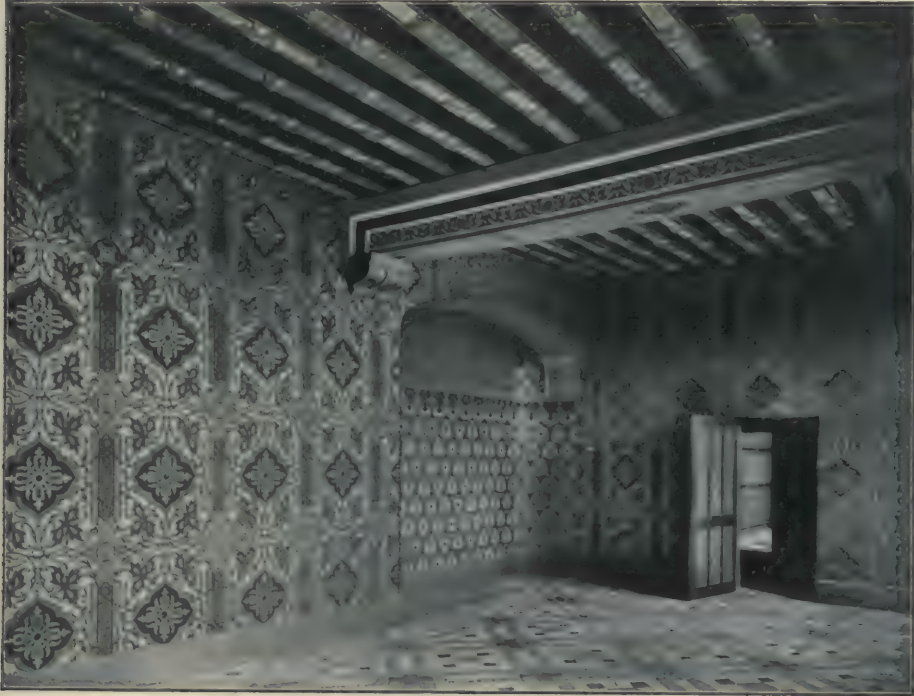
Cliché Marcel Vernct.

Une cheminée de l'aile François I^{er}.

l'un et l'autre, à huit mois de distance, étaient depuis longtemps prévus et prêts; c'est par Guise qu'ils commencèrent; voilà tout.

C'est le 23 décembre 1588, aux premières heures du jour, que s'accomplit le crime. Toutes ses péripéties en ont été repérées avec la plus grande exactitude, et le *cicerone* les expose sur place comme un juge d'instruction fait un constat. La meilleure relation contemporaine est due au médecin du roi Miron. En voici les principaux passages, à partir du moment où, la veille du meurtre, le roi entra dans sa chambre à coucher :

« Et pendant ce repos, l'on dit que le duc de Guise se trouvait auprès d'une des plus belles dames de la Cour (M^{me} de Sauves), dont il se retira sur les trois heures après minuit, comme depuis son décès je l'ay appris du sieur Le Jeune, son chirurgien, qui se trouva à son coucher avec d'autres de ses domestiques, et le vit lisant cinq billets portant avis à ce qu'il eust à penser à soy et à se donner garde des entreprises du Roy, qu'il y avoit quelque chose à se doubter, et que Le Gast, capitaine



Cliché Neurdein.

Appartements de Henri III.

aux gardes, estoit en garde; le leur ayant dit le sujet et ces advertissements, ils le supplient de ne les vouloir point mépriser. Il les mit sous le secret, et en se couchant leur dit : « Ce ne seroit jamais fait si je voulois m'arrester à tous ces avis. Il n'oseroit! Dormons et vous allez coucher. »

Cela se passait à l'hôtel du duc, situé de l'autre côté des jardins du château, rue Chemonton, au-dessus de la Porte Côté. Au château, quand quatre heures sonnèrent, on alla heurter à la porte du roi qui, ne dormant pas, s'habille en hâte, et — continue Miron — « laissant la Roynne en une grande perplexité, va en son cabinet, où estoit desjà le sieur de Ter-

mes et du Halde, auquel le Roy demande les clefz de ses petites cellules qu'il avoit faist dresser pour des Capucins; les ayant, il y monte, le sieur de Termes portant le bougeoir. Le Roy en ouvre une, enferme dedans du Halde à la clef, lequel, nous le racontant, disoit n'avoir jamais esté en pareille peine, ne sachant de quelle humeur le Roy estoit poussé.

« Le Roy descend, et de fois à aultre, alloit luy mesme regarder en sa chambre si les quarante cinq y estoient arrivez, et à mesure qu'il y en trouvoit, les faisoit monter et les enfermoit en la mesme façon qu'il avoit enfermé du Halde, tant que diverses fois et en diverses cellules, il les eut ainsi logez. Cependant les seigneurs et autres du conseil commençoient d'arriver au cabinet où il falloit passer de costé pour y entrer, le passage estant estroit et de ligne oblique, que le Roy avait fait fère exprès au coing de sa chambre, et faict boucher la porte ordinaire. »

A ce moment, Henri III alla délivrer ses prisonniers, les fit descendre dans sa chambre et leur expliqua qu'il s'agissait de tuer le duc de Guise : « Lors tous ensemble d'une voix lui promirent de le faire mourir, et l'un d'entre eux, nommé Suriac, frappant de sa main contre la poitrine du Roy, dit en son langage gascon : « Cap de Jou, Sire, jou vous lou rendi mort! » Là dessus, Sa Majesté ayant commandé de cesser les offres de leur service, et les ayant remerciés, de peur d'éveiller la Roynne sa mère : « Voyons, dit-il, qui de vous a des poignards? » Il s'en trouva huict, dont celui de Suriac estoit d'Escosse; ceux-ci sont ordonnez pour demeurer dans la chambre et le tuer. Le sieur de Lognac s'y arresta avec son espée; il en met douze de leurs compagnons dans le vieil cabinet qui a vue sur la cour; ceux-ci devoient aussy estre de la partie pour le tuer à coups d'espée comme il viendrait à hausser la portière de velours pour y entrer. C'est en ce cabinet où le Roy le vouloit mander de venir parler à luy. Il met les autres à la montée par où l'on descend de ce cabinet à la gallerie des Cerfs, commande au sieur de Nambu, huissier de chambre, de ne laisser sortir ny entrer personne, qui que ce feust, que luy mesme ne l'eust commandé.

« Il estoit près de huict heures quand le duc de Guise fut éveillé par ses valets de chambre, luy disant que le Roy estoit prest à partir; il se lève soudain et s'habille d'un habit de satin gris, part pour aller au Conseil... et peu après qu'il y fut assis : « J'ay froid, dit-il, le cœur me fait mal; que l'on face du feu! »

« Là-dessus, Sa Majesté ayant sceu que le duc de Guise estoit au Conseil, commanda à M. de Revol, secrétaire d'Estat : « Revol, allez dire à M. de Guise qu'il vienne parler à moy en mon vieux cabinet. »

Le sieur de Nambu luy ayant refusé le passage, il revint avec un visage effrayé (c'estoit un grand personnage, mais timide). « Mon Dieu! dit le Roy, Revol, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il que vous estes pasle? Vous me gasterez tout! Frottez vos joues, Revol! — Il n'y a point de mal, Sire, dit-il; c'est M. de Nambu qui ne m'a pas voulu ouvrir que Sa Majesté ne luy commande. » Le Roy le faict de la porte de son cabinet, et de le laisser rentrer et M. de Guise aussy.

« Le sieur de Marcillac, maistre des requestes, rapportoit une affaire



Cluche Neurstein.

Assassinat du duc de Guise. (Tableau de Paul Delaroche, d'après la copie, au musée de Blois, de l'original conservé au Musée Condé, à Chantilly.

des gabelles quand le sieur de Revol entra, qui trouva le duc mangeant des prunes de Brignoles, et luy ayant dit : « Monsieur, le Roy vous demande; il est en son vieux cabinet », se retire et rentre comme un esclair et va trouver le Roy. Le duc de Guise met ses prunes dans son drageoir, jette le demeurant sur le tapis : « Messieurs, dit-il, qui en veut? » se lève, trousse son manteau sur le bras gauche et met ses gans et son drageoir sur la main du mesme costé : Adieu, dit-il, Messieurs ».

« Il heurte; le sieur de Nambu luy ayant ouvert la porte, sort, tire et ferme la porte après soy. Le duc entre, salue ceux qui estoient en la chambre, qui seulement le saluèrent en mesme tems et le suivant comme par respect.

« Mais, ainsy qu'il est à deux pas près de la porte du vieux cabinet,

prend sa barbe avecq la main droite, et tournant le corps et la face à demy pour regarder ceulx qui le suivoient, fut tout soudain saisy au bras par le sieur Monsellier l'aisné, qui estoit près de la cheminée, sur l'opinion qu'il eut que le duc voullust reculler pour se mettre en défiance, et tout d'un temps est par luy mesme frappé d'un coup de poignard dans le sein, disant : « Ha ! traistre, tu en mourras ! » En mesme tems, le sieur des Espanats se jette à ses jambes, et le sieur de Malines luy porte un grand coup de poignard près de la gorge dans la poitrine, et le sieur de Lognac un coup d'espée dans les reins.

« Le duc criant à tous les coups : « Hé ! mes amis ! Hé ! mes amis ! », et lorsqu'il se sentit frappé d'un coup de poignard sur le croupion par le sieur de Suriac, il s'escria fort hault : « Miséricorde ! » Et quoy qu'il eust son espée engagée de son manteau et les jambes saisies, il laissa pas pourtant, tant il estoit puissant, de les entrainer d'un bout de la chambre à l'autre, jusqu'aux pieds du lict, où il tomba.

« Après que le Roy eust sceu que c'en estoit fait, va à la porte du cabinet, hausse la portière, et l'ayant veu estendu sur la place, rentre dedans et commande à Beaulieu, l'un de ses secrétaires d'Estat, de visiter ce qu'il auroit sur lui. Il trouve autour du bras une petite clef attachée à un chaisnon d'or, et dedans la pochette des chausses, il s'y trouva une petite bourse où il y avait douze escus d'or et un billet de papier où estoient escritz de la main du duc ces mots : « Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cens mille livres tous les ans. »

« Un cœur de diamant fut pris, dit-on, en son doigt par le sieur d'Antragues. Cependant que le sieur de Beaulieu faisoit cette recherche, et apprenant encore en ce corps quelque petit mouvement, il luy dit : « Monsieur, cependant qu'il vous reste un peu de vie, demandez pardon à Dieu et au Roy. » Alors, sans pouvoir parler, jettant un grand et profond soupir comme d'une voix enrouée, il rendit l'âme, fut couvert d'un manteau gris et au-dessus mis une croix de paille. Il demeura bien deux heures durant en cette façon, puis fut livré entre les mains du sieur de Richelieu, grand prévost de France, lequel par le commandement du Roy, fist brusler le corps par son exécuteur en cette première salle qui est en bas à la main droite entrant dans le château, et à la fin jetter les cendres en la rivière. »

La vengeance de Henri III n'était pas assouvie par la mort de son pire ennemi. Le duc avait un frère, le cardinal de Guise, dont l'assassinat fut également décidé, et s'accomplit le lendemain matin. Après le meurtre de son frère, le cardinal avait été enfermé dans un des cachots

de la tour de Château-Renault en compagnie de l'archevêque de Lyon. Il fut poignardé dans les mêmes conditions que son frère l'avait été la veille, alors que, mandé soi-disant par le roi, il sortait de sa prison pour



Cliché Marcel Vernet.

Chapelle Saint-Calais. Façade.

se rendre à cette convocation. L'archevêque de Lyon eut la vie sauve : le sang des Guises avait suffi.

Telle fut cette double tragédie. Ce n'est pas sans tristesse, malgré le temps écoulé, qu'on la reconstitue dans ses détails ; mais, il faut l'avouer, le public en est friand, comme il l'est de toutes les émotions, et il ne pardonnerait pas au guide qui l'escorte, — ni à l'auteur qu'il veut bien lire, d'en avoir abrégé le récit.

La même partie du château devait encore servir de scène, pour la der-

nière fois, à l'histoire ; mais du moins, en cette circonstance, si la pièce fut émouvante au début, elle se termina bien, et fait sourire : il s'agit de la captivité et de l'évasion d'une reine de France, de Marie de Médicis. L'épisode dura deux ans, de 1617 à 1619. Après la disgrâce et la mort de Concini, la reine sentait qu'elle perdait tout pouvoir sur l'esprit de son fils, et en effet, le faible Louis XIII, aussitôt dominé par Luynes, la força de se retirer au château de Blois, non pas considéré comme prison, mais comme lieu d'exil et d'isolement d'où fût exclue toute possibilité d'intrigue. Richelieu, qui l'y avait d'abord suivie, ne tarda pas à être contraint de s'en éloigner ; il passait, à juste titre, pour dangereux dans ses conseils et dut se retirer dans son évêché de Luçon. La reine supportait impatiemment cette disgrâce. Quelques amis résolurent, moins par dévouement que par ambition, de l'y soustraire par une évasion. Un émissaire du duc d'Epemon, l'abbé Ruccelai fut l'âme du complot, et au château, quatre personnes seulement le connurent.

On fixa, pour l'exécuter, une nuit sans lune du mois de février 1619. Quand tout fut prêt, et qu'une échelle de cordes eut été amarrée à la fenêtre du fameux cabinet des boiseries sculptées, la reine s'y hasarda et atteignit la terrasse qui régnait au-dessous ; mais sa frayeur était telle qu'elle ne voulut jamais se risquer sur la seconde échelle qui reliait cette terrasse au sol de la liberté, et elle aima mieux se laisser glisser, assise sur un manteau, le long du plan incliné qui, à cet endroit, n'était pas revêtu de maçonnerie. De là, il fallut, à travers les rues étroites de la ville endormie, gagner le pont où un carrosse attendait. Marie de Médicis avait déjà retrouvé tout son courage. En circulant ainsi entre deux hommes : « On va me prendre, dit-elle, pour une bonne femme », c'est-à-dire une femme légère.

En 1626, le frère du roi, Gaston de France, alors duc d'Anjou, reçut en apanage les duchés d'Orléans et de Chartres, ainsi que le comté de Blois, restauré en son honneur ; mais dix années s'écoulèrent avant qu'il entreprît au château la grande œuvre des constructions, sur la face occidentale, auxquelles son nom reste attaché.

J'ai indiqué plus haut que de ce côté de la cour, d'importants vestiges de l'époque féodale étaient encore debout ou avaient disparu depuis peu : le donjon, d'abord, et pour le moins une maison dépendant du prieuré de l'église de Saint-Calais, « scize en la cour du donjon du chasteau de Blois ». Ce sont les propres termes d'un acte du 6 janvier 1637 mentionnant que cette maison « a esté démolie pour la plupart pour accommoder les bastimens de Son Altesse Royale ».

C'est François Mansart (1598-1666) que Gaston d'Orléans choisit pour architecte. Le projet du prince était, paraît-il, de jeter bas tous les bâtiments qu'il avait sous les yeux et de reconstruire entièrement le château dans le goût du jour. Il existe même un plan — que Félibien a commenté en regret-



Cliche Neurdein.

Chapelle Saint-Calais.

tant qu'il n'ait pu être entièrement exécuté — de ce qu'aurait été le monument ainsi refait, et dont la seule idée heureuse, peut-être, était le tracé d'une avenue communiquant avec la ville par l'extrémité de l'avant-cour, aujourd'hui place du Château.

Personne ne songe plus à partager les regrets de Félibien; bien au contraire, on n'y peut voir qu'un ferment de ce vandalisme qui, aux deux derniers siècles de l'ancien régime, a si souvent substitué ses lourdes archi-

tections aux grâces des édifices antérieurs. Il ne faut pas cependant, être trop dédaigneux pour l'œuvre accomplie à Blois par Mansart et que Duban, par esprit de représailles sans doute, voulait renverser à son tour. C'est un très curieux spécimen du talent d'un très grand artiste ; certes, les amateurs lui préféreront cette autre œuvre de Mansart, le château de Maisons-sur-Seine, bien plus élégant ; mais à Maisons, il ne s'agissait que d'une demeure seigneuriale ; Gaston d'Orléans eût repoussé avec colère les plans d'une construction aussi mesquine, car c'est un palais que voulait le second fils de Henri IV.

L'ordonnance de la façade sur la cour est pleine de majesté ; elle se compose d'un corps de bâtiment de trois étages, y compris le rez-de-chaussée, dont la partie centrale en avant-corps de peu de saillie, mais légèrement surélevée, est décorée de colonnes doriques qui encadrent la porte et atteignent le premier étage, au-dessus duquel elles sont reliées par un fronton triangulaire ; plus haut, un fronton hémisphérique surmonte l'écusson contenant gravées les armes du duc d'Orléans, dont le buste, sculpté par Sarazin, mais décapité en 1793, ornaît la partie supérieure ; la couverture offre un des premiers exemples de « toits à la Mansart », mais encore rudimentaires.

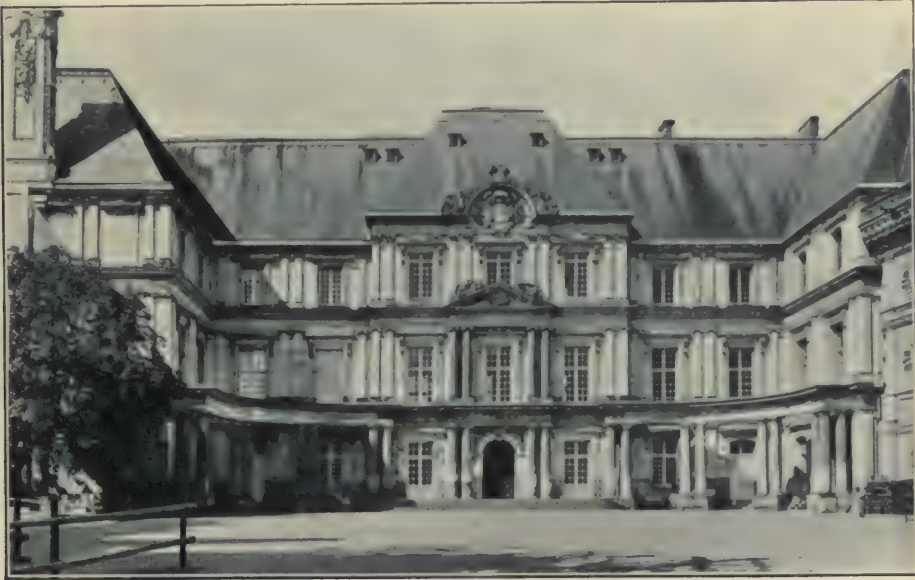
L'avant-corps est accompagné de deux pavillons parallèles, qui sont flanqués à leurs extrémités de deux autres pavillons en retour d'équerre, précédés tous quatre d'une colonnade dorique (démolie en 1832 et restaurée sous le second Empire), ne s'élevant pas au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée. Il y a incontestablement une harmonieuse noblesse dans les lignes de cet ensemble, bien qu'il apparaisse un peu étriqué.

A l'intérieur, l'escalier se développe à l'aise dans le pavillon central qu'il occupe tout entier, et est couronné par une grandiose coupole ; malheureusement, les marches en ont été refaites en bois et cela lui retire beaucoup de caractère.

La même disposition architecturale de façades se reproduit du côté opposé, avec cette différence qu'ici les pavillons extrêmes deviennent le motif principal et que le centre est en retrait. Pour bien s'en rendre compte, il faut gravir la rampe qui, au delà des fossés, conduit au sol occupé jadis par les jardins hauts du château, mais c'est dans la rue même des Fossés, au pied des énormes talus et murs de soutènement sur lesquels repose cette façade, que l'on éprouve le mieux l'impression de force, de solidité robuste, de majesté tranquille qu'elle dégage ; et combien, à ses pieds, l'homme semble petit.

La visite du château se termine par la chapelle de Saint-

Calais, dont le nom se rattache, on le sait déjà, au plus ancien souvenir qui soit resté de l'édifice primitif ; mais combien elle a changé depuis lors ! Dans son état actuel, elle date en réalité de Duban, bien que ce soit Louis XII qui l'ait fait reconstruire ; mais le Génie militaire s'était si bien acquitté de la mutiler, sauf la voûte, que les architectes de la restauration ont pu s'en donner à cœur-joie de refaire tout à neuf, et d'ailleurs avec goût, une chapelle en style flamboyant telle qu'elle avait dû ou pu être.



Cliché Neurdein.

Façade Gaston d'Orléans, construite par Mansart.

Ce fut la dernière partie de l'œuvre de Duban, et c'est pour cela sans doute que sur ses murs a été apposée l'inscription commémorative finale :

REGALES HAS ÆDES
RESTITUIT FELIX DUBAN

Le château, classé naturellement parmi les monuments historiques, appartient à la ville de Blois depuis qu'un décret du 10 août 1810 le lui concéda « pour l'usage de ses garnisons ». Les municipalités d'alors ne craignirent nullement de prendre le décret au pied de la lettre, et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour donner au monument cette affectation barbare. La réaction artistique ne se fit jour qu'en 1843 : la ville obtint à cette date que les bâtiments de François I^{er} fussent peu à peu évacués par

la troupe et restaurés avec son concours par les soins et sous le contrôle de la Commission des monuments historiques. Une curieuse brochure de M. Riffault sur sa gestion comme maire, de 1850 à 1870, donne les chiffres intéressants du budget de cette restauration, qui dura plus de vingt ans :

Aile François I ^{er}	438.000 »
Aile Louis XII	625.000 »
Chapelle Saint-Calais et colonnade de Gaston.	112.790 92
Au total.	1.175.790 92

La restauration intérieure du bâtiment de Mansart, entreprise de 1872 à 1877, coûta encore 86,358 francs. Au début de l'année 1868, il ne restait plus un seul soldat au château : le régiment d'infanterie qui constitue la garnison de Blois prenait possession de la caserne située sur la route haute de Paris et construite aux frais communs de la ville et du département.

Baillargé n'a pas voulu que les historiens de l'avenir fussent, pour le château restauré, dans l'incertitude où nous sommes sur la personnalité des artistes qui travaillèrent au château primitif. Sa *Notice monographique* se termine par une liste des collaborateurs de Duban, de 1845 à 1850. Parmi eux, il convient de retenir les noms des sculpteurs Pyanet (extérieur du grand escalier), André Libersac (intérieur du grand escalier), Guinet, auteur de la restauration des boiseries du cabinet de la Reine ; puis, des entrepreneurs blésois : Brunet (charpente), Sylvestre (menuiserie), Godet (ferronnerie), Godet (peinture et vitrerie), Duclos (couverture).

Le voyageur qui descend de la gare à la ville ne se doute guère que l'avenue Victor Hugo, qu'il suit, traverse de part en part l'emplacement des anciens jardins du château. M. Pierre Lesueur leur a consacré récemment une excellente Etude, complétant des recherches déjà fort étendues de M. de Croÿ. Le lecteur désireux d'approfondir ce sujet, d'ailleurs plein d'intérêt, s'y reportera ; ici, il n'y a place que pour quelques lignes à propos de ces souvenirs disparus. Pas complètement disparus, cependant : au bas de l'avenue, à quelques pas de l'escalier ou de la rampe qui conduit à la place et au moment même où la façade François I^{er} révèle sa splendeur, on remarque à gauche un charmant pavillon octogonal, au toit suraigu, accosté d'un oratoire ; l'ensemble accuse sans aucun doute une construction de la première Renaissance et l'on sait, en effet, qu'elle fut faite, en même temps que l'aile Louis XII, peut-être par Dominique de

Cortone, assisté du maître des œuvres Simon Guischart. Anne de Bretagne y venait volontiers passer quelques heures (elle y habita même, dit-on, durant un temps), et Louis XII aimait entendre la messe dans l'oratoire voisin. C'est donc à tort que l'on donne parfois le nom de Bains



Gliehe Neurdein.

Une cheminée du château. Aile Louis XII.

de Catherine de Médicis à ce joli logis : le souvenir de la reine Anne doit lui rester attaché.

Les jardins dataient de la même époque; ils avaient été dessinés par un prêtre italien, dom Pacello de Mercoliano, grand artiste en cet art et que Charles VIII avait ramené d'Italie en 1495. Ils étaient reliés au château par une galerie partant de la tour de Château-Renault et franchissant les fossés sur un pont dormant et un pont-levis. On la nommait la Galerie des Cerfs, en raison des ramures dont elle était décorée, trophées cynégétiques dont les rois du XVI^e siècle étaient très fiers. Sous Henri IV,

les charpentes et les berceaux de Mercoliano, plus qu'à demi écroulés, furent remplacés par une belle galerie de pierre, séparant le jardin haut du jardin bas, dans le sens de la rue actuelle de l'Eperon. Gaston d'Or-



Cliché Marcel Vernet.

Une galerie du Musée.

léans, grand amateur de botanique, rendit quelque éclat à ces parcs, que son médecin Abel Brunyer transforma en Jardin des Plantes, à l'exemple de celui que Louis XIII avait créé à Paris ; mais l'abandon survint après lui ; il n'en restait déjà plus, à la fin du XVII^e siècle, qu'un aspect lamentable. Le lotissement ordonné par la Convention fut, tout compte fait, une bonne œuvre.

LE MUSÉE

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* sur les musées de province (1^{er} avril 1880), M. Henri Houssaye a exposé ce qu'il appelle lui-même la légende de la fondation du Musée de Blois. Il paraît qu'aux environs de 1850, un grand personnage, presque un souverain, voulant déclarer sa flamme à une gracieuse actrice de la Comédie-Française, ima-



Cliché Marcel Vernet.

Médaille de Nini (femme inconnue) au Musée.

gina de lui donner rendez-vous pour une visite au Musée de Blois ; en même temps, il télégraphiait au maire son projet. Le malheur est que Blois ne possédait pas de Musée. Que faire ? En deux jours, en mettant à contribution la bonne volonté de tous les possesseurs d'œuvres d'art, on arriva à créer, sinon un vrai Musée, du moins une exposition. L'important était que l'illustre personnage n'eût pas de déception de ce chef, et aussi qu'il ignorât que la ville était encore dépourvue de cette institution.

C'est une aimable légende, — à moins que ce ne soit une histoire vraie. Quoi qu'il en soit, le Musée de Blois fut créé en 1850, Louis-Napoléon étant président de la République française, et à la veille de devenir

souverain. C'est à l'étage supérieur de l'aile François I^{er} qu'on l'installa d'abord, en attendant l'achèvement de la restauration de l'aile Louis XII où il est à l'aise aujourd'hui, dans un cadre tout à fait approprié, et qui en rehausse singulièrement les mérites, très réels d'ailleurs.

Une vaste salle du rez-de-chaussée est occupée par la collection des œuvres du regretté et célèbre médailleur Daniel Dupuis, collection dili-

gemment cataloguée en 1898 par M. Fernand Mazerolle, donnée par l'artiste, de son vivant, à sa ville natale et inaugurée avec solennité trois ans après sa mort, le 9 novembre 1902. Outre le type de la monnaie de bronze, qui transmettra le nom de Daniel Dupuis à la postérité, on y remarque une foule de médailles et de plaquettes exquises : celles du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, de la Chambre des Députés, de l'Exposition de 1900, de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, etc., etc.

Au premier étage, une dizaine de salles renferment les œuvres de peinture et de sculpture. Parmi les principales, citons, sans observer aucun ordre, la collection de portraits de personnages illustres formée par Michel Bégon, *l'En-*



Cliche Marcel Vernet.

Fragments de sculpture du château.

lèvement d'Europe (xvi^e siècle), une *Allégorie*, du peintre blésois Jean Mosnier, des toiles ou esquisses de Lebrun, Boucher, Fragonard, du baron Gros, *la Peste d'Elliant*, de Louis Duveau, *la Mort d'Eurydice*, d'Ary Scheffer, *le Départ des Lansquenets*, de Gustave Jacquet, *la Famille du Pêcheur naufragé*, de Luminais; un précieux Clouet, *Portrait de Marguerite de Bourbon*; des *Moutons*, de Rosa Bonheur; deux beaux paysages de la vallée du Loir, par le regretté Ch. Busson, peintre vendômois fort estimé; une *Vue d'Avignon*, de Lecomte de Ronjou, une *Ferme à Honfleur*, de Daubigny, etc., etc.

La sculpture est représentée notamment par un buste de *Henri IV enfant* par Bosio, — celui de Denis Papin, par Guillaume Groofaerts, — de l'évêque Grégoire, par Halou, — des médaillons de David d'Angers, — le buste de M. de Corbigny, préfet de Loir-et-Cher, par Julie Charpentier, artiste blésoise ; des statuettes de Frémiet, des médaillons de Préault, — une réduction de la *Statue de Denis Papin*, de Soitoux, —



Cliche Marcel Vermet.

Bahut d'une fontaine des anciens jardins du château.

un buste de Robert-Houdin, une réplique du buste fameux de François I^{er}, le buste en terre cuite de Ronsard.

Ce dernier a une histoire : c'est le moulage de l'original, qui avait été érigé en 1607 au prieuré de Saint-Côme les Tours, sur la sépulture du poète, mort en 1585. Au commencement du XIX^e siècle, le préfet de Tours eut la gracieuseté d'envoyer le moulage en question à son collègue de Blois qui le laissa dormir dans un coin de sa préfecture, alors installée à l'Evêché. Plus tard, l'évêque retrouva cette figure profane et se hâta d'en faire don au musée municipal.

Il faut citer encore la très curieuse collection des médaillons en terre cuite de Nini, formée par M. Villers et rivale de celle que le prince de Broglie possède au château de Chaumont ; une curieuse gravure du

XVI^e siècle, collées sur une poutre et représentant sans ambages les châtimens physiques de la débauche, pamphlet par l'image à l'adresse de François I^{er}. C'est donc à tort qu'on l'intitule parfois : « Procession de fous sous Henri III ». A. de Montaignon en fit jadis une étude particulière.

Au deuxième étage, ont été groupés des souvenirs locaux fort curieux :



Cliché Marcel Vernet.

Clefs de la ville (Musée).

clefs de la ville, ouvrages de ferronnerie, vues du vieux pont, plan de Blois au XVI^e siècle, plaque des armes de la ville (XVIII^e siècle), bannière, modèle de la Bastille, pierres sculptées, — et des séries de documents préhistoriques, botaniques, minéralogiques, comme en possède tout musée qui se respecte.

Enfin, sous la galerie parallèle à la chapelle de Saint-Calais, on a groupé aussi quelques œuvres lapidaires : pierres tombales, chapiteaux, la vasque en marbre, aux armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne, d'une fontaine qui ornait jadis les jardins du château, et dont le piédestal

est devenu celui des fonts baptismaux de l'admirable église abbatiale de la Trinité, à Vendôme.

LA BIBLIOTHÈQUE

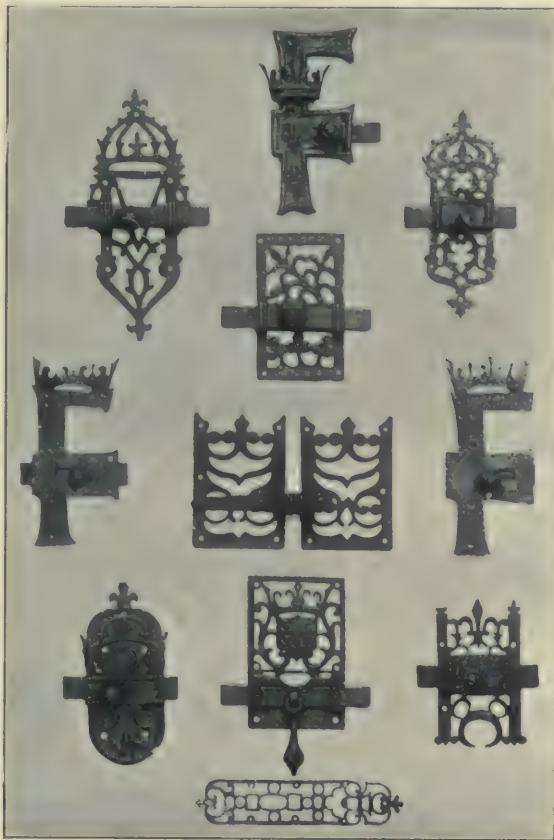
Si le Musée fut tardif, la Bibliothèque municipale, en revanche, se glorifie de dater de la Révolution. Son premier fonds fut constitué par les 14.000 volumes environ qu'avait réunis M. de Thémynes, prélat lettré, qui aima mieux les laisser à l'Evêché, en abandonnant l'Evêché, que de prêter le serment constitutionnel. Son successeur, le célèbre abbé Grégoire, les y maintint et même en accrut le nombre. Le public était admis à les consulter : il est permis de douter qu'il en ait beaucoup usé. L'Evêché

ayant été supprimé, la Bibliothèque resta au palais épiscopal devenu préfecture, de 1800 à 1830, date où un nouvel évêque reprit possession de son domaine. Elle fut alors transférée à l'Hôtel de Ville, dans une salle construite pour elle au deuxième étage. Les vieux Blésois se la rappellent bien, ainsi que le bibliothécaire dévoué et laborieux, M. A. Dupré, qui présida si longtemps à ses destinées.

Depuis le mois d'août 1890, elle occupe, au château, dans les conditions les plus favorables, la moitié du premier étage (côté nord) du bâtiment de Gaston d'Orléans, et prospère chaque jour davantage sous la direction de M. Pierre Dufay, un bibliophile et bibliographe fort accueillant, dont l'œuvre littéraire est déjà considérable.

De 23.000 volumes que La Saussaye lui attribuait en 1867, la Bibliothèque est passée à 45.000 environ, grâce aux crédits plus larges consentis par la municipalité, à quelques dons et aux concessions ministérielles.

Le fonds moderne se compose surtout d'ouvrages littéraires, archéologiques et d'histoire locale. Il ne s'y trouve pas *d'enfer*, mais une « réserve » très honorablement pourvue de richesses : un superbe manuscrit des *Miracles de Notre-Dame de Soissons* par le religieux Gautier de Coincy, datant du XIII^e siècle, rédigé sur vélin à deux colonnes, avec de charmantes miniatures ; — *l'Histoire de l'abbaye de Saint-Laumer*, écrite de la main de dom Noël Mars, — plusieurs livres d'Heures avec peintures, passant pour avoir appartenu à Catherine de Médicis, — le fonds si précieux des pièces de la collection Joursanvault relatives au Blésois, au

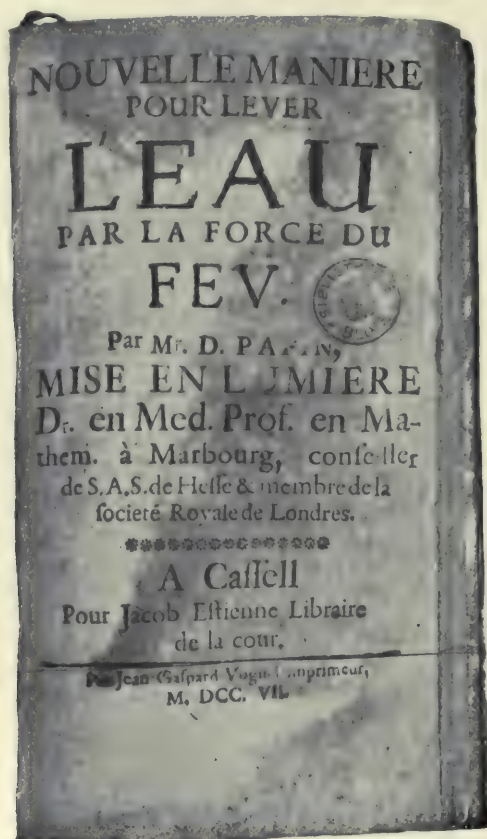


Cliché Marcel Vernet.

Anciennes ferronneries du château (Musée).

nombre de 3.000 environ, et dont J. de Pétigny, l'historien du Vendômois, a fait un inventaire manuscrit, — un dossier de lettres de Victor Hugo à son père le général Hugo, lorsqu'il habitait Blois — quelques incunables, et de belles reliures anciennes.

Ainsi, à près de quatre siècles de distance, s'est reformée au château de Blois, mais avec de tout autres éléments, la *librairie* que Louis XII y avait composée, et que François I^{er} fit transférer à Fontainebleau, devenu la résidence préférée de ce capricieux monarque.



Cliché Marcel Vernet.

Titre du Traité de Denis Papin sur la vapeur (Bibliothèque).



Cliché Neurdein.

Terrasse de l'Évêché.

CHAPITRE III

LA VILLE

MONUMENTS RELIGIEUX. — MONUMENTS CIVILS

N'eût-elle que son château pour gloire et pour parure, la ville de Blois aurait déjà de quoi faire bien des envieuses ; mais ce n'est pas assez pour la coquette cité : elle possède, en outre, bon nombre d'édifices extrêmement intéressants, dispersés çà et là sur son territoire accidenté, comme pour en rendre la recherche plus pittoresque et la découverte plus agréable au touriste ami des arts.

MONUMENTS RELIGIEUX

SAINT-LAUMER vient au premier rang. Le bon Bernier en dit que c'est une église « fort agréable, quoyque l'édifice soit gothique », mais Bernier écrivait à la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire en un temps où tout

homme de goût devait vouer le gothique à l'exécration. Le goût a changé, heureusement.

Bien que devenue paroissiale depuis 1791, qu'on lui ait transféré alors le vocable de *Saint-Nicolas*, qui était celui de la paroisse supprimée



Cliché Marcel Vernet.

Église Saint-Laumer. Façade.

dont elle dépendait au point de vue séculier, il convient de laisser à cette belle église son nom historique, celui de l'abbaye qui, depuis 924, par permission du comte Thibaut, avait quitté le château pour s'établir à l'entrée du faubourg du Foix, dans une modeste chapelle dédiée à saint Lubin.

En 1138, les religieux entreprirent la construction d'une église digne de l'importance qu'avait acquise leur monastère. Suivant l'usage constant,

c'est par le chœur que l'on commença, afin que les reliques consacrées y fussent déposées le plus tôt possible. Cette translation ne put s'effectuer qu'en 1186, date qui fixe l'achèvement de cette partie du monument et du carré du transept. La nef était terminée en 1210. Nous sommes donc en présence d'un monument de l'époque de transition d'abord, et ensuite complètement ogival.



Cliche Marcel Vernet.

Église Saint-Laumer et la Loire.

La façade, de peu d'ampleur en raison de l'élévation des deux tours qui la flanquent, est décorée, au-dessus des trois baies, d'une galerie à jour formée de colonnettes se reliant en arcades lancéolées; au-dessus, est une rose moderne. La nef, accompagnée de bas côtés simples, comporte quatre travées surmontées d'un *triforium*, à jour sur les trois premières, aveugle sur celle qui précède le carré du transept. Ce carré est voûté en coupole dont l'armature repose sur un faisceau de quatre colonnes; leur élanement produit un effet des plus heureux. Le chœur est enveloppé d'un *deambulatorium* qui le sépare des cinq chapelles absidales dont l'architecture, surtout vue du dehors, révèle le style roman. On y remarque à

droite le tombeau de M. de Lezay-Marnésia (1772-1857), sénateur, ancien préfet de Loir-et-Cher, dont les restes durent à ce titre l'autorisation très exceptionnelle d'être inhumés en cette place. Le monument a été conçu et exécuté par M. de La Morandière, ancien architecte diocésain. — Du



Cliché Marcel Vernet.

Saint-Laumer. Bas côté méridional.

même côté, au troisième pilier de la nef, est fixée une inscription gothique (mais rajeunie) du XV^e siècle, énumérant les fondations pieuses de Pierre de Morvillier. A gauche du chœur (côté nord), se voit un curieux retable sculpté sur pierre, représentant diverses scènes de la Vie de Sainte-Marie-l'Egyptienne, et restauré par les soins de la fabrique paroissiale.

La longueur totale de l'édifice est de 86 mètres ; sa hauteur sous la coupole, de 67 mètres. Au-dessus du chœur, s'élève une haute flèche de

pierre, formant triangle avec les deux tours de la façade ; l'ensemble, dont on ne peut se rendre compte qu'à distance, donne beaucoup de majesté à cette église, la plus belle de la région blésoise, et que seule la Trinité de Vendôme peut faire oublier.



Cliché Neurdein.

Église Saint-Saturnin. Façade.

L'église SAINT-SATURNIN est située « en Vienne » (c'est ainsi qu'à Blois on désigne le faubourg de la rive gauche), à deux cents mètres en aval du pont. Le panorama de la ville, vu de ce point, est trop séduisant pour qu'on hésite à faire ce court voyage ; le monument, d'ailleurs, vaut la peine d'une visite. La piété des deux reines Anne de Bretagne et Catherine de Médicis l'éleva sur l'emplacement d'une église antérieure ; il appartient, pour la plus grande part, à la dernière époque du gothique

flamboyant. La chapelle du bas côté nord, dédiée à Notre-Dame-des-Aydes, y fut autrefois en grand honneur. En 1631, alors que la ville était décimée par la peste, les habitants firent le vœu, pour voir cesser le fléau, de s'y rendre processionnellement une fois chaque année, durant



Cliché Neurdein.

Église Saint-Saturnin, faubourg de Vienne.

trente ans, et ils commandèrent à leur célèbre peintre, Jean Mosnier, de traduire ce vœu sur la toile. Le tableau décore encore aujourd'hui la chapelle. On remarque aussi, au-dessus du maître-autel, une *Ascension* commémorant le vœu par lequel Louis XIII consacrait la France à la Vierge.

A côté de l'église, est le bâtiment sans style et très lourd de l'Hôpital général, fondé par Gaston d'Orléans. Cet établissement s'est annexé un

très curieux cloître de la fin du xv^e siècle, et qui était le *campo santo* du cimetière de la paroisse. Il fallait être notable et riche pour être inhumé sous ses galeries.

On n'admire SAINT-VINCENT-DE-PAUL qu'avec un grand effort de



Cliché Neurdein.

Église Saint-Vincent-de-Paul.

bonne volonté. La façade François I^{er}, à laquelle cette église fait vis-à-vis, lui fait vraiment trop de tort et en détourne le regard. Devenue, depuis 1828, une des quatre églises paroissiales de la ville, elle fut construite, en qualité de chapelle du collège des Jésuites, sur les plans du P. Martellange qui a été bien mieux inspiré dans sa belle conception de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Ici, c'est le « style jésuite » dans toute sa froideur, et il ne se reconnaît pas seule-

ment à ce que le chœur est au nord, — les Jésuites n'ayant jamais voulu orienter leurs églises liturgiquement, — on le retrouve dans tous les détails. Le goût de l'architecte a été certainement dominé par une volonté supérieure, ce qui n'empêche La Saussaye, toujours indulgent à sa ville natale, de juger que les lignes de la façade sont « pures, correctes et produisent le meilleur effet, vues des hauteurs de la place ».

Les déprédations assez rares dont les monuments publics furent victimes en 1793 s'exercèrent principalement sur l'église d'un Ordre plus détesté que les autres à cette époque. Nous y avons perdu le mausolée élevé par Stanislas, roi de Pologne, à la mémoire de sa mère, et une partie du monument funéraire que M^{lle} de Montpensier avait fait faire pour renfermer le cœur de son père, légué par lui à l'église des Jésuites. La statue de cette princesse a été respectée, ce que regrettent presque les historiens Bergevin et Dupré : « Placer dans le sanctuaire, écrivent-ils, et de son vivant, l'image toute profane d'une femme plus célèbre par ses manœuvres politiques et sa galanterie que par sa dévotion, nous paraîtrait aujourd'hui une étrange hardiesse... ! » A leurs yeux, la piété filiale même ne trouve pas grâce en face d'une figure que la vraie histoire montre sous un jour plutôt sympathique, en raison de ce qu'elle souffrit.

CATHÉDRALE. — Sur le versant oriental du ravin creusé par l'Arrou, au point culminant du plateau qui domine la rive droite de la Loire, s'élevait dès le VI^e siècle, une chapelle, qui ayant reçu en dépôt le corps d'un saint du pays Chartrain, en prit le vocable : *Saint-Solenne*. Erigée plus tard en paroisse pour la partie haute de la ville, plusieurs fois reconstruite en tout ou partie, elle n'a conservé de ces vicissitudes du passé que la tour nord de son portail, qui porte à la base une inscription utile :

LE 7 DE MAY, FUT COMMENCÉ
A REDIFIER CESTE PRÉSENTE

1544.

L'édifice n'était encore voûté que d'un lambris, lorsqu'un ouragan terrible, soufflant du midi, vint le renverser totalement, sauf la tour et les murs latéraux, le 6 juin 1678. Il dut sa réédification presque immédiate, dans l'état où il est aujourd'hui, à cette circonstance que Colbert s'y était marié avec Marie Charron, fille du bailli de Blois et seigneur de Menars, Jacques Charron, et que cette dame y avait de plus été baptisée. C'est elle qui obtint du roi les crédits nécessaires.

Peu après, en 1697, l'évêché de Blois ayant été créé, Saint-Solenne

devint église cathédrale, — au pis aller, peut-on dire, car il avait été d'abord question pour cette dignité de l'église Saint-Sauveur, paroisse royale sur la place du Château, et surtout de l'abbaye de Saint-Laumer,



Cliché Neurdein.

Cathédrale Saint-Louis.

qui refusa cette faveur avec la dernière énergie. En 1730, l'église quitta son vocable de Saint-Solenne pour recevoir celui de *Saint-Louis*.

Par la date même de sa reconstruction, elle ne saurait prétendre à être très digne d'intérêt. Seule la tour du XVI^e siècle, qui n'avait d'ailleurs été achevée qu'en 1609 et qu'épargna l'ouragan de 1678, lui donne à distance l'air de noblesse qui doit appartenir à une cathédrale. A l'intérieur, il n'y

a à signaler que les deux statues de *la Méditation* et de *la Mémoire*, provenant du tombeau de la mère du roi de Pologne en l'église des Jésuites et sauvées des iconoclastes de 1793. On y a vu longtemps aussi un tableau du peintre Robin : *Saint Louis sous le chêne de Vincennes*, aujourd'hui transporté au Palais-de-Justice de la ville. Cet artiste, né à Blois, avait formé le projet de faire une suite de toiles relatant diverses scènes de la vie du pieux roi ; la Révolution l'interrompit après la première.

Attenant à la cathédrale, dont il semble prolonger l'abside, l'EVÊCHÉ



Cliché Neurdein.

Intérieur de la Cathédrale.

a bien plus de titres qu'elle à notre admiration. On sait avec précision que les travaux de sa construction furent adjugés, le 19 juillet 1700, au prix de 85.000 livres. On sait surtout que les plans en avaient été dressés par l'architecte du roi, Gabriel, dont les œuvres, pour être moins remarquables que celles de son fils : l'Ecole militaire, les hôtels de la place de la Concorde, le palais de Compiègne, etc., — n'en sont pas moins très dignes d'estime : de solennels palais administratifs (Bourse et Douane) sur les quais de Bordeaux, les Hôtels de Ville de Rouen et de Rennes, le portail de la cathédrale d'Orléans, où l'inspiration ne lui fut pas heureuse, enfin le palais de l'Evêché et le pont de Blois, constructions d'un art très différent, et dont la beauté atteste la variété de ses talents.

Ici, l'architecte était servi par les circonstances matérielles : le sol

choisi pour recevoir le palais épiscopal se trouve dans les conditions les plus exceptionnelles, les plus favorables du monde : un site incomparable, dont le terrain n'étant mesuré ni en longueur ni en profondeur, se prêtait merveilleusement à une disposition en terrasses. C'est ce que comprit Gabriel : la majesté de l'édifice qu'il a élevé est due pour une bonne part à son emplacement, mais l'écueil, habilement évité, eût été dans la disproportion des bâtiments : la demeure pacifique d'un



Cliché Neurdein.

Cathédrale et façade de l'Évêché.

prélat ne saurait avoir les dimensions d'un palais royal ou d'une abbaye.

Par sa destination primitive, l'Evêché doit être considéré comme monument religieux, et cependant il cessa de l'être pendant trente ans ; il a cessé de l'être à l'heure actuelle. De 1800 à 1830, il fut occupé par la Préfecture. Bien que, dès 1823, Louis XVIII ait rendu à Blois le siège épiscopal qui n'avait pas été relevé depuis l'abbé Grégoire, le nouvel évêque dut attendre sept ans, en un logis particulier que la construction d'un Hôtel de Préfecture rendit libre son palais : c'est ce qu'il appelait « voir la terre promise ». Depuis la promulgation des lois qui ont réglé, — ou pour mieux dire, supprimé les rapports entre l'Etat et l'Eglise, l'évêque de Blois qui a été installé au mois de décembre 1907 ne peut guère

caresser les mêmes espoirs. Le palais épiscopal est aujourd'hui tombé en déshérence. L'administration se trouve même assez embarrassée de la destination qu'elle pourrait bien lui donner, car jusqu'à présent elle n'a pas encore proposé de solution. Ayons confiance, toutefois ; on a assez de goût à Blois pour trouver au monument de Gabriel un emploi en rapport avec sa dignité.



Cliché des Monuments historiques.

Fontaine Louis XII avant la Restauration.

Les jardins en terrasse qui accompagnent l'Evêché ont toujours été ouverts au public depuis la Révolution : c'est une faveur précieuse pour les habitants et surtout pour les étrangers, qui y viennent goûter la fraîcheur d'ombrages séculaires, tout en admirant, — car on ne s'en lasse pas, — le panorama du val de la Loire en amont de la ville.

Tels sont les seuls édifices religieux restés debout. Il y en avait bien d'autres : paroisses, abbayes, monastères, qui furent fermés pen-

dant et depuis la Révolution, les uns démolis, les autres affectés à des services administratifs. Les bâtiments de Bourg-Moyen devinrent collège, ceux de Saint-Laumer, hôpital ; le collège des Jésuites, bureau de bienfaisance et école communale ; les Cordeliers, prison ; les Jacobins, gendarmerie ; Saint-Lazare, maison de santé, après avoir été la première demeure du général Hugo. L'art n'a éprouvé que des pertes peu sensibles dans ces transformations ; de même, il a le droit



Cache Neudien.

Fontaine Louis XII, Marché couvert et Théâtre.

de se désintéresser des constructions monastiques que le dernier siècle a élevées en assez grand nombre sur divers points du territoire urbain.

MONUMENTS CIVILS

ANCIENS REMPARTS. — Des fortifications du moyen âge, qui entouraient la ville, n'ont subsisté que de trop rares vestiges. Les aliénations, les nécessités de voirie, l'injure du temps surtout, ont eu raison du reste. Ce qui s'en est le mieux conservé, ce sont deux tours découronnées que l'on peut voir en montant la rue Gallois (à droite de la façade de Saint-Vincent-de-Paul) ; elles joignaient par derrière l'hôtel de Guise, situé rue Chemonton. Un peu plus haut, dans la même rue Gallois, apparaît le sou-

bassement d'une autre tour, transformée en terrasse ainsi que le fragment de muraille attenante. Presque au sommet du plateau, l'enceinte, tournant vers l'est, suivait à peu près le tracé de la rue Beauvoir, où se dresse encore la très ancienne *tour Beauvoir*, indépendante, à l'origine, de la fortification, qu'elle avait précédée, et à laquelle elle fut incorporée par la suite. Tout près de là, le mur de la prison paraît se confondre avec l'ancien rempart et deux tours sont encore debout. Enfin, à l'extrémité sud-est de la place de la République, et en suivant la direction qui conduit à la terrasse de l'Évêché, se voient encore trois tours assez bien conservées.

C'est tout. Quant aux portes fortifiées, aucune malheureusement n'est restée debout, et elles ne se rappellent plus guère au souvenir que par leurs noms laissés aux rues Porte-Chartraine, Porte-Côté, à l'ouest, Porte Clos-haut et Porte Bastille, à l'est.

PONT. — Malgré d'attentives recherches, l'obscurité est encore complète sur l'époque à laquelle un pont fut jeté sur la Loire en face de Blois. Il n'est pas impossible que les Romains en aient fait un et que les siècles ou les invasions normandes l'aient détruit. Toujours est-il que la plus ancienne mention, rapportée par Bernier, date de 1078. Ce ne fut pas sans doute le pont du moyen âge que de vieilles gravures nous montrent si pittoresque, si amusant avec ses moulins, sa chapelle vouée à saint Fiacre, sa pyramide que surmontait une croix très chère aux Blésois. Ce pont-là ne semble pas remonter plus haut que le XIII^e siècle. Culbuté par une débâcle de glaces au commencement de 1716, il fallut le remplacer d'urgence. On fit appel aux lumières de Gabriel, qui, peu avant, avait terminé la construction de l'Évêché. Le devis extrêmement détaillé qu'il fournit (il fut imprimé comme modèle du genre dans le *Traité de la police* de Delamare) était certainement inspiré par une œuvre de son père, le Pont-Royal de Paris, datant de 1685. Près d'un siècle devait s'écouler avant que Perronet eût prouvé par le pont de Neuilly que le *dos d'âne* n'est pas indispensable à la solidité de pareils ouvrages.

On ne peut nier, cependant, la beauté du pont de Blois ; elle réside dans sa force, qui semble dire à la Loire : « Je te résisterai malgré la violence de tes crues, en dépit des assauts de tes banquises. » Et en effet, si par deux fois, en 1793 et en décembre 1870, il fut mutilé d'une arche, la faute en est à la guerre civile et à la guerre étrangère.

Au sommet du dos d'âne (côté amont) Gabriel érigea la haute pyramide dont le seul mérite, si Coustou n'y avait sculpté, sur la face qui regarde le fleuve, l'écusson royal soutenu par deux tritons, serait de perpétuer celle qui existait sur l'ancien pont. On persiste à l'appeler « la Croix du pont ».

Nul ne songe à admirer la façade de l'HOTEL DE VILLE qui, en amont du pont, enlaidit plus qu'elle ne décore l'entrée de la promenade du *Mail*. Cette insignifiante architecture n'est au reste qu'un placage, ajouté en 1777 à l'édifice proprement dit, dont l'entrée principale était sur la rue de la Foulerie (la première rue à droite dans la rue Denis-Papin). Les archéologues feront bien d'aller lui donner un coup d'œil. C'était un hôtel particulier que Jean de Saveuse, chambellan du duc d'Orléans, donna en 1459 au Corps de ville pour en faire la Maison commune, à charge de diverses



Cliché Marcel Vernet.

Palais de Justice.

fondations. De la construction du *xv^e* siècle, ont subsisté sur le pignon de droite un bas-relief et une inscription, tous deux en fort mauvais état. L'inscription rappelait la donation de Saveuse ; elle a été recueillie, ainsi qu'une autre de 1584, attestant qu'alors il fallait reconstruire le bâtiment « pour le garder d'aller en précipice et toujours augmenter sa décoration ». Nouveaux travaux de rajeunissement en 1777, si bien qu'il ne reste plus guère que les substructions du vieux manoir et les souvenirs qu'il évoque dans l'esprit des habitants. Il est à prévoir qu'avant la fin de ce siècle, si l'Evêché n'est pas devenu Hôtel de Ville, leurs petits-neveux verront s'élever sur cet emplacement un monument tout neuf dans le style du *xvi^e* siècle, avec un beau campanile le surmontant.

COLLÈGE. — La très ancienne abbaye de Bourg-Moyen, en partie

reconstruite au milieu du XVIII^e siècle, était devenue en 1790 le siège du Directoire du Département. Quand la préfecture eut été créée et installée à l'Evêché, on y mit le Collège communal. Du vieux monastère, une salle voûtée, le réfectoire, avait été conservée ; elle devint salle d'études. Augustin Thierry a raconté comment naquit sa vocation pour l'histoire, alors que sous cette voûte la lecture des *Martyrs*, de Chateaubriand, le transportait d'enthousiasme. Célèbre par ce souvenir littéraire, la salle a été depuis transformée en chapelle.

La *place Louis XII*, sur laquelle un marché couvert s'adosse au Collège, représente un des plus anciens carrefours de la ville. Là s'élevaient les Grandes Fontaines, comme on disait jadis avec un peu d'emphase. Aujourd'hui, le terme d'usage courant est celui de FONTAINE LOUIS XII, mais il n'est pas très exact, car le monument existait déjà du temps de Charles d'Orléans. Louis XII le fit seulement embellir. De nos jours, feu La Morandière a fait preuve de goût et de sobriété en le restaurant ; mais il faut reconnaître que lui aussi, a plus encore restitué que restauré. Les Fontaines du XV^e siècle sont devenues trop rares en France pour que celle-ci n'ait pas droit au respect. Le motif principal de sa décoration est une statuette, placée sous un dais coquettement traité. Il paraît qu'en 1672, on y avait apposé une inscription poétique qui devait être fort médiocre, car Bernier rapporte qu'un jeune homme de la ville inscrivit au-dessous ce mordant distique :

Celuy qui sur ces eaux fit ces rimes sans grâce
N'avoit pas encor bu de celles du Parnasse.

Sur la place actuellement consacrée à Victor Hugo, M. de Corbigny, préfet du département, fit ériger en 1805 une fontaine « utile aux citoyens, le premier des monuments destinés à embellir la ville depuis le relèvement des arts » ; ainsi s'exprime l'inscription latine qui y a été gravée ; en réalité, elle ne contribue à ce relèvement que par un bas-relief sans énergie, dû au ciseau de Julie Charpentier, artiste blésoise.

La TOUR D'ARGENT, si son nom était vrai, si elle était en argent, n'existerait certainement plus. Il y a longtemps qu'elle aurait été démolie soigneusement et monnayée ; mais il n'en est rien. C'est le dernier vestige, maintenant de l'hôtel des Monnaies des comtes de Blois : une tour à huit pans dont la base date du XIII^e siècle ; la partie supérieure a été refaite ou ajoutée au XV^e. Encadrée de plus en plus par des bâtiments industriels qui ouvrent sur la rue des Trois Clefs, elle se montre suffisamment bien

aux promeneurs de la rue Denis-Papin (côté droit en allant vers le pont), et réussit encore à leur donner une agréable impression des temps du moyen âge.

Signaler que la PRÉFECTURE, achevée en 1830 par les soins de M. Pinaut, architecte départemental, ressemble d'une façon frappante à celle de Châteauroux, ce n'est faire l'éloge ni de l'une ni de l'autre. L'art de bâtir



Cliche Marcel Vernet.

La Préfecture.

a subi, surtout en province, de 1815 à 1850, une crise de marasme dont ces édifices sont deux spécimens achevés.

Le PALAIS DE JUSTICE, plus jeune de dix ans, *décore* le côté ouest de la vaste place dont la Préfecture occupe le côté nord. Lui aussi, avec son portique de colonnes et son fronton triangulaire est bien le type du « temple de Thémis » tel qu'on le concevait alors, où l'importance du « siège » détermine celle de la colonnade.

Il n'y a rien à dire du CIMETIÈRE, ouvert en 1855 au delà des voies du chemin de fer tout près de la gare, pour remplacer celui des Capucins (situé entre l'Allée des Lices et la Banque) qui servait depuis la Révolution. On remarquait dans l'ancienne nécropole deux belles statues de femmes pleurant sur une tombe, celle de la famille Bergévin. Leur

histoire, mise récemment en lumière par M. Pierre Dufay, intéresse l'art. Elles provenaient du mausolée de Jean de Morvillier, évêque d'Orléans, garde des sceaux, mort en 1577, et inhumé dans le chœur de l'église des Cordeliers de Blois. Le monument funéraire, œuvre de Germain Pilon



Cliché Neurdein

Rue Saint-Lubin; maisons de bois.

comportait un buste du défunt et les deux « pleureuses » en question. Quand les communautés religieuses furent supprimées, en 1790, le buste du prélat fut transmis assez légitimement à l'évêché d'Orléans, puis revendiqué et obtenu administrativement par Alexandre Lenoir pour son Musée des monuments français. Les pleureuses, moins transportables, demeurèrent dans l'église des Cordeliers jusqu'en 1806, date de la démolition de cet édifice. Déjà l'on ne savait plus guère leur origine ni leur valeur.

Il fut facile à M. Bergevin, président du tribunal civil et père de l'historien, de les acquérir à vil prix et de les affecter à la décoration de sa sépulture familiale ; mais ce qui est regrettable, c'est que lors de la translation du cimetière, séparées du tombeau avec lequel elles avaient pris corps, on leur fit suivre, dit-on, le chemin d'une propriété familiale aussi,



Cliché Neurdein

Une maison de bois, place Saint-Louis.

peu distante de Blois où elles cachent leur douleur aux regards indiscrets. Telle a été la destinée d'une œuvre que la signature de Germain Pilon devait sauver d'un dénouement aussi bourgeois.

Que penser du THÉÂTRE ? Installé dans la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu, il fut l'objet, en 1868, d'une sérieuse restauration intérieure, presque une réfection, et depuis, sa façade sur la place Louis XII a été rehaussée de médaillons en faïence d'Ulysse. Malgré tout, l'aspect en reste triste et peu monumental. La salle ne s'ouvre que rarement, d'ailleurs, au

passage de troupes nomades que l'enthousiasme des spectateurs retient plus rarement encore.

Après cette revue des édifices d'essence administrative, dont quelques-uns seulement ont un mérite artistique, il est agréable d'en arriver aux



Cliché Neurdein.

Rue Pierre de Blois.

La maison de droite, avec perron, porte l'inscription : VSV VETERA NOVA.

logis particuliers du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle, si nombreux à Blois et dont chacun dégage une note d'art particulière.

D'abord les maisons de bois. Il y en a un peu partout dans la ville, mais là où le temps les a le mieux respectées, c'est dans la rue Saint-Lubin, à l'ouest de la place Louis XII, où elles forment un groupe charmant. Le vieux Blois revit tout entier dans cette rue restée étroite comme au

XIV^e siècle ; l'évocation du moyen âge s'y fait d'une façon si parfaite que l'on croit presque à une illusion, à un habile décor. Ce sont, comme autrefois, de modestes artisans qui y vivent, insoucieux du confort moderne, mais fiers cependant de s'y succéder de père en fils, peut-être



Cliché Marcel Vernet.

Tourelle du XVI^e siècle en encorbellement.

depuis le temps où elles furent construites par les mains de leurs aïeux.

Du côté opposé de la place, dans la rue des Orfèvres, il en est quelques autres, notamment celle qui porte le n^o 16, bâtie avec une extrême coquetterie en ce genre.

Le XV^e siècle a marqué sa trace dans la ville par bon nombre de logis plus importants, car il va sans dire qu'un riche bourgeois, un financier, un magistrat, n'aurait pas consenti à habiter une maison à façade de bois.

L'éveil artistique et littéraire que suscita le retour de Charles d'Orléans, les constructions mêmes qu'il entreprit au château furent la cause que beaucoup de manoirs des âges précédents furent jetés bas comme n'étant plus à la mode, ou du moins très rajeunis. Pour la première fois alors, les propriétaires consentirent à laisser un cours plus libre à la fantaisie de leur maître maçon et de leur charpentier : les portes se décorèrent d'élégants arcs en anse de panier ; les meneaux des croisées se taillèrent en biseau, les tourelles d'escaliers reçurent le couronnement d'un balcon



Cliché Neurdein.

Hôtels d'Épernon et d'Amboise, place du Château.

de pierre délicatement ouvragé ; enfin des motifs de sculpture se gravèrent ça et là sur diverses parties du logis.

On ne peut guère tracer un itinéraire pour la visite de ces intéressants hôtels : le mieux est de s'engager au hasard dans les vieilles rues, de marcher à la découverte, sans crainte même de franchir un seuil et de pénétrer dans une cour, si le flair archéologique vous y convie. Toutefois, il convient de signaler plus spécialement à la curiosité les deux hôtels portant les numéros 20 et 22 de la place du Château, à gauche de la façade Louis XII : deux inscriptions très modernes apprennent qu'ils furent habités, le premier par le duc d'Épernon, favori du roi Henri III, commandant militaire de la ville de Blois en 1589, — le second par Jacques

d'Amboise, ministre du roi Louis XII, 1498 ; — l'hôtel Gaillard, rue de la Gendarmerie, les deux maisons numérotées 5 et 7, rue Fontaine des Elus, et dont la première est connue sous le nom d'hôtel de Jassaud ; le charmant hôtel Sardini, rue du Puits-Chatel, qui a conservé son curieux



Cliché Marcel Vernet.

Hôtel d'Alluye. Façade.

oratoire et une belle cheminée de la fin du xv^e siècle. La maison voisine, portant le n^o 5, mérite également l'attention.

L'émulation inspirée par les travaux du château provoqua chez les particuliers la volonté, sinon d'imiter le luxe royal, du moins de ne pas lui rester trop inférieurs. Ce désir nous a valu une merveille : L'HÔTEL D'ALLUYE, dans la partie haute de la ville, rue Saint-Honoré, n^o 8. Il fut construit pour Florimond Robertet, ministre des finances de

Charles VIII et de ses deux successeurs, créé baron d'Alluye (Eure-et-Loir) en 1510. La façade, très restaurée, indique déjà une fastueuse demeure. La symétrie n'y règne pas, mais l'effet général est à la fois gracieux et majestueux. L'architecte — ignoré — de ce beau logis avait à lutter contre les difficultés d'un terrain montueux dans le sens de la longueur et de la profondeur. Doit-on dire l'architecte, ou les



Cliché Neurdein.

Hôtel d'Alluye. Cour intérieure.

architectes ? Car il semble bien qu'il y en eut deux, l'un français, l'autre italien. Au premier appartiendrait la construction du corps de logis de gauche, à l'ouest de la cour, qui visiblement est conçue dans le style de la Renaissance française, celle de la fin du ^{xv}^e siècle. A l'architecte italien revient le mérite de la somptueuse galerie qui forme un côté de la cour intérieure et est le plus bel ornement de l'édifice. Ici, en effet, le goût italien n'est pas douteux. Il s'accuse dans l'ensemble comme dans les détails, et cela sans qu'il soit besoin de prendre texte, comme on l'a fait, d'inscriptions italiennes, car les murs de l'hôtel portent aussi des inscriptions latines, grecques et françaises. Le nom de Dominique de

Cortone, le faiseur de châteaux, revient encore à la pensée. N'est-il pas bien naturel de penser qu'il ait dessiné, pour le ministre du roi qui l'employait à deux pas de là, le plan de ce remarquable portique, digne réellement d'un château ? Sa richesse architecturale est rehaussée par douze



Cliche Marcel Vernet.

Rue Chemonton. Hôtel de Guise.

médallions de terre cuite, représentant onze des Césars et le cardinal d'Amboise.

La cour était encadrée par quatre corps de bâtiments dont deux ont été démolis en 1812. A l'intérieur, on visite plusieurs belles salles ; la cheminée de l'une d'elles a son manteau chargé de sculptures exquises, et de plusieurs des inscriptions mentionnées ci-dessus, des armes et des attributs de Robertet : l'une en grec signifie : Souviens-toi du sort

commun ; une autre, italienne : Celui qui récompense chaque peine par un bienfait mérite d'être bien servi, — allusion possible à la reconnaissance du trésorier des finances pour son roi. Ailleurs, se lit la devise du maître du logis : *FORS UNGNE*, c'est-à-dire : à l'exception d'une, — mais dont l'explication reste malaisée.

Rue Saint-Honoré n° 2, c'est-à-dire tout proche de l'hôtel de Robertet, est situé l'hôtel bâti par Denis du Pont, le savant jurisconsulte qui, dans



Cliché G. Lechevalier-Chevignard.

Hôtel de Guise. Cour intérieure.

la première moitié du XVI^e siècle, commenta la Coutume de Blois. Plus modeste que le fastueux logis de son voisin, c'est cependant une coquette construction de la Renaissance. Une cour le sépare d'un corps de bâtiment sans intérêt, élevé sur la rue Porte-Chartraine, et c'est dans cette cour qu'il faut pénétrer pour admirer une très jolie tourelle d'escalier avec balcons de pierre renflés et une étroite façade où se révèle le style le plus pur qui nous soit venu d'Italie. L'architecte de Robertet et celui de Denis du Pont ont dû se connaître de si près qu'ils ont pu être une seule et même personne.

Citons encore l'hôtel Hurault, surnommé ambitieusement le Petit-Louvre, rue Saint-Martin, 18, au pied de la rampe qui mène du centre de

la ville à l'extrémité de la place du Château, l'hôtel de Guise, 8, rue Chemonton, qui représentent aussi le XVI^e siècle, en dépit des mutilations qu'ils ont subies.

Choisissez pour monter à la Cathédrale, la roide pente de la rue Pierre-de-Blois, à l'est de la rue Denis-Papin. Elle est bordée de maisons



Cliché Marcel Vernet.

Porte de l'hôtel Sardini.

bâties pour la plupart au siècle de Louis XIV. L'une d'elles, même, à droite en montant, date de la Renaissance, au moins par sa gracieuse porte, au fronton de laquelle le propriétaire fit graver cette inscription recommandée aux commentaires des philosophes : *USU VETERA NOVA*. La traduire littéralement donnerait un sens si insignifiant qu'on ne peut l'admettre ; il est trop certain qu'avec l'usage et par le temps, ce qui était neuf devient vieux. On aime mieux y voir une pensée fine qui se vérifie souvent aussi : avec le temps, ce qui était vieux redevient neuf.

Au sommet de la côte, on passe sous une sorte de pont reliant deux maisons situées en face l'une de l'autre. L'une d'elles, celle qui a sa façade sur la place, est consacrée par la tradition comme ayant été la demeure de Denis Papin.

L'amour immodéré des statues, que les néologistes appellent « la



Cliché Neurstein.

Hôtel Sardini. Galerie.

statuomanie », n'a pas jusqu'ici exercé de ravages dans l'esprit des Blésois. Le plus glorieux de leurs compatriotes, Denis Papin, a attendu jusqu'en 1880 que l'on inaugurât sur l'escalier monumental l'œuvre d'Aimé Millet. Plus récente encore a été l'installation du buste d'Augustin Thierry dans le square Victor Hugo, où il semble s'interposer entre le château et l'église des Jésuites, — emplacement peu satisfaisant : toute œuvre ayant une prétention artistique doit être proscrite du périmètre des façades Louis XII et François I^{er} ; elles ont trop beau jeu à lui faire tort.



Le pont sur le Cosson.

Girthe Marcel Verrier.

CHAPITRE IV

CHAMBORD

Il n'est que trop vrai : Chambord est loin de tout, et la visite à laquelle il a tant de droits exige une journée à peu près complète. Depuis quelques années un service d'omnibus fonctionne pendant l'été entre Blois et Chambord ; à son défaut, on ne peut que se résigner à faire le voyage à bicyclette ou en voiture particulière, car la distance de Blois est de quatorze kilomètres, et d'autre part, les moyens de transports publics, — chemin de fer de Romorantin ou tramway de La Motte-Beuvron, — outre que leurs horaires sont peu pratiques, — laissent au touriste une bonne lieue de marche par trajet.

C'est devenu un lieu commun de gémir sur cet éloignement, de s'en indigner presque. Comment, dit-on, François I^{er} a-t-il pu songer à un pareil désert ! Ce n'est pas sa faute, cependant, si autour de Chambord une ville ne s'est pas formée comme autour de Saint-Germain ou de Fontainebleau : le chemin de fer n'aurait pas manqué de venir à elle. Le galant monarque n'a pas assez pensé à la postérité : il aimait la chasse,

il aimait pour lors une belle châtelaine résidant en ces parages, il était fantasque et original. En faut-il davantage, quand on est roi, pour céder à une fantaisie et l'accomplir royalement ?

D'ailleurs encore, si François I^{er} a *créé* Chambord, il ne l'a pas *inventé*. Bien avant lui, un castel y existait, que ses prédécesseurs dans le comté de Blois avaient fondé ; peut-être y eut-il dans la fastueuse construction du XVI^e siècle un sentiment de respect pour le passé.

On a retrouvé une pièce de monnaie mérovingienne portant la mention : CAMBORTESE PAGO ; au reste, le nom du lieu, que les chartes latines nomment *Camborium*, a une allure celtique. Quoi d'improbable à ce qu'une petite colonie gauloise se soit embusquée là pour la chasse, qui devait y être singulièrement féconde, surtout alors ?

Ce fut aussi la passion de la chasse qui y attira les premiers comtes de Blois. Ils s'y firent construire un château, sur l'origine et l'importance duquel on manque complètement de renseignements. En revanche, une légende s'y rattache que La Saussaye, parfois ami du merveilleux, a recueillie volontiers. Il paraît que, certaines nuits, les échos de la forêt sont éveillés par une bruyante chevauchée, galopant tantôt à travers les massifs, tantôt dans les airs ; c'est la chasse du comte Thibault et de sa suite. Cette histoire de revenants pouvait encore avoir quelque crédit dans la superstitieuse Sologne lorsque La Saussaye publia, en 1828, la première édition de son travail sur Chambord ; aujourd'hui, elle ferait sourire, plus qu'elle n'effrayerait les enfants.

Le château-fort primitif fut conservé par les divers possesseurs du comté de Blois. Il était sous la garde d'un châtelain, payé par le comte à raison de trente écus d'or, par an, moyennant quoi il assumait tous les frais de cette garde. Au XV^e siècle, les châtelains prennent le titre de capitaines ; des quittances de leurs gages figurent en assez grand nombre dans la collection Joursanvault que possède la Bibliothèque de Blois. J'ai rappelé plus haut que le sire de Croÿ, l'un des complices supposés de l'assassinat du duc d'Orléans, fut en 1411 mené à Chambord dans une « gehyne ». Cela prouve que l'édifice était assez bien défendu pour qu'on pût lui confier un prisonnier auquel Charles d'Orléans attachait tant de prix.

On me permettra de reproduire, en raison de sa brièveté, ce texte inédit conservé à la Bibliothèque de Blois (Pièces originales acquises en 1867, n^o 131), et qui confirme qu'on s'occupait sérieusement, et à bon compte, de la défense de Chambord :

« Jehan Tousé, charpentier, paroisse Saint-Lubin de Vergongnois,

congnut et confessa avoir eu et receu de Gieffroy de Beauvillier, lieutenant du cappitaine de Chambort pour monseigneur le duc d'Orléans, la somme de quarante-huit solz, neuf deniers tournois qui lui estoient deubz pour XIII journées de lui et son fils à avoir besoigné au chastel dudit lieu de Chambort, tant à faire mantelez comme huis et appareiller le pont leveis, depuis le XV^e jour d'avril jusqu'au XXII^e jour de may ensui-



Cliché Neurdein.

Vue sur le Cosson.

vant derrenier passez [1412], au feur de III solz six deniers par jour.... »

Toute cette première partie de l'histoire de Chambord est, somme toute, à peu près dépourvue d'intérêt. On a hâte d'arriver à l'époque d'où commence à dater sa splendeur. Cette époque se précise grâce à l'acte de 1519 par lequel François I^{er} chargea François de Pontbriant, commissaire et contrôleur des bâtiments royaux (il avait déjà en cette qualité dirigé les travaux du château d'Amboise), de la surveillance générale des travaux « du bel et somptueux édifice qu'il avoit, puis n'a guères, ordonné de faire bastir et edifier au lieu et place de Chambort ». La même année, apparaissent dans les documents les noms de Pierre Nepveu, dit Trin-

queau et de Denis Sourdeau, fils de Jacques Sourdeau, qualifiés maîtres es œuvres de maçonnerie du chastel de Chambord.

Ces mentions ont suffi à la plupart des historiens du château pour voir dans Nepveu et Sourdeau les véritables architectes. C'est être bien affirmatif.

Félibien et Bernier, qui écrivaient presque la même année, rapportent avoir vu chez des habitants de Blois divers modèles en bois ressemblant assez à l'aspect du monument et ils en concluent que l'œuvre fut nécessairement conçue à Blois, exécutée par un artiste vivant sur les rives de la Loire. Evidemment, on aimerait en être sûr, on serait heureux que notre amour-propre national pût s'enorgueillir d'une production remarquable entre toutes de l'art de la Renaissance ; mais le doute est permis. Une fois de plus, il faut se rappeler qu'au moment où François I^{er} ordonna l'entreprise de cette merveille, Dominique de Cortone, le Boccador résidait à Blois, et qu'il y demeura de 1512 à 1531. Dans ces conditions, comment supposer que le roi n'ait pas pris conseil de lui, et si le conseil fut demandé, qu'il n'ait pas été suivi ? L'artiste italien n'aurait pas consenti à être en sous-ordre. Un compte le mentionne comme ayant fait divers modèles de châteaux, et Chambord y est expressément nommé. N'est-ce pas un de ces modèles, non utilisé, qui aurait été vu, à la fin du XVII^e siècle, dans quelques maisons particulières de Blois ?

En ces questions, il faut se garder d'être trop absolu et de parti pris. Rien ne s'oppose à ce que Chambord, comme Blois, comme d'autres châteaux commandés par François I^{er}, soit le résultat d'une collaboration anonyme dirigée par le roi, qui acceptait, modifiait ou rejetait les plans mis sous ses yeux. Par suite, il n'y a plus à être surpris d'une influence italienne très réelle, et qui était tout à fait dans le goût du jour. Une preuve de plus du souci qu'avait le roi de prendre le sentiment des Italiens experts, c'est qu'il en fit venir un de Novarre, dans le Milanais, pour étudier le moyen de « faire porter bateau à la rivière du Cousson », dit Félibien, qui le nomme Pierre Tarsien. Un texte, heureusement retrouvé par Loiseleur, est plus explicite encore : « 14 août 1529, à Pierre Cassé, de Novarre, ingénieur, la somme de quarante et une livres pour sa dépense, peine et salaire d'estre venu, par ordonnance dudit seigneur du lieu de Chambort à La Fère en Picardie, pour illec faire entendre audict seigneur la manière qu'il estoit besoin et nécessaire tenir pour faire passer et conduire partie de la rivière de Loyre par ledit lieu de Chambort ».

Ce projet, devant lequel hésiteraient peut-être encore aujourd'hui nos ingénieurs, qui pourtant font merveilles, prouve que François I^{er} n'était

arrêté par le souci d'aucune difficulté. Ici toutefois, sa volonté ne put pas être accomplie et l'on se borna à une dérivation du cours du Cosson, travail dont les mauvais effets eurent, deux siècles plus tard, le fâcheux résultat de nécessiter le comblement des fossés.

Le plan de Chambord est d'une grande netteté : il consiste en un quadrilatère — le donjon, — flanqué de quatre tours, qu'enveloppe un autre quadrilatère flanqué aussi de quatre tours, reliant des bâtiments



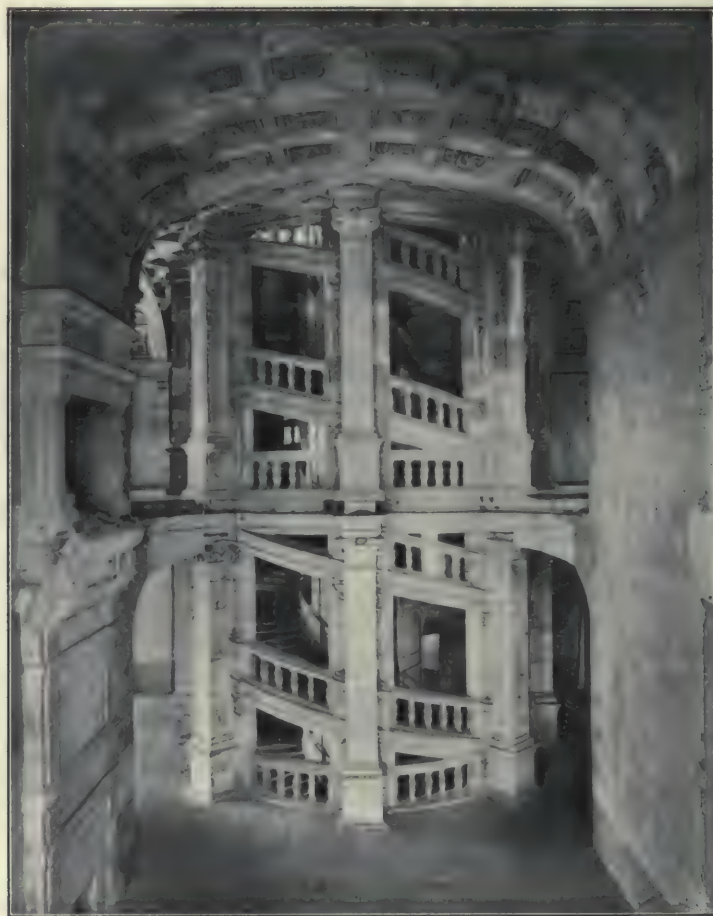
Cliehe Neurdein.

Cour intérieure.

peu élevés et surmontés de terrasses. C'est certainement par le donjon que l'œuvre a été commencée ; il est même probable que le projet primitif ne comportait que lui, mais peu après, le roi vit plus grand, et il conçut la seconde enceinte, qui ne fut achevée qu'au siècle suivant. Cette disposition s'aperçoit très clairement quand on regarde le monument du côté du Cosson : au centre et formant saillie, deux des tours du donjon et aux extrémités, sur une ligne parallèle, deux des tours de la seconde enceinte, reliées au pavillon du milieu par deux corps de bâtiments de même style. Sur les trois autres faces, l'enveloppe cache au regard le donjon, disposition regrettable, mais qui a été inspirée par le plan des châteaux pure-

ment défensifs du moyen âge, où la place forte, le dernier refuge des assiégés, était nécessairement abrité derrière une ou plusieurs clôtures.

Heureusement, ici la tradition n'a été respectée que dans la forme : la place forte est devenue la place d'art de l'édifice. C'est, en effet, le



Cliché Neurdein.

L'escalier.

donjon qui fait de Chambord une merveille, et à coup sûr l'œuvre la plus originale que nous ait laissée le XVI^e siècle. Tout ce qui s'élève autour d'elle paraît mesquin, nuit à la perspective, n'aurait pas dû exister.

Dès l'entrée, le visiteur est pris par le charme : il est à la base de ce fameux escalier, objet de l'admiration éternelle des connaisseurs par sa beauté architecturale et sculpturale, objet de l'ébahissement du premier venu par l'originalité de sa construction : il se compose de deux rampes

hélicoïdales, si ingénieusement combinées qu'elles chevauchent l'une au-dessus de l'autre alternativement, de façon que deux personnes montant ou descendant ne puissent se rencontrer. Ce tour de force de construction passe pour être unique. Je demande la permission de rappeler que dans une courte Notice publiée en 1883 (*Promenades à Blois et aux environs*), j'avais signalé au moins un précédent. On lit en effet



Cliché Neurdein.

Escalier et Salle des Gardes.

ce qui suit, dans une *Description de Paris au XV^e siècle*, rédigée par Guillebert de Metz : « Au collège des Bernardins est une église de moult bel et hault édifice, et y est une vis merveilleuse où il a doubles degrez, que ceulx qui montent ou descendent ne savent rien des autres qui vont par les autres degrez ».

Il n'est pas possible que cette curieuse disposition ait été inconnue sur les rives de la Loire ; le roi lui-même ne l'ignorait certainement pas ; donc, l'architecte de Chambord n'a pas innové, mais il a tenu à faire oublier le modèle imité, en déployant un luxe d'ornementation, de décoration qui manquait certainement à la *vis merveilleuse* des Bernardins.

Il a érigé au centre des constructions du donjon une tour polygonale montant droit vers le ciel jusqu'à la hauteur extrême de ces constructions. L'impression première qu'elle donne est sa ressemblance avec l'escalier François I^{er} du château de Blois : même dessin de l'hélice, même distri-



Cliché Neurdein.

La lanterne.

bution des balcons suivant le mouvement ascensionnel, même forme des pilastres qui constituent la charpente de l'œuvre.

Là encore, on croira difficilement à une coïncidence : il y a eu imitation, mais variante par l'introduction des deux escaliers qui se pénètrent. Aux parois de cette tour viennent s'accoler, en quelque sorte, pour chaque étage, de grandes salles de gardes, disposées en forme de croix grecque, et sur lesquelles s'ouvrent les appartements des quatre pavillons du

donjon. On a donc pu dire avec raison qu'il y a là quatre châteaux quadrangulaires, séparés et cependant réunis par l'escalier. Cela est plus vrai encore aujourd'hui qu'à l'origine, s'il est démontré (mais cela ne l'est pas complètement), que le plan primitif ne comportait pas de plancher intermédiaire, et que les quatre pavillons ne pouvaient correspondre entre



Cliche Neurdein.

La lanterne et les combles.

eux que par les terrasses, tout en étant, d'ailleurs, desservis par des escaliers particuliers.

Les voûtes en arc surbaissé des salles supérieures sont décorées de charmants caissons où sont sculptés, avec une infinie délicatesse, les armoiries de François I^{er}, la salamandre, son emblème, le chiffre et le croissant de Henri II, ce qui prouve que cette partie supérieure n'était pas encore terminée, au moins pour la décoration, à la mort de François I^{er}.

Quant à l'escalier, il semble, de ce point, qu'il veuille escalader le ciel. Ayant atteint la plate-forme de terrasses établie au-dessus des salles des Gardes, il reprend, sous un nouvel aspect, un nouvel élan. Son

couronnement supporte huit arcades, assez semblables à des arcs-boutants, sur lesquelles repose un belvédère rond, formé de huit colonnes correspondant aux arcades, et que surmonte un dôme décoré d'une haute fleur de lys en pierre. Cette suite d'étagements, aussi hardie qu'élégante, constitue ce que l'on appelle la *lanterne*, et est universellement célèbre. On accède au belvédère par un escalier en vis, — unique cette fois, — qui prolonge le noyau central autour duquel évolue le grand escalier.

Mais ce qu'il est impossible de décrire, c'est le coup d'œil même des terrasses, autour de la lanterne, non pas tant sur la campagne environnante, malgré la mélancolie de sa beauté, que sur les parties hautes du château lui-même. Si la forêt boisée est en bas, ici, c'est la forêt de pierre. Cheminées, fenêtres, tourelles, clochetons, lucarnes, niches y apparaissent dans un fouillis qui surprend d'abord, mais où, quand on regarde en détail, après la première impression d'éblouissement, chaque pierre a été l'occasion d'un motif de sculpture, chaque motif l'objet de l'art le plus délicat. Dans ce château, si original par tant de côtés, c'est une originalité de plus, et non la moindre, que son luxe s'épanouisse sur les toits. En faudrait-il davantage pour distinguer à quel point le goût italien, l'imitation italienne sont intervenus dans sa conception ? Le climat humide de la Sologne n'est pas favorable aux palais à terrasses : qu'importait à la volonté royale, pourvu que son caprice fût satisfait !

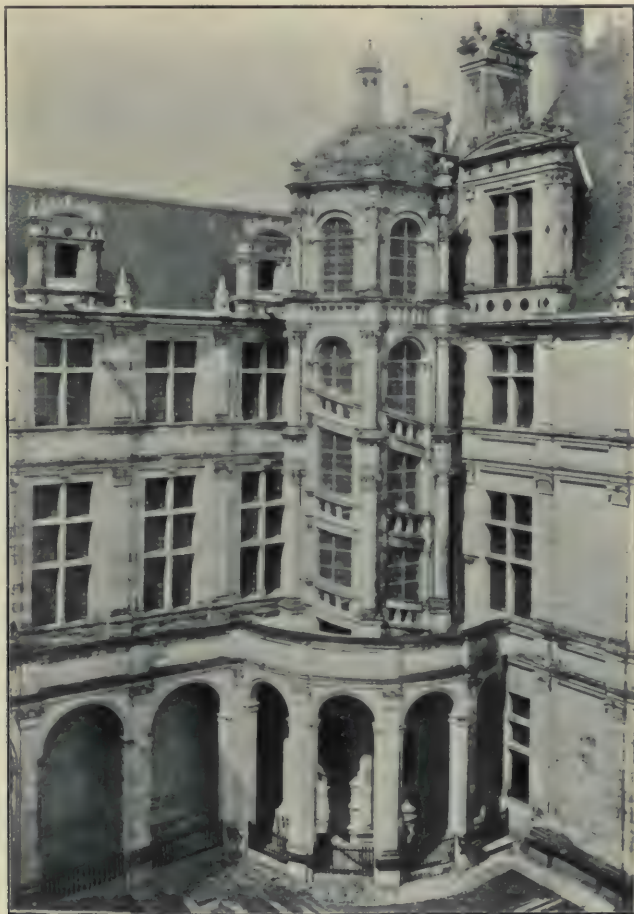
Il nous reste encore à signaler les deux charmants escaliers à jour, mais vitrés qui se dressent dans les angles ouest et est du donjon, joignant le corps principal aux ailes. Leur grâce leur a valu d'être reproduits, presque en fac similé, dans le nouvel Hôtel de Ville de Paris.

La visite des appartements offre un intérêt secondaire en regard de ce que l'architecture du château a fourni à l'admiration : quelques portraits historiques, quelques souvenirs du comte de Chambord, la table de marbre où fut embaumé le maréchal de Saxe, sont des épaves bien clairsemées dans l'ensemble d'un édifice qui ne compte pas moins de 350 pièces, et est desservi par treize escaliers.

On se rend à la chapelle, située dans la tour de l'ouest, et dans la tour opposée, celle de l'est, on traverse un cabinet dont une certaine vitre de la fenêtre serait singulièrement précieuse si l'on y pouvait lire encore ce distique gravé par le diamant de François I^{er} :

Souvent femme varie ;
Mal habil qui s'y fie.

Ce n'est pas une légende. Bernier, dont la franchise n'est pas suspecte, affirme avoir vu « la rime » ; elle y était donc en 1682, et cela prouve que Louis XIV ne l'a pas fait disparaître pour complaire à M^{lle} de La Vallière ou à aucune autre femme : le méfait ne lui est pas imputable, et



Cliché Neurdein.

Un escalier Henri II.

peut très bien n'être que l'œuvre du temps ; mais ce qui prouve aussi la sincérité de Bernier, c'est qu'il s'indigne contre l'infinité de noms, tant d'étrangers que de Français, griffonnés sur les murs du château, et, s'appuyant sur le fameux distique, il reconnaît que l'usage et le roi lui-même ont autorisé cet abus. De nos jours, tous les gens de goût protestent contre les *graffiti* niais ou grossiers qui déshonorent trop souvent nos monuments publics. On ne s'attendait pas, cependant, à trou-

ver déjà cette protestation sous la plume d'un historien du XVII^e siècle, et surtout qu'elle s'attaquât à la personne même du roi.

La construction de Chambord, d'après Félibien, avait coûté à François I^{er} 444.570 livres, 6 sols, 4 deniers tournois. La suite des travaux, de 1547 à 1571, n'exigea qu'une dépense de 91.000 livres, et à partir de 1571, on se borna, dit Félibien, aux réparations les plus nécessaires.

Les derniers Valois n'habitèrent jamais le château; s'ils s'y arrêtrèrent



Cliche Neurden.

Panneaux de la porte du cabinet de François I^{er}.

parfois, ce fut pour une partie de chasse. Henri IV s'en désintéressa davantage encore. En revanche, Louis XIII y résida à plusieurs reprises. Etant enfant, il y était venu chasser les moineaux. Devenu roi, il y passa quelques jours, de temps en temps, mais pas après 1626, date à laquelle son frère et ennemi Gaston devint possesseur du comté de Blois et de ses dépendances. A l'un de ces derniers voyages se rattache une anecdote fort connue. Le roi faisait une cour timide et platonique à M^{lle} de Hautefort, fille d'honneur de la reine. Un jour, il voulut lui prendre un billet qu'elle dissimulait; celle-ci de

le cacher dans sa gorgerette, et Louis XIII de s'armer des pincettes de la cheminée pour extraire le papier de cette intime prison.

La Saussaye et Loiseleur se sont encore querellés à ce propos, — querelle de bon ton, — le premier tenant pour la véracité du fait, attesté par Montglat et Tallemant des Réaux, le second le niant parce que, dit-il, Montglat ne parle nullement de pincettes, et qu'en 1626, M^{lle} de Hautefort n'avait encore que dix ans. Pour les mettre d'accord, on pourrait dire que ces dix ans pouvaient suffire à effaroucher la pudeur de Louis XIII, ou qu'il s'agissait d'un jeu innocent, ou d'une plaisanterie peu galante, ou encore, que l'aventure s'est passée ailleurs qu'à Chambord.

Avant eux d'ailleurs, Victor Hugo avait fait son profit de l'épisode

en lui donnant pour héroïne, sans ombre de vraisemblance, Marion de Lorme ; mais les poètes ont tous les droits, surtout celui de transformer en scène admirable une historiette contestable.

Louis XIV a trop aimé l'architecture pour que Chambord pût lui rester indifférent. Il y dépensa de grosses sommes et y amena plusieurs fois la Cour. Une preuve de plus, et qui n'étonnera personne, c'est qu'il ait



Cliché Neurdein.

Cabinet de François I^{er}.

fait construire pour le bourg une église paroissiale. A la date du 20 octobre 1669, les *Comptes des bâtiments du roi*, publiés par M. Guiffrey, portent mention de 3.000 livres payées à Jean Cuisinier, maçon et à François Girard, charpentier pour à compte sur les travaux de cette construction. Le même jour, furent ordonnancées une somme égale pour le bouchement des brèches du mur du parc, 13.495 livres à deux scieurs de long pour les sciages faits à la faisanderie, et diverses autres dépenses relatives au parc. Or, à cette date, Louis XIV était à Chambord ; depuis la mi-septembre, il y prenait « le divertissement de la chasse ».

La troupe de Molière était du voyage ; elle était partie pour Chambord, dit le registre de La Grange, le 17 septembre, et c'est au château qu'eut lieu la première représentation de *Monsieur de Pourceaugnac*, le 6 octobre. Quelques indices donnent même à penser que Molière y composa sa pièce, c'est-à-dire qu'il ne lui aurait fallu pour l'écrire, tant son génie était puissant, qu'une quinzaine de jours. Cette bouffonnerie, si gaie et au fond si triste, ne déridait pas le roi assez vite ; Lulli, qui en avait fait la musique et y jouait un rôle d'apothicaire, enleva le succès de rire en sautant à plein dans le piano, qu'il démolit.

Un an après, Chambord eut encore l'honneur de servir de théâtre à la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*. Partie de Paris le 3 octobre 1670, la troupe de Molière n'y revint que le 28. Quatre représentations de la nouvelle pièce furent données. Il paraît que le roi ne manifesta son approbation qu'à la fin de la seconde soirée ; les courtisans, un peu bafoués en la personne de Dorante, avaient murmuré, mais quand Louis XIV eut prononcé, c'était à qui complimenterait Molière.

Désormais, la gloire du château alla toujours vers le déclin. Au XVIII^e siècle, il eut pour hôtes, durant quelques années, le roi de Pologne, Stanislas Leczinski et sa femme, qui furent forcés de faire combler les fossés pour défendre le monument contre les inondations de plus en plus fréquentes ; mesure radicale, mais déplorable au point de vue de l'esthétique. Combien il eût mieux valu supprimer les canalisations faites sous François I^{er}, et rendre au Cosson son cours naturel !

En 1748, le maréchal Maurice de Saxe reçut le domaine en apanage ; il l'habita et y mourut d'une façon assez mystérieuse, à la suite d'un duel, dit-on, avec le prince de Conti ; ce qui est certain, c'est que son corps usé depuis longtemps par les excès, entra aussitôt en décomposition et qu'il fallut promptement l'embaumer sur la table de marbre que l'on montre encore à la curiosité des visiteurs.

La Révolution fit de Chambord un bien national et le mit en vente, mais heureusement, il ne se présenta pas d'acquéreur. Tout eût été à redouter, pour lui comme pour Marly, comme pour tant d'autres nobles souvenirs du passé, des cupidités de la spéculation. Napoléon I^{er}, qui n'était jamais à court d'idées, eut sur lui des projets et des contre-projets ; il s'en est fallu de peu qu'il en fit une des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, mais finalement, il le donna à son fidèle Berthier, en le créant prince de Wagram. Il était stipulé que les revenus seraient consacrés à la restauration du monument, mais le brave guerrier s'intéressait médiocrement à l'art. S'il vint voir son domaine, ce fut pour

ordonner des coupes de bois dont le produit entra dans sa cassette.

Après la mort de Berthier, sous la Restauration, la princesse de Wagram obtint l'autorisation de vendre Chambord, faveur extrêmement précieuse pour elle, mais bien menaçante pour les destinées du monument. Qu'en ferait l'acquéreur, si toutefois il s'en présentait un ? A cette époque, il n'y avait pas encore de loi protectrice des édifices historiques ; le gou-



Gliche Neurdein.

Lit de parade offert au comte de Chambord.

vernement ne se serait pas chargé de restaurer, ni même d'entretenir un bâtiment acheté par un particulier. Depuis deux ans déjà que la mise en vente était déclarée, personne n'avait fait encore de propositions pouvant être agréées. L'inspiration d'un ardent royaliste, le comte Adrien de Calonne sauva la situation. Il eut l'idée d'organiser une souscription nationale pour le rachat du domaine, que la France offrirait au tout jeune fils du duc de Berry assassiné peu avant, c'est-à-dire au duc de Bordeaux.

L'enthousiasme populaire eut besoin d'être fortement stimulé ; on s'expliquait mal la joie d'un nouveau-né en face de ce royal cadeau. L'armée abandonna une journée de sa maigre paye, mais ce ne fut pas

partout de bon gré ; Paul-Louis Courier écrivit un pamphlet resté célèbre. Enfin, la souscription fut close, et, le 5 mars 1821, les commissaires qui l'avaient provoquée se rendirent adjudicataires de Chambord, moyennant 1,542,000 francs.

La Saussaye a exposé avec tristesse les procès, les chicanes que le gouvernement de Juillet suscita, durant de longues années au représentant de la branche aînée sur la légitimité de la possession même de Chambord, puis sur divers droits de moindre intérêt : jardins, servitudes



Cliché Neurden.

Parc d'artillerie offert au duc de Bordeaux enfant.

de chemins, etc. Aux mains d'un prince presque constamment en exil, le domaine avait toutes chances de périr, le château de se dégrader irrémédiablement : il est à l'honneur du duc de Bordeaux, devenu comte de Chambord, que ce désastre ait été évité ; par ses soins, les 150,000 francs environ que rapporte l'exploitation des terres et des bois furent affectés rigoureusement à l'entretien de l'édifice ; on ne pouvait guère lui demander davantage.

Le comte de Chambord mourut en 1883 ; par son testament, antérieur de quelques mois seulement, il léguait l'usufruit de tous ses biens à sa femme, et la nue propriété à ses neveux, le duc de Parme et le comte de Bardi, qui en furent investis en 1886, à la mort de la comtesse de Cham-

bord. Ces dispositions suscitèrent alors beaucoup de mécontentements ; on s'étonna généralement que le comte de Chambord eût *oublié* de rendre à la France l'héritage national qu'elle lui avait confié, et l'on n'eut pas tort.

L'opinion, cependant, ne tarda pas à se modifier quand on apprit l'intérêt très vif que portait le duc de Parme à ce beau monument, et qu'il en rêvait une restauration générale en y affectant non seulement le revenu, comme l'avait fait son oncle, mais encore une centaine de



Clémence Neudstein.

Étang voisin de Chambord.

mille francs en plus chaque année. Il chargea de ces travaux M. Desbois, architecte, qui s'adjoignit son fils, également architecte. C'est à la lanterne que l'on consacra le plus de soins, car il y avait urgence ; des pierres, se détachant des parties hautes, tombaient tout alentour sur les sculptures et les brisaient. Quand ce fut fait, on y apposa l'inscription dont voici le texte :

LL. AA. RR. ROBERT DE BOURBON, DUC DE PARME,
HENRI DE BOURBON, PRINCE DE PARME,
INFANTS D'ESPAGNE,
ONT FAIT RESTAURER CE MONUMENT.
1891-1892.

L'œuvre s'est poursuivie, et l'on était en lieu de tout espérer de la sollicitude du prince, lorsque la mort est venue le frapper prématurément, au mois de novembre 1907. Son fils aîné heureusement lui succéda et lui survit, dit-on, dans ses goûts artistiques. S'il en est ainsi, la conservation du glorieux legs de la Renaissance est en bonnes mains et demeure assurée, pour un temps au moins.

Sous l'ancien régime, le bourg de Chambord constituait une paroisse. Il devint donc une commune en 1790, et l'est resté depuis. Commune singulière, d'ailleurs et telle qu'il n'en est pas qui lui soit comparable. Les 5,525 hectares de bois et de fermes dont elle se compose sont clos d'un mur d'une étendue de 32 kilomètres, à peu près la superficie de Paris. Cet immense territoire ne compte guère cependant qu'une soixantaine de « feux », c'est-à-dire de maisons, qui toutes dépendent de la régie du château. Six portes pourvues de pavillons donnent accès à des routes dont deux sont classées comme étant d'intérêt général et laissent au public le droit de traverser le parc, même la nuit, en requérant l'ouverture des portes.

Ainsi, par un étrange concours de faits, la féodalité s'est perpétuée, à peine modifiée par la législation moderne, dans ce coin de terre qui conserve un seigneur et des vassaux, comme au temps où les comtes de Blois y venaient traquer loups et sangliers.



Cliche Neurstein.

Chaumont. — Le château et la vallée de la Loire.

CHAPITRE V

LES CHATEAUX DU BLÉSOIS

CHAUMONT

Quand on va en chemin de fer de Blois à Tours, après avoir dépassé Onzain, on a, sur la gauche de la ligne, à travers les arbres, la rapide vision d'un ensemble de tours et de hauts bâtiments fièrement érigés au sommet de la colline. Puis, le rideau de verdure, laissé entr'ouvert à dessein, se referme, la vision s'éteint et ne se renouvelle que quatre lieues plus loin, en face d'Amboise qui donne une impression de force, de puissance, plus imposante encore. Mais il va sans dire que les amateurs d'art ne se contentent pas d'aussi brèves sensations ; ils s'arrêtent, visitent en détail et ne regrettent pas le temps qu'ils y ont passé.

A cinq lieues environ en aval de Blois, le val de Loire se modifie. Les

collines de la rive gauche, lointaines jusque-là, sont maintenant toutes voisines du fleuve et le surplombent, tandis que celles de la rive droite ont pris du champ pour donner place à la vallée de la Cisse, petit cours d'eau parallèle à la Loire, et qui semble longtemps hésiter avant de mêler ses eaux aux siennes.

Le château de Chaumont a donc une analogie de situation avec celui de Blois, dominant comme lui le cours de la Loire, mais sur la rive opposée. Analogie d'origine aussi, car dans les deux cas, la position stratégique était des plus avantageuses. *Calidus mons* ou *Calvus mons* : mont chaud ou mont chauve. Les anciennes chartes latines, en employant le mot *calvus*, imposeraient cette seconde étymologie, mais l'architecte du XVI^e siècle lui a préféré la première, puisqu'il a sculpté sur les murs du château une frise où est figurée une montagne d'où sortent des flammes.

Dès le X^e siècle, les comtes de Blois avaient construit une forteresse sur cette hauteur. Presque toujours en guerre avec leurs voisins, et notamment les comtes d'Anjou, il leur fallait, pour barrer la route à l'ennemi, la jalonner de ces nids d'aigles d'où ils fondaient à l'improviste sur l'envahisseur, qui de son côté, ne se faisait pas faute d'en bâtir de semblables sur son territoire. Toute la région est ainsi couverte des ruines de ces châteaux forts, vestiges d'une civilisation belliqueuse, ou des constructions qui leur ont succédé : Vendôme, Lavardin, Amboise, Loches, Chinon, les Montils, etc., sans parler de ceux qui n'ont pas laissé de traces.

Tout le moyen âge se passa ainsi en alternatives de batailles ou de paix offensive et défensive. Chaumont, transformé et rebâti par les comtes du XIII^e siècle, fut rasé par ordre de Louis XI en 1465, quand celui-ci eut finalement triomphé de la coalition des grands feudataires contre le pouvoir royal. La terre appartenait alors depuis longtemps à l'illustre famille d'Amboise. Son chef, Charles d'Amboise, qui avait rendu au roi d'éminents services, fut autorisé à rebâtir le château et Louis XI tint à payer lui-même une partie de la dépense.

C'est vers 1475 que fut élevée l'aile de l'ouest. A cette date, on ne pouvait encore concevoir pour un monument de ce genre que le style militaire et féodal en usage depuis tant de siècles : il y fallait de hautes murailles, des tours, des créneaux, des fossés et un pont-levis. Chaumont se montre donc aux yeux dans cette attitude guerrière, au moins à l'extérieur, car la construction fut lente, ne s'acheva qu'au siècle suivant et l'intérieur ne répond pas, heureusement, au farouche aspect du dehors. Avant l'influence italienne, qui n'apparaît pas à Chaumont, notre architecture venait de se plier aux lois d'une Renaissance très française,

dont l'aile Louis XII, au château de Blois, l'hôtel de Cluny, — œuvre d'un autre membre de la famille d'Amboise, — bien d'autres encore, offrent des types si purs. Le château de Chaumont prend place à côté d'eux.

Catherine de Médicis l'acquit en 1550, au prix de 120,000 livres, de Charles-Antoine de La Rochefoucauld et de sa femme, Antoinette d'Amboise. Elle le garda neuf ans et y fit plusieurs séjours. On visite la tour

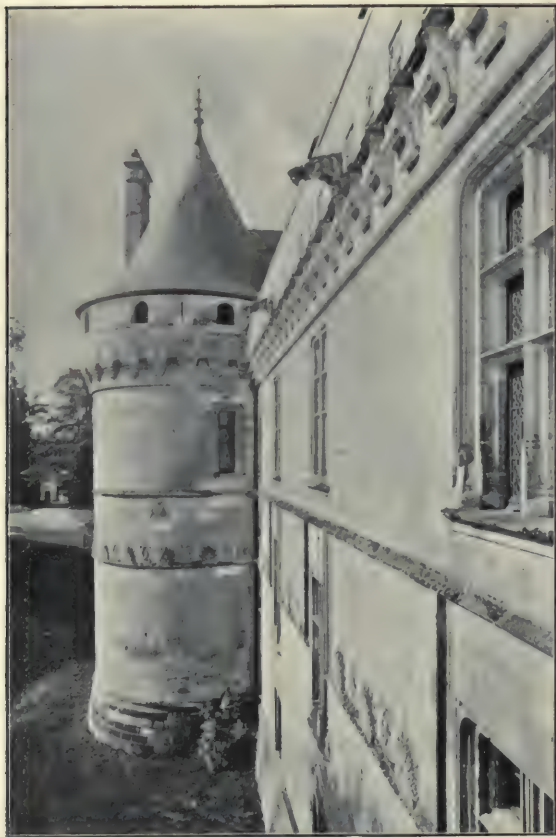


CHATEAU DE CHAUMONT.

Chaumont. — Entrée principale.

où elle s'enfermait avec Ruggieri pour faire de la magie, de l'astrologie et toutes les pratiques cabalistiques si en honneur alors auprès des esprits superstitieux. C'est dans cette tour que lui aurait été ainsi révélé le sort funeste de ses fils et l'avènement d'Henri IV. Loiseleur semble avoir pris au sérieux cette invraisemblable histoire, et la raconte en la dramatisant encore. Mais Catherine n'aimait pas Chaumont ; elle guettait Chenonceaux dont Diane de Poitiers venait d'entreprendre la luxueuse construction, et elle finit par lui en imposer l'échange, en 1559. Diane se vengea sur l'édifice, en le délaissant, du contrat forcé dont il était l'objet et reporta désormais toutes ses tendresses sur le château d'Anet.

Chaumont appartint, après la duchesse de Valentinois, à sa fille Françoise de Brézé, duchesse de Bouillon, puis à une série de familles dont la nomenclature, dressée dans les monographies du domaine, n'offrirait ici qu'un faible intérêt. En 1739, il était dans les mains de Nicolas Bertin de Vaugien, qui prit un parti extrême : faire abattre l'un des quatre corps de



Gliché Neurdein.

Chaumont. — Façade sur les fossés.

logis, celui du nord, afin d'ouvrir une perspective sur la vallée de la Loire. On ne cria pas au vandalisme, ni alors, ni depuis, car la vue admirable dont on a ainsi bénéficié fait oublier la disparition d'un bâtiment historique, qui, peut-être, tombait en ruines et eût été réparé sans goût. A Vaugien, succéda dans la propriété, M. Jacques-Donatien Le Ray, intendant de l'Hôtel des Invalides et ancien grand-maître des eaux et forêts en Touraine. C'était un homme fécond en idées pratiques, d'esprit très moderne, pourrait-on dire. Sans faire tort au château, il avait créé dans les dépendances, des fabriques industrielles, construit des fours, installé des ateliers de tuilerie et de cristal-

lerie. En ce temps, on parlait avec faveur à Paris des productions d'un habile graveur sur verre, et médailleur en terre cuite, Jean Baptiste Nini, italien, né à Urbino en 1717, homme déjà mûr, et malgré son talent, assez besoigneux. M. Le Ray imagina de lui confier la direction de sa verrerie et de sa tuilerie de Chaumont ; voyage payé, il lui garantissait en outre, douze cents livres de pension viagère, le logement, le chauffage, et l'avance des frais que coûterait à l'artiste le retour de sa femme et de sa fille, restées à Madrid. Le contrat fut signé à Paris, le 1^{er} octobre 1772.

Quelle part prit Nini à la direction des tuileries et cristalleries de M. Le Ray, on ne le sait pas précisément. Ce qui est sûr, c'est que son activité et son talent paraissent s'être appliqués exclusivement à fabriquer ces jolis médaillons en terre cuite, d'un art si délicat et si exact en même temps. C'est aussi de l'art appliqué à l'industrie, puisque le moule en creux étant fait, on pouvait en tirer un nombre indéfini d'épreuves. Plus d'un demi-siècle avant Daguerre, était donc inventé, ou du moins singulièrement développé le principe de la reproduction multiple des portraits, à



Cliche Neurdein.

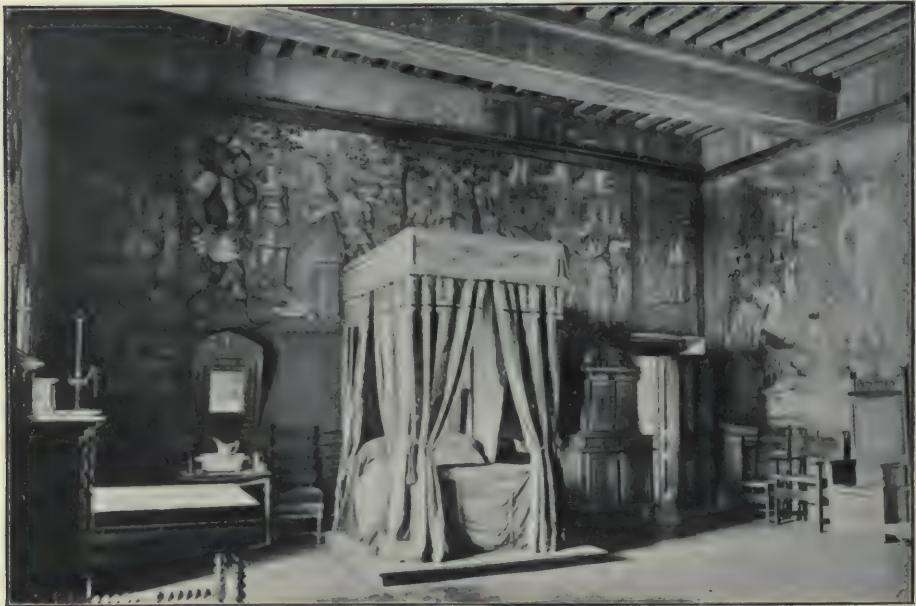
Chaumont. — Cour intérieure.

l'aide d'un cliché, qui, dans l'espèce, ici est une matrice. Durant les quatorze ans qu'il avait encore à vivre, l'artiste fit ainsi plus de cent portraits de personnages célèbres : Louis XV, Louis XVI, Marie-Antoinette, Franklin, Voltaire, Catherine de Russie, la marquise de Vaudreuil, etc., et de particuliers dont les noms ne sont pas toujours gravés sur l'épreuve.

On a dit que le sable des grèves de la Loire avait été un utile collaborateur de l'œuvre de Nini. Sa finesse est, en effet, incomparable et les céramistes blésois n'en emploient pas d'autre ; mais il faut dire qu'avant de l'employer, l'artiste avait déjà acquis de la notoriété dans de semblables manipulations, ailleurs que sur les rives de la Loire ; cet élément n'a donc été qu'un facteur secondaire de son succès.

Nini mourut à Chaumont même, en 1786, et le modeste cimetière communal s'honore de conserver ses restes. Le musée de Blois possède une suite importante de ses médaillons. Mais le possesseur actuel du château, M. le prince de Broglie en a réuni une plus complète encore ; c'est celle-là dont M. A. Storelli a publié le catalogue en un beau volume accompagné de reproductions et de renseignements biographiques.

Le souffle révolutionnaire passa au-dessous de Chaumont sans l'atteindre. M. Le Ray fils en était propriétaire sous le premier Empire. Il



Cliché Neurdein.

Chaumont. — Chambre à coucher de Catherine de Médicis.

eut alors pour hôtesse, — et ce n'était pas sans courage, — M^{me} de Staël, dont Napoléon ne tolérait pas la présence à Paris. On raconte, — mais ce sont les seuls historiens du château qui l'affirment, — qu'un jour, accoudée sur la terrasse d'où le point de vue est si beau, elle se prit à soupirer : « Oui, disait-elle, ce spectacle est admirable, mais combien je lui préférerais celui de l'eau bourbeuse qui coule dans ma rue du Bac ! »

Sous Louis-Philippe, Chaumont fut acquis par le comte d'Aramon, qui consacra les ressources d'une grosse fortune à en reconstituer le mobilier tel qu'il avait pu être au temps de Catherine de Médicis. La comtesse d'Aramon continua cette œuvre éclairée, avec le concours de son second

mari, le vicomte Walsh, auteur ou plutôt signataire d'une Notice sur le château, dont A. Dupré lui avait fourni tous les matériaux. Depuis 1875, cette belle demeure est venue entre les mains du prince Amédée de Broglie par son mariage avec M^{lle} Say. Tous deux ne cessent de lui donner les soins les plus artistiques.

Les châtelains occupent l'aile gauche, dont la façade sur la cour est ornée d'une belle galerie à arcs surbaissés, qui date cette partie du château de la fin du XV^e siècle. Les visiteurs sont admis dans l'aile droite,



Clément Neurdein.

Chaumont. — Les écuries. Le colombier où était installé le four de Nini.

renfermant les appartements dits historiques. On y parcourt une série de salles meublées avec goût et dans le style du XVI^e siècle ; mais ce mobilier, il faut le dire, n'est qu'une reconstitution artistique. Rien n'est resté de l'ameublement primitif, sauf peut-être la suite de très belles tapisseries flamandes du XV^e siècle qui décorent la chambre de Catherine de Médicis. Le comte d'Aramon, qui les retrouva, avait, paraît-il, de bonnes raisons de croire à l'authenticité de leur provenance.

Les ateliers industriels de M. Le Ray ont été transformés en écuries et en manège. Toutefois, le four du potier Nini a été respecté. Aux côtés de la porte qui y donne accès ont été remises en lumière deux inscriptions rappelant la pose de la première pierre de ces ateliers, en 1770, par

Le Ray et par « le noble Mons » Robert Scott Godfrey, de la nation anglaise, peintre en verre du roy de France ».

Vers 1840, des ouvriers qui extrayaient du sable de la Loire, au pied du château, eurent la surprise de trouver, enfoncée assez profondément dans la grève, une belle statue de femme. M. Du Sommerard, directeur du musée de Cluny, informé de la trouvaille, s'empressa de l'acquérir pour le musée et n'hésita pas à y voir l'image de Diane de Poitiers en Ariane, pleurant sur son abandon et la dépossession que Catherine de Médicis lui avait imposée en la contraignant à lui céder Chenonceaux. C'est peut-être une interprétation bien subtile. L'important est que l'œuvre ne soit pas restée au fond de la Loire, — et l'on se demande comment elle en était venue là, — mais quoique fort bien placée à Cluny, on conviendra qu'elle serait mieux encore dans la cour d'honneur de Chaumont, qui avait été certainement sa première résidence.

CHEVERNY

La grande révolution d'art qui, en Touraine et ailleurs, avait soulevé et sculpté tant de pierres, ne survécut pas au siècle qui l'avait vu naître. L'architecture a ses modes, ses caprices : tantôt elle va de l'avant, tantôt elle rétrograde ; elle se modifie toujours, mais pas toujours à son avantage. Ce fut le cas au XVII^e siècle, et l'on se prend à regretter que les traditions de la Renaissance n'aient pas été plus longtemps respectées : nous ne les retrouverons plus autour de Blois ni de Chambord.

Cheverny n'est pas loin, cependant, de ce dernier château ; mais rien de lui ne l'a inspiré. Bien plutôt il apparaît que son architecte s'est appliqué à le faire tout dissemblable. Félibien qui, dans ce cas, a presque l'autorité d'un contemporain (il écrivait en 1681) dit que cet architecte fut « un nommé Boyer, de Blois » ; Bernier reste muet là-dessus, ce qui est singulier s'il s'agit d'un de ses compatriotes. C'est en 1634 environ, ajoute Félibien, que le possesseur de la terre, Henri Hurault, comte de Cheverny, fils du célèbre chancelier, fit construire à neuf ce château pour remplacer un vieux manoir dont il reste encore deux tours, à gauche de la nouvelle entrée.

Le monument a très grande allure, et offre au regard cette majesté, cette symétrie de lignes qui, même avant Louis XIV, fut l'une des règles dans l'art de bâtir durant le XVII^e siècle.

Il se compose d'un corps de logis central, sorte de tourelle carrée

qu'accostent deux ailes plus spacieuses, lesquelles se terminent par deux pavillons de proportions plus grandes encore, couronnés de dômes. Cela donne un ensemble très harmonieux, campé dans sa noble simplicité en face d'un vaste parc. La pierre des murailles est si blanche qu'on croirait à un rajeunissement tout récent ; il y a pourtant plus de trente ans qu'elle n'a été recrépie.

Après les Hurault, la terre appartient à la famille de Montglat, puis à



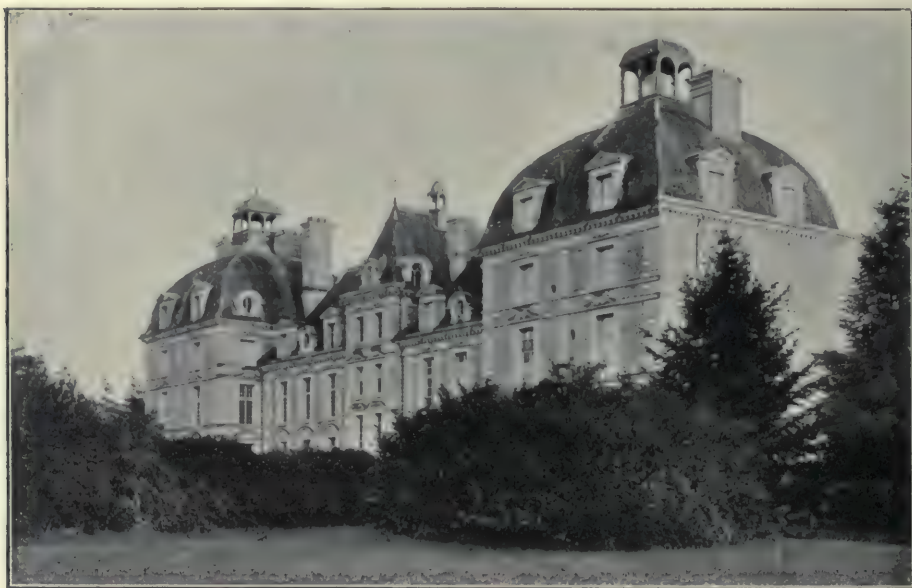
Cliché Neurdein.

Cheverny. — Restes de l'ancien château.

celle d'Harcourt, et enfin à Dufort, introducteur des ambassadeurs, qui l'acheta en 1764.

Dans ses *Mémoires*, si curieux pour l'histoire du XVIII^e siècle, qu'a publiés M. de Crèveœur d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Blois, Dufort a raconté les compétitions qu'il rencontra pour cette acquisition avec M. de Marigny, qui n'avait pas encore Menars, mais qui l'eut, la même année, par héritage de sa sœur. Il y eut à ce propos conflit entre M^{me} de Pompadour et le ministre de la Maison du roi ; Dufort narre les choses de façon à s'y garder le beau rôle ; il n'en est pas moins vrai que Marigny lui enleva la lieutenance générale de l'Orléanais et ne lui laissa que la lieutenance du Blésois ; le titre de comte de Cheverny, restauré pour lui, n'y fut pas une compensation suffisante.

Le nouveau comte se plut à embellir son château. Lui-même nous apprend qu'il apporta de Paris pour plus de quarante mille francs de meubles, et que, chaque hiver, il faisait de nouvelles emplettes. L'un de ces hivers fut consacré à acheter vingt-sept cheminées de marbre, qu'il brocanta : « elles étaient superbes, mais la mode n'y était plus ». Une autre année, il acquit de même sorte soixante serrures de cuivre anglaises, si bien qu'en douze ans, ajoute-t-il, « je rendis ce château un des plus habitables de la province ».



Cliché Neurdein.

Cheverny. — Façade du château sur le parc.

Il y mena grand train et dépensa en fêtes et festins plus peut-être qu'il n'aurait convenu. Puis, vint la Révolution, qui lui fit mille petites tracasseries, confisquant pour la fonte les plus belles grilles et le plomb des cercueils des Hurault. Quand il mourut en 1802, un an après la date où s'arrêtent ses Mémoires, son fils ne put garder le domaine que quelques années. Deux propriétaires se succédèrent, entre les années 1808 et 1824, époque à laquelle la famille Hurault de Vibraye put racheter la terre familiale, entre les mains de laquelle elle est restée depuis.

Bien des changements s'étaient accomplis à Cheverny depuis deux cents ans. On n'y retrouve plus, dans un coin du parc, cet ancien cabinet

ou « loge », garni de peintures du Poussin, dont Félibien et Bernier déplorent déjà la dégradation ; mais il y reste encore de beaux souvenirs artistiques, dont le château est fier à bon droit. L'appartement du roi, qui occupe une partie du premier étage, en est le principal attrait. On y admire de très bonnes et très nombreuses peintures de Jean Mosnier, l'artiste blésois si en vogue alors : décorations de fleurs et de récits mythologiques ou fabuleux. Au rez-de-chaussée, a été groupée la suite des aventures de don Quichotte, due également à Mosnier. Ces tableaux sont.



Cheche. Neurdeia.

Cheverny. — Pont donnant accès au parc.

accompagnés de légendes explicatives, en vers naïfs. Celle-ci, déjà relevée par La Saussaye, en donnera une idée :

ICY REPOSE DULCINÉE,
 QUI FUT, BON GRÉ MALGRÉ LE SORT,
 DE GROSSE GARCE POTELÉE,
 RÉDUITE EN CENDRE PAR LA MORT.
 COMME ELLE ESTOIT DE GRAND LIGNAGE,
 GRAND DAME ELLE PARUT AUSSY
 ET FUT L'HONNEUR DE SON VILLAGE
 ET DE QUIXOTE LE SOUCY.

L'attention des archéologues est forcément sollicitée par l'église

paroissiale de Cheverny, qui a conservé son porche roman, et offre à l'intérieur, le charme tranquille d'une petite église de village.

BEAUREGARD

A quelques kilomètres de Cheverny, en revenant vers Blois, le château de Beauregard se dresse à la lisière de la forêt de Russy, au bord de



Gilbert Neurdein.

Cheverny. — Chambre du Roi.

la petite rivière du Beuvron. Ce fut, à l'origine, un simple pavillon de chasse, dont l'histoire ne fait pas mention avant la fin du ^{xv}^e siècle. Au milieu du siècle suivant, il appartenait à un ministre de Henri II, Jean du Thier, également seigneur de Menars, et grand bibliophile, ce dont Ronsard lui a fait honneur :

Tu récompensas avec beaucoup d'escus
Ces livres qui avoient tant de siècles vaincus
Et qui portoient au front de la marge, pour guide,
Ce grand nom de Pindare et du grand Simonide,
Desquels tu as orné le somptueux chasteau
De Beauregard, ton œuvre, et tu l'as fait plus beau !

Ainsi, au dire de Ronsard, que l'on n'a pas le droit de révoquer en doute, c'est du Thier qui fit construire Beauregard ; mais de son vivant, dit Bernier, « le bastiment n'estoit pas fort grand ». Il fut quelque peu remanié et agrandi par les propriétaires qui l'occupèrent au siècle suivant, Paul Ardier, conseiller d'Etat et son fils, connu sous le nom de président Ardier. C'est donc un édifice à peu près contemporain de Cheverny, pour la plus grande part. MM. Ardier père et fils étaient des hommes de goût ; ils imaginèrent d'affecter la galerie du premier étage à une collection de tableaux historiques représentant tous les personnages célèbres de France depuis le règne de Philippe de Valois jusqu'à leur époque, c'est-à-dire l'iconographie de trois siècles : idée noble et qui nous paraît d'un patriotisme plus moderne que celui du XVII^e siècle. Le sol de la galerie fut carrelé de faïences émaillées, représentant « une armée rangée en bataille avec son général et ses officiers ». Les autres parties du château furent traitées avec le même luxe que ces conceptions originales.

Beauregard, en dépit des nombreuses mutations de ses possesseurs, avait conservé jusqu'ici tous ces trésors à peu près intacts, et tous les connaisseurs ont eu naguère le loisir de les y admirer. Mais récemment, des bruits alarmants ont circulé dans la région ; on a pu craindre, — quelques phénomènes isolés ont paru indiquer — que les collections risquaient d'être plus ou moins dispersées dans un délai assez rapproché. Combien le fait serait regrettable, s'il devait se vérifier, et combien l'on souhaite qu'il ne s'agisse que de bruits mal fondés !

MENARS

A deux lieues en avant de Blois, sur la même rive droite de la Loire, le château de Menars semble être la sentinelle avancée qui précède et annonce la ville historique et artistique, — ou si l'on préfère, — la réplique plus jeune et moins solennelle de l'évêché que construisit Gabriel. On dirait qu'il y a affinité entre les deux monuments, et que leurs terrasses ont l'air d'aller au-devant l'une de l'autre ; mais la distance est trop grande, et la nature a jeté entre eux un petit vallon perpendiculaire au fleuve, qu'utilise le chemin de fer de Romorantin pour relier une extrémité de la Beauce à une autre extrémité de la Sologne.

Sur la ligne de Paris à Tours, Menars est la station qui précède Blois, quand on vient d'Orléans ; mais le château est caché au regard des voyageurs ; seul se montre son parc qui borde les deux côtés de la voie sur

une longueur de deux kilomètres en avant de la gare. Le bourg est sans intérêt ; son église paroissiale, de mauvais style, n'a le mérite que d'avoir été fréquentée parfois, pendant cent cinquante ans, par d'illustres personnes, amies des rois.

La seigneurie, modeste à ses débuts, sut bientôt prendre sa revanche. Au ^{xvi}^e siècle, elle appartenait à Jean du Thier, qui semble lui avoir préféré Beauregard, de l'autre côté de la Loire. Plus tard, elle eut pour possesseur Hercule de Bedour, valet de chambre du Roi, capitaine-garde-



Cliché Neurdein.

Menars. — Façade sur la cour d'honneur.

clefs de la ville de Blois ; mais il n'y avait encore ni paroisse, ni château. La veuve du garde-clefs obtint la création de la paroisse, en 1629. En 1633, Guillaume Charron, trésorier-général de l'extraordinaire des guerres, acheta la terre, y édifia un corps de logis avec deux pavillons, et obtint du roi qu'elle fût érigée en vicomté. Il mourut en 1669, laissant ses biens à son neveu, Jean-Jacques Charron, frère de Marie Charron, qui avait épousé Colbert, à Blois même, en 1648.

La faveur royale se répandit alors en manne généreuse sur le domaine et son possesseur. La vicomté de Menars devint un marquisat ; son seigneur fut tour à tour intendant de l'Orléanais, intendant de Paris, premier président au Parlement. On le nommait communément le prési-

dent de Menars, et l'histoire générale a retenu son nom. Il avait à Paris un bel hôtel, près de la rue de Richelieu ; la rue de Menars en consacre l'emplacement ; c'était un bibliophile éminent. Saint-Simon, toujours mordant, même quand il veut être aimable, a dit de lui que c'était « une très belle figure d'homme et un fort bon homme aussi, peu capable, mais plein d'honneur, de probité, d'équité, et modeste ! Prodige dans un président à mortier ! » Il aimait sa terre de Menars, ajouta au château deux corps de logis et une orangerie, et, dit Félibien, « se servant de son heu-



Cliché Neurdein.

Menars. — Façade sur le parc.

reuse situation, en a fait une des belles maisons qui soient dans la province ; il a embelly tous les dedans de la maison, qui estoient déjà ornez de plusieurs peintures, dont une partie est de Jean Monier ; il y a fait deux longues avenues, de quatre rangs d'ormes, qui sont d'autant plus agréables qu'en s'y promenant, on découvre, au delà de la rivière qui est au bas, une vue de paysage dont l'estendue et la différente quantité d'objets fait un aspect admirable ».

Ce n'est plus ce château-là, on va le voir, qui fait aujourd'hui l'honneur de Menars, mais le paysage, décrit avec tant d'enthousiasme par Félibien, est immuable et son nouveau cadre est toujours digne du tableau.

Le président de Menars mourut en 1718. Il est inhumé, à côté de son

oncle, dans l'église du bourg. Son fils, Michel-Jean-Baptiste Charron, lui succéda dans la seigneurie, mais la fille de celui-ci la vendit en 1760 à Mme de Pompadour, et c'est le début d'une nouvelle étape, très importante, dans les destinées du château. La marquise, devenue ainsi doublement marquise, ne devait cependant le posséder que quatre ans, puisqu'elle mourut en 1764; mais elle s'y intéressa fort, et en avait commencé la reconstruction. Elle y vint le plus souvent qu'il lui fut possible : « elle y dépensait des sommes énormes, nous dit Dufort en ses *Mémoires*, et y allait faire, tous les trois mois, des voyages des plus brillants ». Jusque-là, pour se rendre de Paris et d'Orléans à Menars, il fallait passer la Loire sur le pont d'Orléans, suivre la rive gauche et traverser en bac en face du château. Mme de Pompadour obtint de l'intendant de l'Orléanais, l'ouverture de la route sur la rive droite, par Beaugency et Mer, qui traverse encore maintenant le parc de Menars.

On a raconté à ce propos une anecdote. Lors de son premier voyage à sa nouvelle terre, la marquise, ayant passé en voiture sur le pont d'Orléans, qui venait précisément d'être refait à neuf, aurait appris qu'un homme du peuple avait dit à haute voix : « Maintenant, la solidité de ce pont est à toute épreuve, car il vient de supporter le plus lourd fardeau de la France ». Le mot est spirituel, mais il n'est pas vrai. Nul n'aurait été assez imprudent pour le prononcer de façon à ce que la favorite l'entendît; nul non plus n'aurait osé le lui rapporter. L'utilité de la route était assez grande, en dehors même de l'intérêt direct qu'y avait la châtelaine de Menars; on s'étonne même qu'elle ait tant tardé à être pratiquée.

M^{me} de Pompadour légua toute sa fortune au marquis de Marigny, son frère, qui lui devait déjà sa situation administrative et ses titres nobiliaires. Il y ajouta le marquisat de Menars et la charge de gouverneur de Blois, qui, depuis un siècle, en était pour ainsi dire la conséquence. On sait quels droits à l'estime a acquis ce personnage, que ses origines rendaient peu sympathique, et combien il rendit de services à l'art dans ses fonctions de surintendant des bâtiments du roi. D'ailleurs, il sut ne pas s'oublier lui-même, obtenant très aisément de Louis XV des *Bons* qui lui permirent de s'approprier une foule d'œuvres artistiques appartenant à la couronne. Menars en fut peuplé, car ce fut tout de suite sa résidence favorite, jusqu'à la fin de sa vie.

Son premier soin fut la reconstruction du château, à peine commencée

par sa sœur, et dont il fit le bel édifice que l'on admire aujourd'hui. Les historiens locaux ne paraissent pas s'être préoccupés de rechercher quel en fut l'architecte. Je demande à proposer l'hypothèse du nom de Soufflot. L'illustre architecte du Panthéon était l'ami et le conseiller artistique de Marigny, qui l'avait emmené une fois avec lui en Italie, et, fait plus probant encore, c'est Soufflot que Marigny avait prié d'examiner Cheverny lorsqu'il eut, un moment, l'idée d'acquérir cette résidence que Dufort convoitait et finit par avoir, parce que Soufflot en avait déconseillé l'achat



Cliché Neurdein.

Menars. — Le parc et la Loire.

à Marigny, l'aile droite menaçant ruine. On ne jugera peut-être donc pas la conjecture comme trop hasardeuse.

M. Eugène Plantet et, après lui, M. Pierre Dufay ont publié les documents les plus curieux sur les richesses qui furent entassées, — on peut le dire — grâce aux *Bons* du roi, dans les jardins et les galeries de Menars jusqu'à l'année 1773, date à laquelle le surintendant prit sa retraite et vint y mener la plus fastueuse des existences.

Après sa mort, en 1781, un neveu, Poisson de Malvoisin, hérita de tous ces trésors. Il ne les garda pas longtemps. La Révolution ne se borna pas à gronder devant les grilles du château : elle les viola. Déjà, en octobre 1792, le Conseil général du département de Loir-et-Cher avait délégué

des commissaires pour constater le nombre des statues, tableaux et autres monuments relatifs aux beaux-arts que renfermait le ci-devant château de Menars. Ils y trouvèrent (Dupré a imprimé ce précieux procès-verbal) deux bustes en marbre représentant la Pompadour et son frère, une douzaine de tableaux de Boucher, une superbe statue en marbre de Louis XV par Coustou, une vingtaine d'autres statues, plusieurs bustes d'empereurs romains, etc. Les commissaires concluaient au transfert à Blois de toutes ces œuvres, pour y former un Muséum destiné à l'instruction des jeunes artistes, — projet excellent et sans doute légal, puisque le propriétaire régulier, ayant émigré pour combattre dans les rangs des chouans, le domaine pouvait être considéré comme bien national ; — mais avant qu'il pût être exécuté, le 27 novembre 1792, une bande de forcenés envahit le parc et s'acharna notamment sur la statue de Louis XV, qui fut réduite en miettes.

Sous le Consulat, ce fut le gouvernement lui-même qui reprit l'idée de déposséder le parc de Menars de ce qu'il avait conservé d'œuvres d'art. Visconti et Dufourny vinrent faire une enquête qu'avait provoquée Pajou, et y décidèrent le transport à Paris de trois statues : *Atlas*, *Phaëtuse* et *Jules César*, qui furent installées dans le jardin des Tuileries ; la première a passé depuis au musée du Louvre. La sœur et héritière de l'émigré, M^{me} de la Galissonnière fit entendre en vain de véhémentes protestations.

Après elle, Menars a appartenu successivement au maréchal Victor, duc de Bellune, au prince de Chimay, à la princesse de Bauffremont. En 1879, une vente judiciaire le fit passer entre les mains de M. Watel, au prix de 922,578 francs, et à ce moment encore l'Etat intervint pour faire réserver la vente de quelques statues épargnées par les confiscations antérieures, et sur lesquelles il prétendait faire valoir à nouveau des droits ; mais le tribunal de Blois et la Cour d'appel d'Orléans l'en débou-tèrent, l'un et l'autre.

La vente eut donc lieu aux enchères publiques et fut un véritable événement dans les annales de l'art. M. P. Dufay en a heureusement recueilli les chiffres.

Une statue de l'*Abondance*, d'Adam l'ainé, fut adjugée 76,000 francs au profit du baron James de Rothschild ; deux vases Médicis, de Verbreck, furent gardés, moyennant 95,000 francs, par le nouvel acquéreur du château, M. Watel, qui retint aussi quelques bustes d'empereurs romains, à 300 francs pièce ; *Othon* même ne valut que 50 francs, mais l'*Aurore*, de Vinache, fut attribuée pour 61,050 francs au baron Ed. de Rothschild ;

— *Zéphyre et Flore*, de Frémin, 92,000 francs au baron A. de Rothschild, et la *Crainte des Traits de l'Amour*, de Lemoyne, 64,000 francs, au même.

Ainsi fut consommée la troisième et dernière dispersion des collections que Marigny avait si amoureusement groupées dans son parc de Menars. La propriétaire actuelle, M^{me} Watel, tient closes maintenant ces grilles qui depuis un siècle s'étaient ouvertes pour le passage de tant de somptueux carrosses ; mais point n'est besoin de les franchir pour jouir du spectacle majestueux que donnent le château et ses belles terrasses dont la Loire baigne mollement le pied.

TALCY

C'est à peine si quelques *Guides* signalent le château de Talcy à la curiosité des touristes. On ne saurait dire qu'il se cache aux regards, puisque des yeux perçants peuvent, paraît-il, le distinguer, émergeant d'un bouquet d'arbres, du haut de la cathédrale de Blois, qui en est distante de cinq lieues, et aussi bien du haut de la cathédrale d'Orléans, à trente kilomètres ; mais il est d'un accès malaisé, à deux lieues de la station de Mer, par une route sans ombrage comme elles le sont toutes sur le plateau de la Beauce.

Talcy est un château fort, portant très marquée l'empreinte féodale, qu'un accroissement de fortifications, pendant les guerres de religion, a plutôt accentuée qu'atténuée. Il se compose, en effet, d'un donjon rectangulaire, couronné de créneaux et de mâchicoulis, flanqué de tourelles à trois de ses angles et de constructions d'habitation formant une aile en retour. L'autre aile a été détruite par un incendie, vers la fin du XVI^e siècle. Le donjon peut dater du temps de Philippe-Auguste. Ce qui surprend, c'est le site choisi par celui qui le fit bâtir. Les édifices militaires de ce genre se dressaient, d'ordinaire, sur le sommet d'une colline ou au bord d'un cours d'eau, utilisant ainsi pour leur défense une condition favorable du sol. Ici, rien de semblable : c'est la plaine, la plaine à perte de vue, et l'on se demande pourquoi cette forteresse, et cet aspect guerrier, pour veiller sur des champs de seigle et d'avoine.

La liste de ses possesseurs a été dressée, à peu près complète, depuis 1221, mais elle offre peu d'intérêt jusqu'au XVI^e siècle. Alors, la terre appartient aux Salviati, sur lesquels s'étendait la protection de leur parente, Catherine de Médicis. C'est au château de Talcy que cette reine eut, en 1562, des conférences qui sont restées célèbres, avec les

chefs du parti huguenot. Le protestantisme, on le sait, avait de nombreux adeptes dans cette région, notamment à Beaugency et à Mer ; il est tout naturel que Catherine, consentant à des pourparlers dans un pays où la



Cliché A. Chairé.

Talcy. — Le donjon.

nouvelle doctrine était si forte, ait choisi la demeure de son protégé. Pour cette fois, la solide forteresse avait sa raison d'être.

Peu après, ses murs abritèrent une idylle dont auraient pu tirer parti les librettistes des *Huguenots*, ou de *la Juive*, et de toutes les œuvres dramatiques où la différence des religions sépare deux êtres que l'amour attire l'un vers l'autre. Agrippa d'Aubigné, jeune alors — il n'avait pas encore écrit le vigoureux poème des *Tragiques*, — possédait, à deux lieues

de Talcy, une petite gentilhommière nommée les Landes. Il était huguenot, et pourtant très amoureux de Diane Salviati, dont la famille était l'une des plus importantes du parti catholique. Au moment du massacre de la Saint-Barthélemy, il courut les plus grands dangers, eut des duels et dut se cacher. C'est à Talcy qu'il trouva pendant trois mois le refuge où ses ennemis auraient le moins songé à aller le chercher. Son amour pour Diane resta pur, et la mort de celle-ci mit seule fin à une affection réciproque que le mariage ne pouvait consacrer.

Cette touchante histoire a été racontée avec détails dans le petit volume que M. Edm. Stapfer, parent du possesseur actuel, a consacré au château de Talcy. Le propriétaire précédent, M. Albert Stapfer, fut l'ami de Mérimée, ainsi que l'atteste une correspondance de l'auteur de *Carmen*, publiée récemment.

BURY

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pittoresque amas de ruines, un peu gâté par le voisinage d'une habitation trop moderne ; mais le site est si joli, la promenade qu'il faut faire à travers la forêt de Blois si agréable, la vallée de la Cisse si coquette, que nous recommandons fort cette excursion, ce pèlerinage, si l'on veut, au château des Robertet. Au surplus, une ligne de tramways s'est créée depuis peu, joignant Blois à Herbault, qui rend le voyage facile et peu coûteux.

Un castel féodal se dressait là-haut, depuis le XII^e siècle au moins, sorte de *burg*, comme la terre blésoise en a tant porté au moyen âge. Ses possesseurs successifs firent ce que faisaient leurs voisins, chassant, guerroyant, tour à tour en paix ou en discorde avec les comtes de Blois. Au commencement du XVI^e siècle, Florimond Robertet, tenté par le charme du paysage, et animé de la passion de bâtir qui déjà lui faisait construire à Blois son fastueux hôtel d'Alluye, acheta le domaine, rasa ce qui pouvait être resté debout des bâtiments du moyen âge et, sur leur emplacement, édifia un vaste château qui fit l'admiration des contemporains. Du Cerceau l'a décrit avec soin, en accompagnant son texte de vues et de plans, et au milieu du XVII^e siècle, un mauvais rimailleur, nommé Henri Chesneau, écrivit en son honneur un poème plus que médiocre, mais que M. Dufay a eu bien raison de réimprimer, car il complète utilement la description de du Cerceau.

Robertet affecta à cette bâtisse les 120,000 écus que le roi lui avait donnés en récompense d'une heureuse négociation conclue avec la Répu-

blique de Venise. Fit-il à cet effet venir un architecte de Rome ? Chesneau l'affirme, mais son autorité n'est pas suffisante, à cent cinquante ans de distance. Il déclare aussi que François I^{er} vint poser la première pierre de l'édifice avec une truelle et un marteau d'or fabriqués tout exprès, et qu'au retour d'une partie de chasse, il s'arrêtait souvent à regarder les ouvriers au travail.

Le château se composait de quatre corps de bâtiments encadrant deux cours spacieuses et flanqués aux angles de quatre tours de « belle monstre ».



Cliché G. Lechevallier-Chevignard.

Bury. — Ruines du château

L'intérieur des appartements était si beau, toujours d'après notre poète, que les rois, seigneurs et présidents qui l'ont vu, doutaient que le palais de Jupiter fût si grand, si admirable, et que rien ne l'égale dans le séjour du pape. Il ajoute encore que si, au mois de décembre, quelqu'un « veut suer tout de son sou », il n'a qu'à parcourir toutes les pièces, l'une après l'autre, de ce merveilleux palais :

Il dira bien vite tout haut
Qu'il a partout tellement chaud
Qu'il faut qu'il change de chemise.

Robertet avait groupé dans son château de Bury un grand nombre d'œuvres d'art, dont la plus belle était certainement une réplique du

David terrassant Goliath, en bronze, de Michel-Ange, qu'il avait su se faire offrir par la République de Florence, et qu'il avait placée sur une colonne au milieu de la cour d'honneur. Chesneau, dans une seconde édition de son poème, constate en le déplorant, la disparition de cette œuvre remarquable. Charles de Villeroy, héritier des Robertet, avait jugé bon de l'emporter en son domaine de Villeroy, près Corbeil, avant de vendre Bury à la famille de Rostaing. Qu'est devenu le *David* ? Il valait à lui seul plus que Bury. On ne peut douter qu'il ait été transporté à Villeroy ; La Saussaye, que ce petit problème a beaucoup préoccupé, en donne des témoignages formels, et cependant, le bel ouvrage que M. Darblay a consacré, il y a quelques années, au château de Villeroy ne lui consacre aucune mention, et les Guides des environs de Paris des XVII^e et XVIII^e siècles, sont également muets. La question reste mystérieuse.

Quant à Bury, entre les mains des Rostaing, sa déchéance fut rapide. Bernier, en 1682, le signalait déjà comme ruiné en partie. Le siècle suivant fit le reste. A voir ce que le temps en a épargné, on peut presque se demander aujourd'hui si ces vestiges sont ceux du donjon que les sires de Bury avaient bâti au temps des croisades, ou ceux de la somptueuse demeure élevée par l'orgueil du ministre de François I^{er}.



Cliché Neurdein,

Blois. — Rue Denis-Papin. Débouché sur le pont.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux. — *Mémoires pour servir à l'histoire des maisons royales et bastimens de France* (1681). Publication de la Société de l'Histoire de l'art français; Paris, Baur, 1874, in-8°.

BERNIER (J.). — *Histoire de Blois*, contenant les antiquitez et singularitez du comté de Blois... Paris, Muguet, 1682, in-4°.

Mémoires de la Société des sciences et lettres de la ville de Blois (fondée en 1832). Blois, 1833-1907, 18 vol. in-8°. A partir du t. VII (1867), le titre est : *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*.

BAILLARGÉ (A.) et vicomte Joseph WALSH. — *Album du château de Blois restauré et des*

châteaux de Chambord, Chenonceaux, Chaumont et Amboise... Lithographies de Montheliet et de Raimbault. Blois, Prevost, 1851, in-4° oblong, 107 pages.

LA SAUSSAYE (Louis de la). — *Blois et ses environs*. Guide artistique et historique dans le Blésois et le nord de la Touraine. Blois et Paris, in-12, avec figures. La première édition, parue sans nom d'auteur en 1855, avait pour titre : *Guide historique du voyageur à Blois et aux environs*. Blois, Marchand, in-12, 247 pages. Nombreuses éditions postérieures, avec changements.

LOISELEUR (Jules). — *Les Résidences royales de la Loire* (Chambord, Blois, Chaumont). Paris, Dentu, 1863, in-12.

BOURNON (Fernand). — *Promenades à Blois et aux environs*, Blois, Marchand, 1883,

- in-12; réimprimé l'année suivante, en tête du *Guide* publié par la ville à l'occasion du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences.
- STORELLI (A.). — *Notice historique et chronologique sur les châteaux du Blaisois*, avec trente-deux gravures à l'eau-forte et une carte. Paris, Baschet, 1884, in-4°.
- MICHEL (Edmond). — *La ville de Blois et ses environs*. Petit guide complet de l'étranger. Orléans, Herluison, 1884, in-12.
- CROY (J. de). — *Quelques renseignements sur les maîtres maçons des châteaux de Chambord et d'Amboise*. Publié dans les *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, t. XXVIII.
- CROY (J. de). — *Nouveaux documents pour l'histoire de la création des résidences royales des bords de la Loire*. Paris et Blois, 1894, in-8°.
- Société d'excursions artistiques de Loir-et-Cher*, 1879-1892, Blois, 1 vol. in-fol.
- *Blois, passé et présent*. Blois, 1900-1902, 1 vol. in-fol.
- Château et ville de Blois.**
- MARS (dom Noël). — *Histoire du royal monastère de Saint-Lomer de Blois* (1646). Publiée par A. DUPRÉ. Blois 1809, grand in-8°.
- BRUNYER (Abel). — *Hortus regius blesensis*, Paris, Vitry, 1653, in-fol.
- LA SAUSSAYE (Louis de). — *Le château de Blois*. Paris et Blois, nombreuses éditions de 1840 à 1875. La septième édition (1875), forme un volume petit in-8°, de 405 pages, accompagné de quelques gravures.
- BERGEVIN (L.) et DUPRÉ (A.). — *Histoire de Blois*, Blois, 1846, 2 vol. in-8°.
- BAILLARGÉ (A.-J.), architecte, sous-inspecteur des travaux. *Notice monographique sur l'ancien château de Blois*. Paris, Techener, s. d. (1850), petit in-4°, 47 pages. Réimprimée dans l'*Album* du vicomte Walsh.
- DUPRÉ (A.). — *Notice sur la bibliothèque de Blois*. Blois, 1852, in-8°, 67 pages.
- *Le Pont de Blois*. Extraits du *Journal de Loir-et-Cher*. Blois, Lecesne, 1871, in-12, 31 pages.
- LE NAIL (E.). — *Le château de Blois*. Texte descriptif accompagné de photographies de Mieusement. Paris, Ducher, 1875, in-fol.
- [LA VALLIÈRE (H. de)]. — *Une visite à l'hôtel d'Alluye*. Blois, Lecesne, 1878, in-8°, 26 pages.
- RIFFAULT (Eugène), ancien maire de Blois. — *La municipalité de Blois* (1850-1870). Blois, Lecesne, 1878, in-8°, 150 pages.
- BELTON (Louis) et BOURNON (Fernand). — *La Famille de Denis Papin*, d'après des documents inédits, avec un tableau généalogique. Blois, Marchand, 1880, in-8°, 36 pages.
- BASCHET (Armand). — *Les comédiens italiens à la Cour de France...*, Paris, Plon, 1882, petit in-8°.
- BELTON (Louis). — *Le progrès des arts dans le Blésois, ses causes, ses manifestations*. Blois, 1882, in-8°, 38 pages.
- BOURNON (Fernand). — *Etude sur l'ancien château de Blois: le donjon et les oubliettes, les chapelles*. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*, t. X. Blois, 1883, in-8°, 50 pages.
- Catalogue des tableaux, gravures, lithographies, dessins, sculptures, curiosités et collections scientifiques du musée de Blois*. Blois, 1888, in-12, 88 pages.
- GRANDMATSON (Charles de). — *Buste de Ronsard*; d'après celui qui ornait son tombeau à Saint-Cosme, près Tours. Paris, Plon, 1895, in-8°, 11 pages (communication faite à la réunion des Sociétés des Beaux-arts des départements en 1895).
- HARDEL. — *La Chapelle Saint-Calais*. Blois, 1897, in-8°.
- MAZEROLLE (F.). — *J.-B. Daniel Dupuis; Biographie et catalogue de son œuvre*. Paris, Serrure, 1898, grand in-8°, 68 pages avec planches.
- DUFAY (Pierre). — *Notes sur le musée de Blois*. — *La galerie de Villemotte*. Publié dans le *Loir-et-Chérien*, janvier 1898.
- BELTON (Louis). — *Daniel Dupuis*. Blois, 1900, in-8°, 22 pages.
- LESUEUR (Pierre). — *Les jardins du château de Blois et leurs dépendances*. Blois, Migault, 1906, in-8; avec planches.
- DUFAY (Pierre). — *Le portrait, le buste et l'épithaphe de Ronsard au musée de Blois*, Paris, Champion, 1907, in-8°, 17 pages (Extrait du *Mercure de France*).

— *Le tombeau de Jean de Morvillier et les Pleureuses de Germain Pilon*. Paris, Champion, 1907, in-8°, 17 pages.

GABILLOT (C.). — *Les portraits de Ronsard*. Article de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1907; pages 487-500.

SOYER (Jacques) et TROUILLARD (Guy). — *Cartulaire de la ville de Blois* (1196-1493), suivi de notices bibliographiques, par J. de Croÿ. Blois, Migault, 1907, in-8°.

LESSEUR (docteur). — *L'Evêché de Blois*. Blois, février 1907, in-12, 16 pages.

DUFAY (Pierre). — *Victor Hugo à vingt ans*. Ses lettres à son père. Publié dans *Les Annales romantiques*, 1906-1907.

Chambord.

LE ROUGE. — *Description de Chambord*, 1750, in-fol.

MERLE et PÉRIÉ. — *Description historique et pittoresque de Chambord*, 1821, in-fol.

LA SAUSSAYE (Louis de). — *Le château de Chambord*. Lyon, Perrin, in-12; 134 pages. Nombreuses éditions, depuis la première, parue en 1828, sans nom d'auteur, sous le titre : *les Echos de Chambord*.

ARNOULD (J.-B.-C.), directeur des domaines à Blois. — *Chambord, origines de propriété*. Blois, 1884, in-8°, 39 pages, avec plan.

DUFAY (Pierre). — *Le duel mortel du maréchal de Saxe à Chambord*. Publié dans *le Loir-et-Chérien*, nov.-déc. 1907.

MILLOT (Augustin). — *Le château de Chambord*. Photographies de Mieusement. Paris, Dupuis, 1898, in-fol.

DESBOIS, père et fils, architectes. — *Chambord. Notice sur les travaux de restauration exécutés au château*, de 1882 à 1894. Paris, Didot, in-4°, 26 pages, avec planches.

Chaumont.

DUPRÉ (A.). — *Le château et les seigneurs de Chaumont-sur-Loire*. Tome V des *Mémoires de la Société des sciences et lettres de la ville de Blois*, pages 251-305. Tiré à part.

VILLERS (A.). — *Jean-Baptiste Nini. Ses terres cuites*. Blois, Lecesne, 1862, in-8°.

STORELLI (A.). — *Jean-Baptiste Nini, sa vie, son œuvre* (1717-1786). Tours, Mame, 1896, grand in-8°.

BOSSEBEUF (L.). — *Le château de Chaumont dans l'histoire et les arts*. Tours, Mame, 1906, grand in-8°; xvi, 575 pages.

— *Le château de Chaumont-sur-Loire, et les environs*. Tours, Boisselier, s. d. (1907), in-12, 32 pages.

Menars.

DUPRÉ (A.). — *Recherches historiques sur le château, les seigneurs et la paroisse de Menars-les-Blois*. Tome VI des *Mémoires de la Société des lettres et des sciences de la ville de Blois*; pages 99-177. Tiré à part.

PLANTET (Eugène). — *La collection des statues du marquis de Marigny* (1725-1781). Catalogue descriptif, accompagné de 28 héliogravures. Paris, Quantin, 1885, in-8°.

DUFAY (Pierre). — *Le Marquis de Marigny et sa collection de statues à Menars*. Article du *Mercure de France*, 1904, pages 684-700.

Talcy.

STAPPER (Edm.). — *Le château de Talcy* (Loir-et-Cher). Paris, Fischbacher, 1887, in-12, 153 pages.

DUFAY (Pierre). — *Le château de Talcy et la famille Stapper*. Article du *Loir-et-Chérien*, janvier 1898.

Bury.

FLEURY (P. de). — *Les sires de Bury et d'Onzain*. Chronologie et histoire. Blois, impr. Dufresne, s. d. (vers 1875), in-8°, 8 pages.

LA VALLIÈRE (H. de). — *Bury-en-Blaïsois*. Extrait de la *Revue de Loir-et-Cher*, 1889.

DUFAY (Pierre). — *Le château de Bury à l'époque des Rostaing*. Blois, Migault, 1901, in-8°, 19 pages. Tirage à part du tome XV des *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*.



G. Liehé Neurdein

Chambord. — Façade nord.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le château de Blois. Vue d'ensemble des bâtiments du xvi ^e siècle.	1
Armes de la ville de Blois (plaque de cheminée).	2
Vieux plan de la ville (Musée municipal).	3
Panorama de la ville, pris du faubourg de Vienne, en aval du pont	5
Pavillon d'Anne de Bretagne.	7
Pavillon d'Anne de Bretagne. Oratoire.	9
Le château. Façade François I ^{er} , vue de l'avenue Victor-Hugo	11
Fontaine de la place Victor-Hugo.	12
Rue Gallois. Tour de l'enceinte de la ville	13
Rue Denis-Papin, vue du haut de l'escalier monumental	15
La tour d'Argent.	17
Pyramide du pont.	19
Une porte Renaissance.	21
Carrefour des rues des Violettes et Saint-Lubin.	23
Le carrefour Saint-Michel.	25
Château. Façade Louis XII. Extérieur	27
Statue de Louis XII, par Seurre, au-dessus du portail d'entrée du château	29
Une lucarne de l'aile François I ^{er}	31
Galerie supérieure de la façade François I ^{er} sur la place Victor-Hugo.	33
Escalier François I ^{er} avant la Restauration.	34
L'escalier François I ^{er}	35

Escalier François I ^{er} . Soubassement	37
Escalier François I ^{er} . Couronnement	38
Aile François I ^{er} . Galerie du second étage	39
Escalier François I ^{er} . Deuxième étage	41
Salle des Etats	43
Le cygne de Claude de France	44
Une porte des appartements. Aile François I ^{er}	45
Salle des Gardes	46
Une cheminée du château. Salle des gardes du deuxième étage	47
Cabinet de travail de Catherine de Médicis	49
Une cheminée de l'aile François I ^{er}	50
Appartements de Henri III	51
Assassinat du duc de Guise. (Tableau de Paul Delaroche.)	53
Chapelle Saint-Calais. Façade	55
Chapelle Saint-Calais	57
Façade Gaston d'Orléans, construite par Mansart	59
Une cheminée du château. Aile Louis XII	61
Une galerie du Musée	62
Médailillon de Nini (femme inconnue), au Musée	63
Fragments de sculpture du château	64
Bahut d'une fontaine des anciens jardins du château	65
Clefs de la ville (Musée)	66
Anciennes ferronneries du château (Musée)	67
Titre du Traité de Denis-Papin sur la vapeur (Bibliothèque)	68
Terrasse de l'Evêché	69
Eglise Saint-Laumer. Façade	70
Eglise Saint-Laumer et la Loire	71
Saint-Laumer. Bas côté méridional	72
Eglise Saint-Saturnin. Façade	73
Eglise Saint-Saturnin, faubourg de Vienne	74
Eglise Saint-Vincent-de-Paul	75
Cathédrale Saint-Louis	77
Intérieur de la Cathédrale	78
Cathédrale et façade de l'Evêché	79
Fontaine Louis XII, avant la Restauration	80
Fontaine Louis XII, Marché couvert et Théâtre	81
Palais de Justice	83
La Préfecture	85
Rue Saint-Lubin ; maisons de bois	86
Une maison de bois place Saint-Louis	87
Rue Pierre-de-Blois. La maison de droite, avec perron, porte l'inscription : vsv	
VETERA NOVA	88
Tourelle du xvr ^e siècle en encorbellement	89
Hôtels d'Epéron et d'Amboise, place du Château	90
Hôtel d'Alluye. Façade	91
Hôtel d'Alluye. Cour intérieure	92
Rue Chemonton. Hôtel de Guise	93
Hôtel de Guise. Cour intérieure	94
Porte de l'hôtel Sardini	95
Hôtel Sardini. Galerie	96

Chambord. — Le pont sur le Cosson	97
Chambord. — Vue sur le Cosson	99
Chambord. — Cour intérieure	101
Chambord. — L'escalier	102
Chambord. — Escalier et Salle des Gardes	103
Chambord. — La lanterne	104
Chambord. — La lanterne et les combles	105
Chambord. — Un escalier Henri II	107
Chambord. — Panneaux de la porte du cabinet de François I ^{er}	108
Chambord. — Cabinet de François I ^{er}	109
Chambord. — Lit de parade offert au comte de Chambord	111
Chambord. — Parc d'artillerie offert au duc de Bordeaux enfant	112
Étang voisin de Chambord	113
Chaumont. — Le château et la vallée de la Loire	115
Chaumont. — Entrée principale	117
Chaumont. — Façade sur les fossés	118
Chaumont. — Cour intérieure	119
Chaumont. — Chambre à coucher de Catherine de Médicis	120
Chaumont. — Les écuries. Le colombier où était installé le four de Nini	121
Cheverny. — Restes de l'ancien château	123
Cheverny. — Façade du château sur le parc	124
Cheverny. — Pont donnant accès au parc	125
Cheverny. — Chambre du Roi	126
Menars. — Façade sur la cour d'honneur	128
Menars. — Façade sur le parc	129
Menars. — Le parc et la Loire	131
Talcy. — Le donjon	134
Bury. — Ruines du château	136
Blois. — Rue Denis-Papin, Débouché sur le pont	138
Chambord. — Façade nord	141
Menars. — Château. Le perron sur le parc et le Temple de l'Amour	144



Cliché Neurdein.

Menars. — Château. Le perron sur le parc et le temple de l'Amour.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
CHAPITRE PREMIER. — Histoire et description générales. L'art et les artistes blésois.	3
CHAPITRE II. — Le château. — Le musée. — La bibliothèque	27
CHAPITRE III. — La ville. — Monuments religieux. — Monuments civils	69
CHAPITRE IV. — Chambord.	97
CHAPITRE V. — Les châteaux du Blésois. — Chaumont.	115
Cheverny.	122
Beauregard	126
Menars	127
Talcy	133
Bury	135
BIBLIOGRAPHIE	138
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	141

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

N
6851
B6B7
1908
C.1
ROBA

